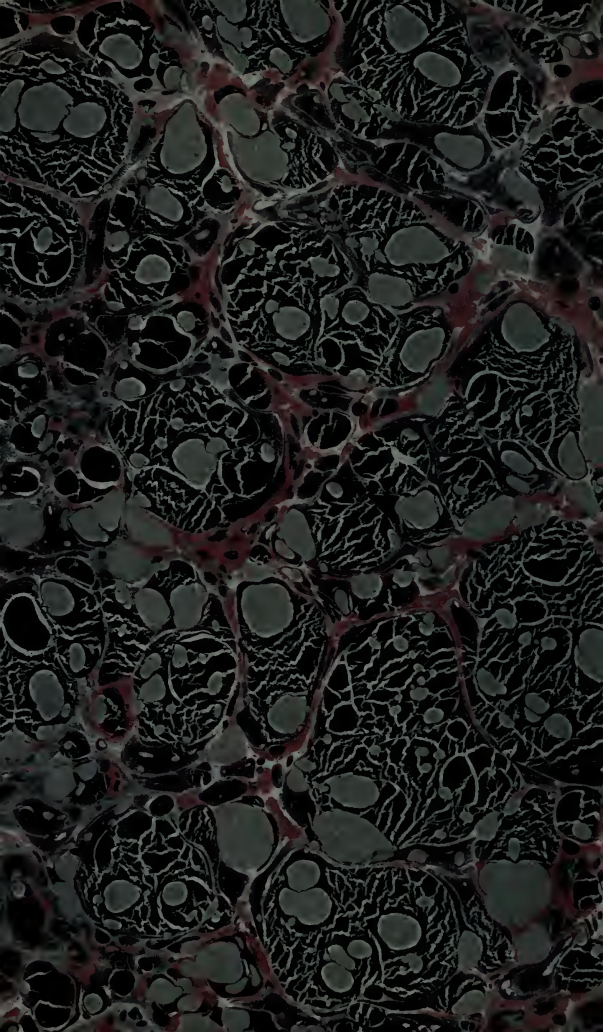
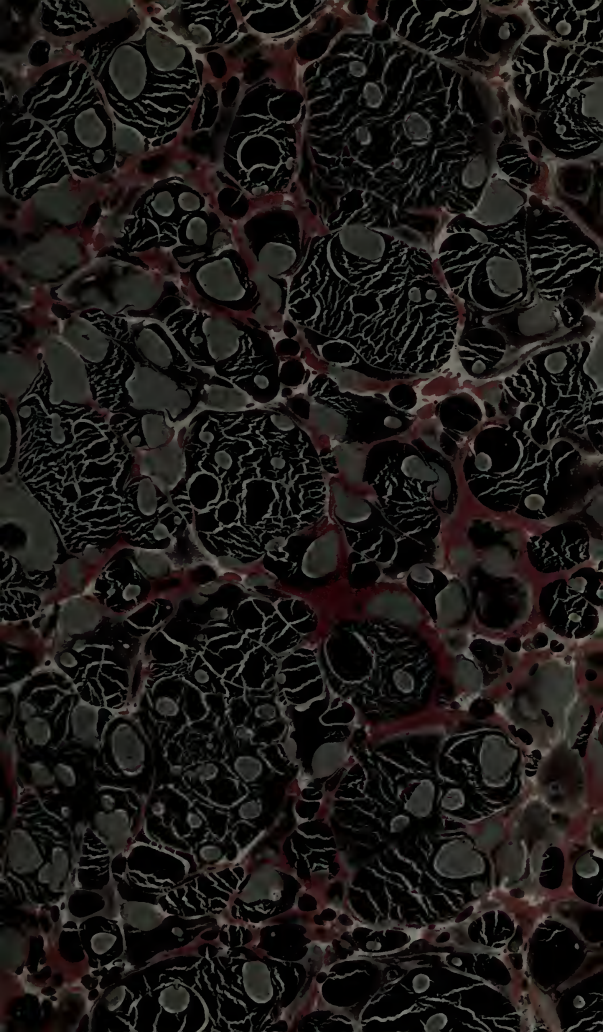




181

MÉMOIRES

INÉDITS

DE MADAME LA COMTESSE

De Genlis.

IMPRIMERIE DE P. J. DE MAT,
A BRUXELLES.

MÉMOIRES

INÉDITS

DE MADAME LA COMTESSE

De Genlis,

SUR LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

ET

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE,

DEPUIS 1756 JUSQU'A NOS JOURS.

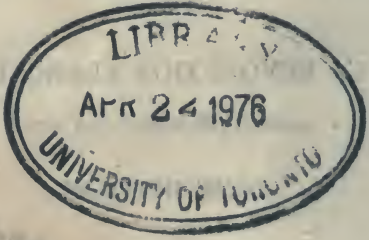
TOME HUITIÈME.

BRUXELLES,

P. J. DE MAT, A LA LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE,
GRANDE PLACE, N° 1188.

M. DCCC. XXV.

DC
146
G3A3
1825b
t.8



MÉMOIRES

DE MADAME LA COMTESSE

DE GENLIS.

J'ai lu, depuis que je suis revenue à Paris, un ouvrage que je ne connaissais pas du tout, (*Études morales, politiques et littéraires,*) et qui est de M. Valéry : malgré toute mon estime pour l'auteur j'avoue que ma surprise a été extrême, en trouvant dans cet ouvrage une supériorité d'autant plus frappante qu'elle est encore sans célébrité; c'est un recueil d'observations toujours justes, souvent profondes, et de réflexions remplies de finesse, d'impartialité, et dont tous les résultats sont également moraux. Mon opinion est peu de chose et mon suffrage n'est rien, mais des citations sont des faits, en voici quelques-unes tirées de cet excellent ouvrage :

« C'est un lieu commun sans justesse que le

» parallèle de la chute du christianisme et de » celle du polythéisme. Celui-ci tombait tout » entier dès que l'on supprimait sa police, ses cé- » rémonies, son culte extérieur : Jupiter et Ju- » non, chassés de l'Olympe, ne pouvaient y re- » monter; leur chute était celle de ces puissances » de la fortune, dont la crainte ou le besoin ont » fait implorer le secours; il ne restait rien d'une » religion sans précepte. Mais c'est en vain que » l'on tenterait d'ôter au christianisme ses dog- » mes et ses pratiques : il conserve sa morale; » elle est universelle; elle vit dans le fond des » cœurs, et sert dans d'autres temps à le faire re- » naître.

» L'histoire moderne, avec ses sociétés uni- » formes, ses institutions médiocres ou oppres- » sives, et ses littératures imitées, serait sèche si » le christianisme n'y paraissait pour adoucir et » animer nos caractères ou barbares ou compas- » sés. C'est ainsi qu'on lui doit les chevaliers, » premiers héros de tous les temps, Fénélon et » Turenne. Sans le christianisme, sans ses fê- » tes [1], ses pratiques, cette histoire n'offrirait

[1] On a reproché à l'Église la multiplicité de ses fêtes. A Rome les solennités religieuses étaient en bien plus grand nombre que dans le christianisme. Le calendrier des Romains

» que les intrigues des cours, l'égoïsme des cabi-
» nets, le mécanisme de la guerre ou de l'indus-
» trie : il relève enfin cette société, triste, vieillie,
» trompée, livrée à l'opinion, et privée de ces
» idées primitives de poésie et de liberté des peu-
» ples anciens.

» La vie du chrétien, que Bossuet appelle *une* » *éternelle solennité*, est surtout sublime vers
» sa fin. Les Romains remplissaient leurs tes-
» tamens d'injures contre leurs ennemis [1] ; Ger-
» manicus mourant exprime son ressentiment
» contre Pison, et fait jurer à ses amis de le
» venger.

» C'est à la faiblesse, aux femmes, à l'enfance,
» que cette religion a été secourable. L'avorte-
» ment, l'exposition des enfans, étaient per-
» mis par les lois de Sparte et d'Athènes ; le
» christianisme, avec ses doux et chastes mys-

(*Ovide*, *Fastes*), montre onze jours de suite consacrés à des fêtes; les Grecs en avaient peut-être encore davantage.

(*Note de l'auteur.*)

[1] Cette étrange liberté est peut-être la seule à laquelle Tibère n'osa point attenter; il ordonna qu'on fît, suivant l'usage, lecture publique du testament de Fulcinius Trio, dans lequel celui-ci se répandait en invectives contre Macron, les enfans de César, et contre Tibère lui-même.

(*Note de l'auteur.*)

» tères, et la nativité touchante de son divin fon-
» dateur, a rendu respectable la minorité des rois
» et les régences des reines. Le culte d'une femme,
» d'un enfant, dut contribuer à ce principe con-
» servateur de nos sociétés, inconnu aux anciens;
» les peuples ne furent plus surpris d'obéir à une
» majesté au berceau, après avoir adoré un Dieu
» dans une crèche. . . . . .
» . . . . . .

» Fleury prétend que la religion ne peut sub-
» sister, sans l'étude et l'instruction qui conser-
» vent la doctrine et la morale [1]. . . . . .
» . . . . . » . . . . .

» L'érudition du clergé serait aujourd'hui sur-
» tout un immense bienfait; elle ferait taire cette
» facilité d'impiété des esprits médiocres ou bor-
» nés, calamité de notre époque, et qui produit
» le scandale dans les villes et la barbarie dans les
» campagnes. . . . . .
» . . . . . .

[1] « *Mœurs des chrétiens.* Cette opinion sur la nécessité de
» l'étude était encore celle de l'un de ces hommes que l'on
» n'oublie point, de M. l'abbé Duval, ainsi qu'on peut le
» voir, pages 37 et 206, de l'intéressante notice que M. le C.
» de B. a consacrée au digne émule des François de Sales et
» des Vincent de Paule, 1820, en tête des *Sermons de M. l'abbé*
» *Legris-Duval.* » (*Note de l'auteur.*)

» Sentiment indépendant et solitaire, la foi
» peut très-bien exister chez les peuples comme
» chez les individus, avec des erreurs de con-
» duite. Bayard, et tous les chevaliers, avec leurs
» fragilités, n'avaient-ils que des opinions et
» point de foi? La foi est dans la religion ce que
» la conscience est dans la morale; elle peut nous
» condamner, mais il ne nous est point donné
» de la détruire. Toutes deux sont un don divin,
» mais elles agissent différemment: la conscience,
» courbée vers la terre, produit le remords; la
» foi, toute céleste, produit le repentir. Au der-
» nier jour, si la première nous accuse, l'autre
» nous soutient et nous console, et c'est l'instinct
» secret de ce moment inévitable, qui nous porte
» à conserver notre foi au milieu même de nos
» fautes. . . . . .
» . . . . . .

» Il serait facile de citer mille exemples de
» cruauté des prêtres du polythéisme. . . . .
» . . . . . .

» Deux jeunes Acarnaniens, ignorant l'exclu-
» sion prononcée contre les profanes, et étant
» entrés dans le temple de Cérès avec la foule des
» initiés, furent conduits devant les sacrificateurs
» et mis à mort. (Tite-Live, XXXI, 14.) L'aven-

» ture du chevalier de La Barre est loin de cet » excès de barbarie. . . . . » . . . . . .

» Voltaire, dans un de ses ouvrages les plus » violens contre le christianisme, reconnaît ce- » pendant la nécessité du sacerdoce, et combat » ce beau système de ne le confier qu'aux pères » de famille. « Notre société, telle qu'elle est, ne » permet point un pareil changement : je pense » qu'il est nécessaire d'entretenir des prêtres » pour être les maîtres des mœurs. » La théo- » philanthropie est une des sottises révolution- » naires qu'il eût condamnées. . . . . .

» C'est une fausse opinion de croire la philo- » sophie favorable à l'incrédulité. Les philoso- » phes religieux sont partout supérieurs aux phi- » losophes sceptiques. En Angleterre, Newton et » Clarke réfutent Hobbes, Collins, Toland et » Tindal; Descartes et Pascal sont encore les pre- » miers des philosophes français. . . . . » . . . . . .

» La réalité n'est que la vérité d'en bas, si » l'on peut le dire; elle est la vérité du peuple, » de l'enfance; elle semble physique, fragile, » périssable et bornée. La vérité est morale, spi- » rituelle, immense, infinie. . . . . .

» La réalité, qui ne parle qu'aux sens, est » à la portée de l'homme; la vérité est le plus » souvent inaccessible à son intelligence. . . . » . . . . . .

» Vérité de la terre, la réalité est odieuse, » triste et sujette à mille mécomptes; c'est de » la plus enivrante de toutes dont parle le sage » dans cette réflexion pleine de mélancolie : » J'ai dit, au plaisir : « *Pourquoi m'as-tu trom-* » *pé ?* » Aussi tous les peuples la fuient, et lui » préfèrent les illusions mêmes; ils haïssent ce » ce qu'ils possèdent, et aiment ce qu'ils n'ont » point. L'Hébreu ou l'Athénien, au milieu de » ses rochers, vante les délices et la fertilité de » la plaine; ennuyé de sa nature cultivée et » parée, l'Européen de nos jours va chercher » les vallées de la Suisse, auxquelles pas un » voyageur ancien n'avait pensé; il visite l'Italie » et la Grèce pour étudier ce qui fut et échapper » à ce qui est; et peut-être aussi que l'instinct » secret qui nous fait aimer les ruines et les » tombeaux, est un des effets de ce dégoût de la » réalité. Cette impression influe jusque sur nos » opinions et nos sentimens; le publiciste mo- » derne incline à la république, tandis que les » écrivains politiques de la Grèce sont générale-

» ment favorables à la monarchie. . . . . .
» . . . . . .

» La réalité souvent est la fin du bonheur : » notre cœur surtout la craint et la repousse, » et il semble plus heureux par ce qu'il espère » ou même par ce qu'il regrette, que par ce qu'il » croit posséder. Dans les arts même du dessin, » qui semblent l'empire de la réalité, on n'ar- » rive au beau qu'en la corrigeant; son imi- » tation est ignoble et hideuse. . . . . .
» . . . . . .

» Tout ce qui vient d'en haut, la religion, » la morale, la liberté, sont des vérités; l'or- » gueil, l'intérêt, l'ambition, la vanité, sont des » espèces de réalités. Les premières inspirent » le génie de Bossuet, de Pascal ou de Montes- » quieu, les autres ne produisent que de tristes » et secs ouvrages, comme les livres de Laro- » chefoucauld ou de Duclos. . . . . .
» . . . . . .

» Dans la politique et l'ordre social, ce qui » semble réel et défini, le plus souvent, n'est » rien; ces constitutions écrites n'appartiennent » qu'aux peuples opprimés ou livrés aux sophis- » tes; elles sont faibles, variables et ignorantes. » Les véritables constitutions vivent dans les

» cœurs; elles se composent de choses morales, » des traditions, des mœurs, des sentimens, et » surtout de l'honneur de la patrie [1] . . . .

» Le génie se sert des systèmes comme l'ar- » chitecte de l'échafaud, pour élever son monu- » ment. Tous deux se débarrassent à la fin de » cette charpente inutile, mais qui a long-temps » été nécessaire. . . . . .

» L'influence des femmes sur les mœurs des » sociétés primitives [2], comme sur l'enfance

[1] Que d'idées utiles et religieuses naissent naturellement de ces belles réflexions!

[2] « Il y avait, dit l'écriture, une prophétesse nommée Débora, laquelle jugeait le peuple. Elle s'asseyait sous un palmier qu'on avait appelé de son nom, entre Rama et Bethel, sur la montagne d'Éphraïm; et les enfans d'Israël venaient à elle, pour faire juger tous leurs différens. » (*Juges*, IV, 4 *et suiv.*) Le pouvoir des femmes chez les barbares est connu. Sainte Foix parle d'un sénat de Gauloises qui délibérait de la paix, de la guerre, prononçait dans les querelles qui survenaient de ville à ville. (*Essais sur Paris.*) « Les femmes, dit un voyageur excellent, ont la principale autorité chez les peuples de la langue huronne; en quelques occasions elles ont un orateur, qui parle en leur nom et comme s'il était uniquement leur interprète. » (*Lettre* 18 *du Journal du P. Charlevoix*, à la suite de l'*Histoire de la nouvelle France*, et ailleurs, t. XIV.) Dans quelques nations, la dernière ressource est de s'adresser aux matrones, et elle est presque toujours efficace, mais on n'y a recours que quand l'affaire est d'une grande conséquence. (*Notes de l'auteur.*)

» des individus, naturelle et facile à comprendre, puisqu'elle est secourable, reparaît aussi » avec moins de puissance chez les nations fortes et civilisées. . . . . » . . . . . .

» Peut-être Louis XIV domina-t-il moins en » Europe par l'ascendant de ses armes et de sa » politique, que par celui des femmes. Alors » des princesses et de grandes dames de France » répandaient nos mœurs chez les peuples dont » elles gouvernaient les rois, comme nos écrivains faisaient régner notre langue et notre » esprit. L'empoisonnement de plusieurs de ces » femmes, jeunes et charmantes, est aussi une » preuve horrible de leur empire. Cette force » morale des femmes existe encore d'une autre » manière dans les conditions privées, mais où » les sentimens ont conservé quelque délicatesse. » . . . . . .

» Comme on l'a dit, si les hommes font des » lois, les femmes ont toujours fait les mœurs, » et l'inadvertance de Duclos, qui a pu écrire » son volume de *Considérations sur les mœurs*, » et ne prononcer qu'à peine le mot de *femme*, » est une des preuves nombreuses du faux et de

la sécheresse des moralistes du dernier siècle [1].

. . . . . .

» Le faste, le mouvement et le bruit chez une nation simple, loyale et lente, la rendront moins estimable et surtout moins heureuse, sans lui donner plus de vivacité et d'élégance. Cette vérité fut méconnue par Frédéric, et sa cour philosophe, moqueuse et française, sa fausse magnificence [2] altérèrent bien plus le caractère allemand qu'elles ne durent lui être utiles. Par un effet contraire, chez un peuple ardent, sociable et frivole, la sévérité outrée produira la licence. C'est de la fin du règne de Louis XIV, dont on a cependant fort exagéré la tristesse, que datent les pièces les plus libres de notre théâtre. . . . . .

» La dégradation morale de la société paraît surtout dans le caractère et la conduite des

[1] Duclos a cru devoir depuis, pour dédommager les femmes, composer des *Mémoires sur les mœurs ;* récit d'aventures licencieuses, écrit en jargon à la mode de ce temps et comme toutes les saletés d'alors, avec une certaine prétention au sentiment. Époque étrange où l'auteur d'un livre de morale offrait aux femmes, en réparation de l'oubli, le scandale!

[2] Un homme d'esprit disait qu'il manquait toujours *un petit écu* à toutes ses fêtes.

(*Notes de l'auteur.*)

» hommes placés au même rang par leur gloire
» littéraire. L'auteur du Télémaque est simple
» et sublime dans sa disgrâce, il ne demande
» point aux puissances de la terre, comme l'au-
» teur *d'Émile*, Diogène nouveau dans la nou-
» velle Athènes [1], des honneurs publics et des
» statues. L'inimitié de Racine et de Molière ne
» ressemble pas à la haine scandaleuse de Vol-
» taire et de Rousseau : alors le génie se respecte
» au milieu de ses divisions, et le grand poète du
» dix-septième siècle ne prodigue point, comme
» celui du siècle suivant, de grossières et lâches
» injures à son adversaire. L'opposition de Port-
» Royal, prise dans une opinion religieuse, est
» élevée, courageuse et pure ; elle succombe avec
» résignation et noblesse : l'opposition encyclo-
» pédique n'est qu'un intérêt et un système, elle
» est vaine, insolente, avide et persécutrice ; son
» triomphe est la destruction de la civilisation et
» de la patrie. . . . . .
» . . . . . .
» Le cardinal de Retz cédait aux prières de
» l'amitié, lorsqu'il écrivait avec vérité et aux
» dépens de sa réputation, ses étonnans mé-

[1] Diogène avait demandé une statue aux Athéniens.
(*Note de l'auteur.*)

» moires, mais il n'adressait point à Dieu et
» aux hommes d'orgueilleuses *Confessions*...
» . . . . . .

» Un caractère particulier à la royauté mo-
» derne, c'est qu'elle est une abstraction,
» comme l'honneur et la gloire. Le monarque
» immortel, n'est plus un individu, mais un
» principe, et le plus vulgaire inspire le même
» respect et les mêmes sacrifices que le grand
» homme. Assurément lorsque Achille de Har-
» lay disait : Mon âme est à Dieu, mon cœur
» est à mon roi, et mon corps entre les mains
» des méchans, ce n'était point l'amour pour
» Henri III qui devait l'animer, mais la religion
» de la royauté. . . . . .

» La royauté, sous Louis XIV, est vraiment
» absolue par le respect dont elle frappe toutes
» les âmes. Choisy raconte que le duc de Bour-
» gogne lui demanda, lorsqu'il travaillait à
» l'histoire de Charles VI, comment il s'y pren-
» drait pour dire que ce prince était fou ; cette
» question du petit fils de Louis XIV, au sujet
» d'un roi mort, il y avait plus de deux cents
» ans, montre tout ce qu'était la royauté à cette
» époque. . . . . .

» La royauté, par droit de naissance, n'est

» point anarchique comme la royauté élective, » et, chose singulière, elle compte même plus » de grands hommes. Le trône de Pologne fut » moins illustré que la plupart des trônes héré- » ditaires. . . . . .

» La liberté a toujours paru aux hommes de » bon sens de tous les temps, aussi utile aux » princes qu'aux sujets. Dans l'état de civilisa- » tion actuel, cette haute liberté ne se compose » que de trois ou quatre droits, de la liberté in- » dividuelle de la presse, et de l'égalité d'impôt.

» L'abus de la liberté surpasse celui du pou- » voir absolu, puisque cette tyrannie est exer- » cée par le plus grand nombre, et en son » propre nom. . . . . .

» La liberté chez les peuples long-temps tra- » vaillés par les révolutions, ou corrompus » par des sophistes, n'est possible et durable » que lorsqu'elle est donnée par la justice et la » grandeur : la liberté est un rayon du soleil, » a dit un homme illustre [1], il doit venir d'en » haut. »

C'est à regret que je termine ces citations, on peut dire, avec une parfaite vérité, que jamais

[1] M. de Fontanes.

(*Note de l'auteur.*)

une immense lecture, une vaste érudition n'ont été mises en usage, avec plus d'utilité et d'agrément; l'auteur a le talent d'employer toujours son étonnante mémoire d'une manière ingénieuse, qui lui fournit l'occasion de tirer des résultats piquans et moraux, des faits historiques et littéraires, ces réflexions sont des pensées nouvelles qui lui appartiennent, et qui répandent l'intérêt le plus attachant sur la lecture de cet ouvrage si digne d'être livré au public, et d'obtenir l'approbation des bons esprits et de toutes les belles âmes.

Combien l'auteur a raison de se plaindre des tristes *réalités* d'ici bas! Hélas! il n'en est point qui puisse nous satisfaire pleinement; nous nous blasons toujours sur toutes les jouissances de la vie, les richesses, les honneurs, les louanges; nous possédons la santé sans même savoir apprécier ce bien si réel : nos joies sont toujours trompeuses et fugitives, nous ne connaissons la constance que dans la douleur. L'amitié, l'amour, la fortune, ne nous assureront jamais sur la terre une félicité durable ou du moins également sentie pendant un certain nombre d'années; l'exaltation de la piété peut seulement donner l'idée d'un bonheur solide et suprême, et cela doit être,

puisque, suivant l'expression de l'Écriture sainte, nous ne sommes sur la terre que des voyageurs.

Je me suis promenée aujourd'hui toute seule très-longtemps dans le joli petit jardin de cette maison. Je me suis livrée à de longues rêveries ; j'ai passé plus d'une heure dans un bosquet dont le petit mur, à hauteur d'appui, donne sur la rue Saint-Pierre. Je regardais une grande et belle maison que j'avais en face, de l'autre côté de la rue. Je plongeais dans sa cour et dans son jardin ; ma surprise fut extrême en ne découvrant dans cette enceinte, ou placées aux fenêtres, que des personnes horriblement bossues et ne marchant qu'avec des béquilles ; je croyais pénétrer dans l'intérieur d'un palais tristement enchanté par une fée malfaisante ; enfin, j'ai appris que c'est dans ce lieu que s'exerce avec un très-grand succès l'*Orthopédie*, ou *l'Art de guérir les difformités naturelles*.

J'ignorais l'existence de cet établissement, dont j'avais pourtant l'idée, puisque j'ai fait promettre, il y a plusieurs années, au bienfaisant duc de Glocester, de former à Londres un hôpital de ce genre, mais gratuit, pour les pauvres petits enfans. On paie dans celui de la rue Saint-Pierre ; mais c'est toujours un très-grand bien

que cet art soit connu et exercé ; il me reste toujours à désirer qu'il soit employé dans ma patrie au soulagement des infortunés.

Dans mes rêveries de cette même matinée, je me suis demandé pourquoi plusieurs animaux, et même des plus féroces, sont néanmoins susceptibles d'une vive reconnaissance, *et je me suis répondu* que Dieu l'a voulu ainsi, afin que, dans la race humaine, les ingrats, au dessous des brutes, fussent couverts de honte, d'opprobre et d'infamie.

J'ai lu, dans les papiers, que l'on vient encore nouvellement de découvrir quelques petites îles dont on a rapporté diverses productions ; mais il paraît que les plus utiles et les meilleures sont connues depuis assez long-temps ; on ne découvre plus maintenant que des plantes sans propriété supérieure, des animaux insignifians, etc., etc. ; raison de plus de croire, selon moi, que le plus grand et le dernier des événemens, la fin du monde, n'est pas fort éloigné.

J'ai passé mes soirées de toute cette semaine avec des personnes que j'aime infiniment, et qui m'ont fait veiller un peu sans que j'aie pu m'en plaindre. D'abord, le marquis de Lawoëstine et sa charmante fille, d'un second mariage, Léo-

cadie, chanoinesse du chapitre noble de Sainte-Anne, en Bavière; cette jeune personne est bien intéressante par la perfection de sa conduite, de son caractère, par son instruction et l'élévation de ses sentimens. Son père et moi, nous nous sommes rappelé avec délices nos beaux jours de Bellechasse, de Saint-Leu et de Lamothe; dans ce dernier voyage, je lui dis un jour que je désirais qu'il prît du goût pour l'histoire naturelle, et que j'étais étonnée qu'étant aussi adroit et aussi industrieux, il n'eût pas appris, avant de partir de Paris, à empailler des oiseaux, parce qu'il y en avait de charmans aux environs du château de Lamothe. M. de Lawoëstine, sans me rien répondre, partit le lendemain matin à la pointe du jour, se rendit en poste à Paris; il passa quarante-huit heures pour y apprendre à empailler des oiseaux, talent que lui donna M. Mauduit, le plus fameux empailleur de ce temps; après cet exploit, M. de Lawoëstine revint triomphant à Lamothe, où il empailla avec perfection tous les plus beaux oiseaux de cette contrée. Il me demanda une devise et je lui donnai celle-ci : pour *corps*, un phaéton tout attelé; et pour *âme* ces mots : *Prêt à partir pour être utile.* En effet, on n'a jamais porté plus loin l'obli-

geance aimable et constante d'un excellent cœur.

M. de Lawoëstine m'a priée de rectifier, dans mes Mémoires, une petite erreur qui s'y trouve à son sujet : ce n'est pas de la princesse de Guistelle, sa cousine, que M. le marquis de Lawoëstine hérita de la grandesse d'Espagne de première classe; elle était héréditaire dans sa propre famille : son père et son grand-père avaient été grands d'Espagne [1].

Le jeune comte Alexis de Saint-Priest. Nous avons beaucoup parlé de la Russie, de son magnanime empereur, des deux impératrices si dignes d'être admirées par leur bonté, leur bienfaisance, leur goût éclairé pour les arts, la littérature, et les qualités éminentes qui les caractérisent. Le comte de Saint-Priest épousa, en Russie, une princesse Gallitzin, qui joignait à une grande fortune la plus illustre naissance. Le

[1] La famille de Melun possédait des biens immenses; le dernier prince de Melun étant mort sans enfans mâles, ses biens furent partagés entre le prince de Soubise et le marquis de Lawoëstine de Becelaer, bisaïeul du marquis Charles de Lawoëstine de Becelaer, mon gendre, qui avaient tous deux épousé des filles de cette maison. Le général comte de Valence, pair de France, mon autre gendre, était par les femmes, le dernier rejeton de l'illustre maison de Foix.

(*Note de l'auteur.*)

comte de Saint-Priest s'est toujours conduit, en Russie, de manière à mériter l'estime publique, celle de ses compatriotes et la bienveillance d'une cour aussi remarquable par sa généreuse politique et ses lumières, que par sa prépondérance en Europe.

Le comte de Saint-Priest doit se glorifier d'avoir été le principal instituteur d'un élève aussi solidement brillant que le jeune comte Alexis, son fils, et il possède assurément le mérite supérieur qui devait, avec un tel disciple, obtenir un succès si désirable. J'ai demandé des nouvelles de la tragédie dont j'ai entendu avec tant de plaisir la lecture à Mantes. Cette belle pièce sera jouée dans le cours de cet hiver; l'auteur, comme je l'ai déjà dit, n'a point voulu solliciter *un tour de faveur* qu'il aurait obtenu sans nulle difficulté; s'il eût eu moins de délicatesse, il n'aurait pas attendu deux ans; et, à son âge, débuter deux ans plus tôt dans cette grande carrière dramatique, eût ajouté beaucoup plus d'éclat à un premier succès; se rappeler une semblable modération, vaut mille fois mieux qu'un triomphe *complet* de l'amour-propre. Une conduite si noblement équitable est si rare, surtout dans la première jeunesse! cependant c'est l'amour-propre

sacrifié à la justice, à la raison, qui produira toujours les plus pures jouissances et les plus doux souvenirs.

J'ai reçu la visite très-inattendue, mais qui m'a charmée, de M. Henri de Bonald ; je ne le connaissais que par ses talens, et sa conversation remplie de douceur et de vivacité, ajoute infiniment à l'intérêt qu'inspirent son beau nom, son mérite personnel, et la réputation qui, à tous égards, honore si bien l'éducation qu'il a reçue. Qui pourrait ne pas admirer dans cette respectable famille la réunion et la parfaite et constante harmonie de sentimens, de goût pour l'étude et le bien public, de pureté de principes et de conduite?

J'ai passé deux soirées entières avec ma nièce Georgette Ducrest; les années ne la vieillissent point, elles ont formé sa raison et son esprit, sans rien changer à son charmant visage ; elle mène à Meung, avec son aimable et bonne mère, le genre de vie le plus doux et le plus édifiant; elles y rassemblent chez elles une petite école de pauvres jeunes filles, auxquelles elles apprennent à lire, écrire, compter et à travailler. Ma belle-sœur et et ma nièce ont l'une et l'autre une adresse de fées, qu'elles joignent à des talens très-brillans ;

elles enseignent à leurs élèves une quantité de jolis ouvrages, dont elles ont inventé la plus grande partie. Georgette, qui tient de sa mère une voix ravissante, une excellente méthode de chant, a de plus le talent du dessin et de la peinture à l'aquarelle; j'ai vu d'elle, dans ce genre, plusieurs petits tableaux qui ne laissent rien à désirer. Nos entretiens tête à tête finissent toujours tristement, car nous reparlons toujours de mon frère que nous regettons l'une et l'autre avec une égale amertume. Georgette m'a reproché de n'avoir pas assez insisté, dans mes mémoires, sur le beau sacrifice que fit mon frère à la cause royale, lorsque voyant le malheureux prince auquel il était attaché, suivre de pernicieux conseils et s'engager dans une mauvaise route, il donna sa démission de chancelier de la maison d'Orléans, et même avant qu'on eût commis des crimes, il quitta la France et passa en Angleterre. Je ne suis point entrée dans ces détails, parce qu'ils sont très-connus, et qu'à de certains égards il m'eût été pénible de les retracer.

Georgette a une fille (la petite Coraly), qui, je l'espère, fera son bonheur. Cette enfant annonce toutes les douces et modestes vertus qui font la gloire des femmes, et elle a un goût cons-

tant pour les études sérieuses, qu'on trouve bien rarement dans les enfans de son âge.

Le jeune duc de Noailles vient me voir quelquefois; il a fait dernièrement avec sa jeune et charmante compagne (Mme la duchesse de Noailles), un petit voyage en Angleterre; il a peu vu, mais bien vu, et c'est toujours beaucoup. Il m'a fait part à ce sujet d'une réflexion qui m'a beaucoup frappée, parce qu'elle me paraît être d'une extrême justesse. Il trouve que le peuple anglais a les plus grands rapports avec l'ancien peuple romain, durant la république; en effet, ces deux peuples offrent à un degré presque égal le patriotisme, l'orgueil national, le dédain des nations étrangères, l'amour de la liberté, l'attachement à ses lois, à ses usages, le goût du commerce et de l'industrie, et une sorte d'insouciance pour les beaux-arts. C'est la Grèce et non l'Italie qui produisit les plus grands artistes de l'antiquité; et de même, l'Angleterre compte peu d'architectes, de peintres, de sculpteurs, de musiciens nés dans les îles britanniques. On pourrait pousser ce parallèle plus loin; mais on n'y comprendra jamais les sciences et la littérature, car les Anglais y ont excellé dans tous les genres, puisqu'ils peuvent citer Newton, Bayle, Herschell, etc, etc.;

Shakespeare, Milton, Addisson, Pope, Savage, Fielding, Richardson, Gold-Smith. Dans le genre comique, Farquhar, Shéridan, etc., etc., etc.

Mon ancienne amie anglaise, madame Chinery, est venue me faire deux visites; j'ai retrouvé en elle les mêmes agrémens et la même amitié; j'ai dit, dans ces mémoires, qu'elle avait perdu un petit manuscrit de moi, qui lui avait été confié; je l'ai cru sur un malentendu qui n'est la faute de personne, et qui fut causé par plusieurs lettres perdues. Madame Chinery a eu le malheur affreux de perdre une fille charmante à tous égards, et un autre enfant qui n'avait point encore atteint l'adolescence; elle trouve ses consolations dans un mari digne d'elle, et dans les vertus d'un fils qui lui reste. Elle a éprouvé d'ailleurs de grands désastres de fortune; mais que sont de semblables revers auprès des peines du cœur? Aussi les supporte-t-elle avec autant de courage que de résignation. J'admire en elle combien la force d'âme ajoute d'intérêt au malheur.

Depuis que j'habite cette maison, j'ai revu plusieurs fois madame Récamier et toujours avec le même plaisir, on ne se blase point sur le charme du naturel et de la sensibilité. Dans ses conversa-

tions les plus intimes, elle parle bien rarement d'elle, car les intérêts de sa vie n'ont jamais été que relatifs. Elle a depuis long-temps des amis justement dévoués qui ont été ou qui sont encore dans de grandes places; elle n'a point profité pour elle de son influence sur eux; elle ne s'est jamais servie de l'espèce de crédit que donne l'amitié, que pour proposer des actions bienfaisantes, ou pour être utile à beaucoup de personnes qui avaient recours à elle. On peut dire qu'il n'existe point de femme qui, sans cabales et sans intrigues, ait rendu plus de services; il n'en est point non plus qui, après la perte d'une grande fortune, ait conservé plus de dignité dans le malheur. Depuis ce bouleversement d'existence, elle a pris le parti si noble de ne plus aller dans le grand monde et de se retirer dans un couvent, ne cultivant plus que la société peu nombreuse et choisie qu'elle y rassemble. Dans ce cercle, depuis long-temps toujours le même, parce que le seul bon goût pourrait y fixer, on trouve entre autres, M. le duc Mathieu de Montmorency, dont l'esprit et les talens sont si dignes d'orner et d'illustrer des vertus et une conduite si exemplaire; M. le duc de Doudeauville, qui joint à l'austérité les principes les plus purs, à la sagacité, à la pé-

nétration dans les affaires, le charme et la douceur des manières les plus agréables ; M. de Châteaubriand, également célèbre en Europe, si cher à ses amis, etc., etc., etc.

Madame Récamier, uniquement occupée de la gloire de ces personnes, n'a jamais songé à les solliciter pour ses propres intérêts. Elle a encore pour amis plusieurs gens de lettres, parmi lesquels on distingue surtout l'estimable auteur du poème en prose d'*Antigone* (M. de Ballanche)[1], et d'un autre ouvrage intitulé : l'*Homme sans nom*, dans lequel M. de Ballanche peint avec la plus grande énergie, toute l'horreur des remords d'un crime affreux. Cet *Homme sans nom* est un *Régicide* de l'infortuné Louis XVI, qui par la suite reconnaissant l'énormité de son forfait, se prive volontairement de toute société, et va s'ensevelir dans un lieu presque désert, qui n'est habité que par quelques pâtres qui, sans la religion chrétienne, ne seraient que des sauvages.

[1] L'auteur d'*Antigone* et de l'*Homme sans nom*, s'appelle Ballanche (Pierre-Simon), il est né à Lyon, en 1776 ; il a publié dans cette ville, où il était imprimeur-libraire, un journal intitulé *le Bulletin de Lyon*. On a encore de M. Ballanche un autre *Traité du sentiment, considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts*, imprimé en 1802.

(*Note de l'éditeur.*)

car ils n'ont ni commerce ni communication avec les autres hommes. Le *Régicide* par égard pour sa famille, veut cacher un nom qu'il a déshonoré, mais dans la crainte d'usurper une bienveillance dont il est indigne, et pour expier son crime, autant qu'il est en lui, il veut que du moins on connaisse son horrible égarement; il ne recherche le mystère que pour trouver sûrement une solitude absolue : l'oubli ne lui suffit pas, il veut être fui avec exécration de tous les humains; ce n'est point l'orgueilleuse misanthropie qui l'en sépare, c'est au contraire, le mépris et l'horreur de lui-même. C'est sous le nom épouvantable de *Régicide*, que dans une chaumière abandonnée il s'établit dans cette contrée sauvage. Un voyageur égaré l'y découvre; le *Régicide* lui conte sa déplorable histoire; le voyageur veut en vain le réconcilier avec lui-même. Après un long entretien, le voyageur saisi d'étonnement et pénétré de compassion, est forcé de le quitter; quelques années après, le voyageur repassa dans le même lieu; le *Régicide* n'existait plus : lorsqu'il sentit sa fin s'approcher, malgré sa longue pénitence, son crime se retraça si vivement à son souvenir, qu'il désespéra d'en obtenir le pardon; deux prêtres l'exhortèrent avec toute l'éloquence

que peuvent inspirer la religion et la charité. Voici une partie de ce beau discours bien digne d'être cité.

« Le respect que vous avez conservé pour la » mémoire du roi vous impose le devoir d'ac- » quiescer au pardon, comme jadis ses ordres » vous auraient imposé le devoir de mourir pour » lui. Toujours la loi du devoir est inflexible; » elle ne se plie ni à nos goûts ni à nos répu- » gnances. La remise de votre crime vous est » assurée, à la seule condition d'accepter ce que » nous oserions appeler votre seconde innocence. » Votre victime qui fut votre roi, commande du » séjour éternel pour les choses où le pouvoir » lui fut donné pendant sa vie, comme les vo- » lontés d'un père qui n'est plus, enchaînent » toujours ses enfans. . . . . .

» Le pardon et l'oubli non-seulement sont » pour vous descendus du ciel, mais ils ont d'au- » gustes interprètes sur la terre; le frère du roi- » martyr semble être monté exprès sur son » trône pour vous rassurer. Il étend sur vous sa » royale inviolabilité. . . . . .

» Dieu nous a envoyés vers le pauvre lépreux » pour achever de le guérir, pour lui dire qu'il » peut maintenant, aller sans crainte au milieu

» de la foule des peuples ; qu'il a été racheté » comme les autres hommes ; que son âme im- » mortelle peut s'ouvrir, dès à présent, aux » espérances de ceux qui ont bien vécu. »

Le *Régicide*, ranimé et fortifié par ces belles paroles, implora du fond de l'âme la divine miséricorde et mourut saintement. L'auteur de cet ouvrage original n'a jamais employé d'intrigues pour se faire louer. Voilà pourquoi, malgré son talent supérieur, il n'est pas aussi célèbre qu'il mériterait de l'être.

C'est madame Récamier qui m'a prêté l'*Homme sans nom*, et malgré la magnifique reliure de cuir de Russie, dont l'odeur si forte me porte si violemment à la tête, j'ai lu ce volume tout entier dans le cours de la journée. L'éloge si bien fondé que madame Récamier fait de cet ouvrage, suffirait seul pour inspirer le désir de le connaître. Cette personne, toujours charmante, l'est surtout quand elle parle de ses amis ; elle prend surtout un charme piquant par l'espèce de surprise qu'elle cause, car elle sort de son calme habituel, pour prendre subitement toute la vivacité qui peut s'allier avec la douceur, et c'est ce qu'elle est toujours, lorsqu'il s'agit de défendre, de justifier ou de louer ses amis.

Pour que rien ne manque à la satisfaction que j'éprouve, en revoyant madame Récamier après une absence de dix-huit mois, je la retrouve sachant par cœur les plus beaux vers du *Dante* et de *la Jerusalem délivrée*, et voilà des choses auxquelles la décrépitude même ne peut me rendre insensible.

Je n'ai appris que ces jours passés la mort de madame de Krudner, une personne extraordinaire et intéressante, deux choses qui, réunies, ne seront jamais communes, surtout dans une femme. Je la connaissais quand j'étais aux Carmélites, rue Vaugirard; elle m'écrivit pour me demander à me voir; j'y consentis avec plaisir; j'avais lu d'elle un très-joli petit roman intitulé *Valérie*, qui n'annonçait nullement l'exaltation de sentimens que j'entendais attribuer à l'auteur. Je fus curieuse de connaître une personne qui alliait des écarts d'imagination à beaucoup de naturel et de simplicité; et ce fut en effet ce que je trouvai en elle. Elle disait les choses les plus singulières avec un calme qui les rendait persuasives; elle était certainement de très-bonne foi; elle me parut être aimable, spirituelle et d'une originalité très-piquante; elle revint plusieurs fois me voir, me témoigna beaucoup de

bonté et m'inspira un véritable intérêt; elle avait de la sensibilité, de la douceur, d'excellentes intentions, elle était jeune encore, sa mort me fait beaucoup de peine [1].

A une époque où sans cesse les tribunaux retentissent du récit affreux des crimes les plus

[1] La baronne Krudener (Valérie), née en 1765, était fille du comte de Wittenkoff, gouverneur de Riga, et petite-fille du célèbre maréchal Munich. Voici le portrait qu'a tracé de cette femme célèbre un de ses biographes : « Une physionomie ravissante; un esprit facile et léger; des traits mobiles qui expriment toujours le sentiment et la pensée; une taille moyenne et parfaite; des yeux bleus, toujours sereins, toujours vifs, dont le regard pénétrant semblait vouloir traverser le passé ou l'avenir; des cheveux cendrés, retombant en boucles sur ses épaules; quelque chose de neuf, de singulier, d'imprévu dans ses gestes et ses mouvemens : telle était la baronne de Krudener, ambassadrice à Berlin en 1788. »

Le roman de *Valérie*, dont parle madame de Genlis, est fondé sur un fait véritable. Le héros de ce roman était secrétaire d'ambassade et attaché au baron de Krudener, ministre de Russie à Venise. Ce jeune homme devint amoureux de madame de Krudener, et ne pouvant se dissimuler les longs chagrins dont le menaçait cette passion sans espoir, il se donna la mort. Cet événement tragique est raconté de la manière la plus touchante par l'auteur du roman de *Valérie*. Madame Krudener suivit à Paris l'empereur Alexandre : *la Sainte Alliance* est, selon beaucoup de personnes, l'œuvre de madame Krudener.

(*Note de l'éditeur.*)

monstrueux et des scandales les plus révoltans, on aime surtout à recueillir de ce même temps tous les détails des actions bienfaisantes et tous les traits héroïques; j'en ai cité beaucoup dans mes Mémoires, et je ne dois pas oublier l'infortunée ville de Salins [1]. Lorsqu'en 1799 la ville de Saint-Claude (Jura) fut réduite en cendres, les habitans de Salins s'empressèrent de voler au secours de leurs malheureux compatriotes; aujourd'hui ceux de Saint-Claude se sont hâtés à l'envi d'acquitter la double dette de la reconnaissance et de l'humanité; ils ont envoyé à Salins du pain, des vêtemens, dès la première nouvelle de ce désastreux événement. M. le maire, aidé des membres du conseil municipal, s'est présenté partout avec l'empressement le plus louable, et ce zèle charitable s'est manifesté dans toute l'étendue de la France. On a ouvert des souscriptions, les riches, les pauvres, les vieillards, les jeunes gens, les enfans même ont souscrit avec une égale promptitude; on a vu de jeunes écoliers à peine sortis de l'enfance sacrifier avec

[1] Ville considérable de France, remarquable par ses belles salines qui fournissent du sel à toute la province et à presque toute la Suisse. Elle est à huit lieues de Besançon et à cent de Paris.

(*Note de l'auteur.*)

joie aux incendiés tous leurs menus plaisirs. Un élève d'un des colléges de Paris, à peine âgé de quinze ans, et distingué par son application et ses succès, économisait depuis très-long-temps sur l'argent destiné à ses menus plaisirs, afin de se procurer un fusil et un chien bien dressé, pour l'époque des vacances. Ce vertueux enfant, en apprenant les malheurs de la ville de Salins, va mystérieusement prier celui de ses maîtres qu'il a fait dépositaire de sa petite bourse, d'aller sur-le-champ porter la somme entière à l'un des bureaux de souscription, pour les incendiés de Salins, à la réserve de vingt francs qu'il veut donner à sa nourrice convalescente d'une longue maladie.

Un notaire, pour sauver un dépôt de quinze mille francs qui lui était confié, a laissé dans les flammes une somme assez considérable qui lui appartenait [1].

Dans toutes les maisons d'éducation, les jeunes gens et les jeunes demoiselles ont formé à l'envi des collectes dont l'ensemble du produit a été très-considérable.

Les élèves de l'École polytechnique, de droit,

[1] M. Eugène Pradel a fait une heureuse improvisation en vers sur un trait semblable d'un autre notaire.

(*Note de l'auteur.*)

de médecine, ont montré le même empressement et la même charité.

Le gouvernement a d'abord envoyé cent mille francs, et le roi a souscrit particulièrement pour vingt-cinq mille francs; les curés des différentes paroisses de Lyon ont fait une quête qui a produit six mille francs, et une multitude d'autres curés de différentes provinces ont donné des preuves efficaces de la même charité; M. Lafitte a souscrit pour dix mille francs. Il s'est établi une généreuse émulation dans toutes les classes et parmi toutes les professions; enfin, partout le zèle est égal et la bienfaisance infinie.

Ce terrible incendie ne peut être attribué qu'à une lessive faite dans une cheminée lézardée. Dans cette catastrophe très-peu de monde a péri; presque tous les habitans ont négligé de sauver leurs propriétés, pour se livrer entièrement aux soins d'arracher aux flammes leurs malades, les vieillards et les enfans.

Qu'à ce touchant tableau on joigne tant d'établissemens de bienfaisance et dans tous les genres, formés depuis la restauration, en grande partie par des ecclésiastiques et par de grandes dames de la cour, et toutes ces boutiques pour les pauvres, si protégés par les princesses (qui daignent même

les enrichir de leurs ouvrages), boutiques auxquelles les femmes les plus distinguées de la société consacrent leurs talens, leur adresse, de petits ouvrages de tous genres, dont l'emploi charitable sanctifie la frivolité, et l'on verra combien la religion est utile et touchante, puisque c'est à elle surtout qu'on doit tant de bienfaits.

A propos de belles actions et de beaux caractères, je veux faire mention ici d'un trait bien touchant qu'on m'a conté ces jours passés. Il existe une vieille fermière près de Paris qui a une petite-fille orpheline, âgée de 16 ans, dont elle prend soin et qu'elle aime passionnément, mais comme, dans cet état, la brutalité et la violence s'allient très-communément à la sensibilité, le sentiment de la vieille femme pour sa petite-fille ne l'empêche pas de la battre très-souvent avec beaucoup de rudesse, ce que la petite-fille supporte constamment avec une douceur inaltérable et sans jamais se permettre une seule plainte. Un jour que la vieille femme, cédant comme de coutume à son emportement, battait à coups redoublés la jeune paysanne, tout à coup cette dernière se mit à pleurer avec amertume; sa grand'mère s'arrêta en s'écriant : tiens! v'là du nouveau, tu ne pleures jamais quand je te bats, et pourquoi donc

aujourd'hui ?.... Hélas! répondit son angélique enfant, c'est que vous ne me faites pas du tout de mal, ce qui me fait voir que vos forces s'affaiblissent !.... Nous espérons qu'une telle réponse a désarmé pour jamais l'irrascible grand'mère. J'ai lu aussi avec un bien sensible intérêt toute l'héroïque histoire du noble et courageux Véry, qui a reçu promptement, par la touchante bienbienfaisance de S. A. R. Mgr. le duc de Bourbon, la digne récompense de son admirable fidélité. Je ne parlerai point du trait sublime de la femme Rispall, parce que j'ai fait de ce trait une petite nouvelle dont je compte orner la nouvelle édition des *Veillées de la chaumière*.

Malgré mon goût pour Mantes, malgré la paix, la bonne santé dont j'ai joui dans cette jolie ville, et le bonheur que j'ai goûté au sein d'une famille si vertueuse et qui m'est si chère, je resterai à Paris, ce qui n'est nullement de ma part une inconséquence, car j'ai toujours eu le ferme dessein de m'établir dans un couvent et d'y finir mes jours; je n'allai à Mantes l'année dernière que parce qu'il me fut impossible de trouver un logement dans un cloître à l'extérieur, ou avec un parloir à moi; il n'y en avait point de vacant. Après avoir passé dans la rue neuve-Saint-Roch

cinq mois avec Casimir, je ne voulus pas abuser de son affection pour moi en le séparant plus long-temps de sa famille; perdant l'espérance de m'établir dans un couvent, j'acceptai la proposition que me fit Casimir avec sa tendresse accoutumée, de partir avec lui pour Mantes, et forcée de revenir ici pour assez long-temps, afin de présider à l'impression de mes mémoires, chose que, par beaucoup de malentendus et un voyage forcé de de M. Ladvocat, je n'ai pu faire jusqu'ici que très-imparfaitement. J'ai vu beaucoup de logemens dans les monastères, et celui des dames de Saint-Michel me convenant mieux que tout autre, je viens de l'arrêter. J'irai m'y établir dans trois semaines, c'est-à-dire au 1er octobre de cette année 1825.

Ma fille, et ma petite-fille, madame de Celles, sont à Paris depuis peu de jours; elles se disposent à partir pour l'Italie; elles m'ont demandé l'une et l'autre quelques renseignemens sur ce beau pays et sur les livres qu'elles doivent emporter. J'ai recherché dans ma tête tout ce que j'ai pensé qui pouvait leur être utile, et j'en formerai une petite liste que je leur donnerai; j'y joindrai le détail des petites provisions de bouche que je crois nécessaires dans cette longue traversée, où sou-

vent on ne trouve en voyageant, que du mauvais jambon et d'autres viandes salées. Madame de Celles emmène les deux charmantes filles qui lui restent..... Elle est venue chez moi aujourd'hui ; je l'ai trouvée bien changée ; sa noble physionomie portait l'empreinte d'une douleur qui m'a pénétrée ; ses beaux yeux qui parlaient si bien, n'expriment plus qu'une morne tristesse ; en se taisant ils semblent s'être voilés, ils n'ont plus d'éclat, ils ne brillent plus : l'âme occupée d'une seule pensée n'y laisse plus que l'image touchante des regrets et de la mélancolie.

M. de Celles, qui sait et parle l'Italien avec perfection, ira les rejoindre un mois après leur départ ; il est retenu ici pour quelques affaires causées par une riche succession sur laquelle il ne comptait pas. J'aurais désiré que Rosamonde, le général Gérard et le petit Cyrus eussent été de ce voyage ; cette caravane de famille aurait donné tant d'agrément à cette longue course ! Le petit Cyrus a tant d'esprit et d'intelligence qu'il en aurait très-bien profité ; c'était une jolie manière de le préparer à un second voyage, quand il aura l'âge de le faire avec tout le fruit qu'on en peut retirer ; mais Rosamonde et son mari ne veulent pas confier pour sept à huit mois, à une *bonne*,

leurs deux autres enfans âgés de quatre ou cinq ans; j'offre de m'en charger pendant tout ce temps, ce qui me serait très-possible, restant à Paris, dans un logement que j'ai arrêté dans l'extérieur d'un couvent, aux dames de Saint-Michel, rue Saint-Jacques, avec un beau jardin, près du Luxembourg et dans le meilleur air de Paris. Je pourrais très-bien loger ces enfans et leur bonne, et l'on doit être bien assuré que je les surveillerais avec tout le zèle possible; je ne me suis jamais chargée d'une chose pour la faire négligemment, et dans ce cas la tendresse maternelle serait un garant de plus de ma vigilance et de mes soins.

Mon ami, le docteur Alibert, m'a envoyé son dernier ouvrage qui a pour titre *Physiologie des passions :* il a beaucoup de succès et le mérite, par les belles pensées qu'il contient, la manière dont il est écrit, et l'originalité avec laquelle ce sujet est traité; comme tout le monde le lira, je n'en citerai ici qu'un petit nombre de passages :

« Dans le travail de la pensée, toutes les fa-
» cultés de l'esprit s'entr'aident réciproquement;
» elles se vivifient par leur réunion; elles ne sont
» rien si on les isole. Que ferait la mémoire sans
» l'office de la réflexion, et que ferait la réflexion

» sans l'office de la mémoire? C'est ainsi que dans » le corps humain les diverses fonctions se prêtent un secours mutuel. . . . . .

» Bossuet a énoncé une profonde maxime en » insistant sur la nécessité de rallier la physiologie humaine à la morale. Il pensait que l'union de ces deux sciences était la véritable » philosophie [1] : la morale, en effet, ne prospère, ne s'étend, ne s'inspire que par le sentiment. Il faut la faire aimer pour la faire comprendre. . . . . .

» La philosophie ne doit donner à l'âme que » des dispositions graves et sérieuses; elle doit » tendre à la pureté pour mériter la vénération » des mortels [2].

» Les plus hautes doctrines de la philosophie » ont été avilies par des hypothèses mensongères; » on a voulu tout soumettre à des applications » mécaniques; on a constamment méconnu le » foyer unique d'où partent toutes les émana-

[1] *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même.*

[2] C'est pourquoi ce que l'on appelle la *philosophie moderne* n'est point de la *philosophie*, puisqu'elle n'offre en rien l'idée de l'*amour de la sagesse.*

(Note de l'auteur.)

» tions de l'âme sensible ; on a ignoré la source
» de ces facultés divines dont l'action harmo-
» nieuse excite tant notre surprise. . . . . .
» . . . . . .

» Le phénomène de la peur, considéré dans le
» monde moral, conduirait aux développemens
» les plus étendus. Je pourrais la peindre quand
» elle met à nu l'égoïsme de la nature humaine,
» quand elle imprime à l'âme des mouvemens
» faux et serviles qui la dégradent, quand elle
» pétrifie le cœur de l'esclave, quand elle étouffe
» les cris de toutes les consciences, etc. ; mais la
» plume se refuse à de pareils tableaux. . . . .
» . . . . . .

» La peur, aussi-bien que le courage, a donc
» son utilité dans les institutions de la Providence.
» On triomphe du malheur par le courage, on
» s'en préserve souvent par la peur. . . . . .
» . . . . . .

» L'émulation dérive de cet attribut natif du
» système nerveux qui le rend apte à s'appro-
» prier tout ce qui tend à améliorer la condition
» humaine ; c'est la loi imitatrice mise en action.
» Cette passion s'élève et multiplie les forces de
» l'âme ; c'est par cette passion que l'homme
» grandit, pour ainsi dire, à l'aspect de celui

» qu'il s'est proposé pour modèle [1]. . . . . »

» . . . . . »

Le docteur Alibert fait, sur l'émulation, des observations excellentes qu'il serait trop long de rapporter ici, mais il achève de prouver victorieusement l'étonnante jouissance de cette espèce de passion, en comptant l'anecdote parfaitement authentique de la *Servante Marie*. Voici, sur la honteuse passion de l'envie, un morceau d'une éloquence remarquable :

« Quelle déplorable passion que celle qui ne » s'allume dans le cœur de l'homme que pour » contester au génie ses inventions, au talent ses » travaux, à la vertu ses bienfaits; qui cache ou » désavoue tous ses subterfuges, qui recèle ses » plus odieuses manœuvres sous le masque im- » posteur d'une bienveillance simulée! Qu'il est » à plaindre celui qui remplit volontairement » ses jours de peines et d'amertume, qui s'a- » breuve lui-même aux sources impures de » l'affreux venin que sa bouche distille, qui se » consume lentement au feu des rayons qu'il

[1] On peut dire aussi que les rivalités et par conséquent l'orgueil naissent de trop d'émulation, mais que le manque total d'émulation vient de l'abrutissement, ou le produit.

(*Note de l'auteur.*)

» veut éteindre ! . . . . . .
» . . . . . .

» C'est une idée singulière de l'homme de vouloir perpétuer son nom par un marbre, par une pierre, par un livre, par une médaille, par une inscription, comme si toutes ces choses n'étaient pas la proie du temps, comme si les siècles ne se dévoraient point entre eux. Vous célébrez votre gloire par une chanson, mais la langue qui vous chante sera un jour une langue morte : toutes les traditions se perdent ; nous vivons dans un monde où rien ne demeure. Peuples insensés, égorgez-vous maintenant, pour illustrer un fameux capitaine !..
» . . . . . .

» Dans le beau climat de la Grèce, lorsqu'autrefois un infortuné se trouvait en proie à cette passion dévorante, les prêtres d'Esculape lui prescrivaient d'aller visiter les ruines du mont Ossa ; son ardeur se calmait en contemplant les gouffres épouvantables où furent précipités les Titans. Il écoutait le vain bruit des vagues du Pénée, qui s'élancent avec fracas dans les airs et viennent mourir au pied des rochers. Il ne tardait pas à se convaincre qu'il faut remplir avec calme sa destinée, et que les

» jouissances inquiètes de la gloire sont loin de » valoir le pur bonheur que goûte le sage dans » une paisible obscurité. . . . . »

» . . . . . »

» On peut s'avancer par la raison, mais on » s'élève par l'enthousiasme [1]. . . . . »

» . . . . . »

» Les poètes ont comparé l'enthousiasme à » une flamme qui tend à remonter vers le ciel » d'où elle est émanée, qui s'élance et s'agran- » dit sans cesse dans le vague de l'infini.

» Qu'elle est noble et belle cette disposition » de notre être, qui donne à l'âme plus d'in- » telligence pour comprendre, plus d'éloquence » pour émouvoir, plus de tendresse pour aimer ! » L'esprit saint descendu sur les apôtres, est le » symbole de cette faculté suprême que les hom- » mes appliquent à tous les genres de méditation » et de pensée. . . . . »

» . . . . . »

» Parmi les phénomènes physiologiques qui » prennent leur source dans l'enthousiasme, » aucun sans doute n'est plus remarquable que » celui de l'improvisation. Ce talent magique,

[1] Quand il est bien placé.

(*Note de l'auteur.*)

» dont on s'étonne, n'est que la faculté propre » à certains hommes, d'exalter à volonté leur » cerveau, de manière à lui faire concevoir et » exprimer, plus ou moins rapidement, un cer- » tain nombre d'idées sur un sujet indiqué. . . » . . . . . .

» Les gestes, les regards, le son de la voix, » les accens, etc., etc., contribuent à faire valoir » les paroles prononcées par les improvisateurs, » et ajoutent singulièrement à l'effet qui en » résulte. Il est digne d'observation, qu'ils s'ex- » priment avec plus de facilité dans une assem- » blée nombreuse que dans un petit auditoire. » . . . . . »

L'auteur dit de la reconnaissance, que « si, » chez l'homme civilisé, elle n'était souvent » altérée, elle serait la plus douce de nos impul- » sions naturelles. . . . . » . . . . . .

» L'homme coupable d'ingratitude doit être » comparé à l'homme qui refuse d'acquitter » les dettes qu'il a contractées. Il mérite les » mêmes peines ; il a violé le contrat de relation, » il a pris le temps et le crédit de son bienfai- » teur, il en a usé tout à son aise. Ne doit-il pas » payer ce qu'il a reçu par des sentimens ou par

» des offices analogues? . . . . . .
» . . . . . .

» Les victimes de l'ingratitude excitent du » reste un intérêt plus vif que celles qui sont » en butte à un malheur ordinaire. . . . . .
» . . . . . .

» Quelqu'un a dit avec raison que la justice » était au corps social ce que la médecine était » au corps humain. On a pareillement comparé » les crimes aux maladies aiguës et les vices à » des infirmités chroniques. Dès lors les puni- » tions qu'on établit pour mettre obstacle aux » bouleversemens de l'ordre public, peuvent » être comparées à des remèdes plus ou moins » énergiques, qu'on met en usage selon que » l'état est plus ou moins corrompu. Les lois » pénales ne sont par conséquent que des moyens » curatifs plus ou moins salutairement appli- » qués aux maux innombrables qui accablent » la société. . . . . .
» . . . . . »

L'une des anecdotes les plus frappantes de ce livre est celle du *Soldat de Louis XIV*, qui se retira parmi les sauvages de la Guyane française. Il devint là, par son activité, sa bonté, son industrie, le bienfaiteur des sauvages, auxquels

il apprit l'art de cultiver mieux les plantes, les arbres et les fruits de ces contrées fertiles ; les sauvages, tant qu'il leur fut utile, lui témoignèrent un attachement sans bornes; mais quand cet Européen, volontairement transplanté dans ce pays agreste, eut atteint la vieillesse, il devint aveugle, et alors tous les sauvages sans exception l'abandonnèrent; deux négresses seulement lui restèrent fidèles, et le soignèrent constamment jusqu'à sa mort. Ce triste dénoûment inspire à l'auteur cette réflexion touchante qu'une femme ne doit pas omettre :

« Il n'y a que les femmes qui ne se détachent » jamais du malheur. La nature a rempli leur » âme de tant de bienveillance et de pitié, qu'el- » les semblent jetées comme des êtres tutélaires » entre l'homme et les vicissitudes du sort. . . » . . . . . »

L'auteur, en parlant de l'amour de la terre natale qui produit souvent une dangereuse maladie, termine ainsi ce chapitre intéressant :

« Il est digne d'observation que les habitans » de la campagne y sont en général plus sujets » que les citadins. Le paysan regrette toujours » sa bêche et sa charrue. »

Cette observation est bien morale. Les citoyens

des villes ne regrettent en général qu'une dissipation et des amusemens frivoles, les habitans de la campagne regrettent des travaux utiles et tous les biens réels offerts par la nature.

L'auteur a recueilli sur ce sujet une anecdote très-singulière; celle d'une sauvage qui, à l'âge de neuf ans, fut trouvée à Caïenne égarée dans une forêt; une dame se chargea d'elle, et l'emmena dans la partie civilisée de cette île. La jeune sauvage reçut une excellente éducation, fondée sur les lumières du christianisme; elle eut des maîtres, et acquit des talens. Elle conserva un tel souvenir de sa mère et de son pays natal, que rien ne put vaincre sa mélancolie, et à seize ans elle se sauva pour retourner parmi les sauvages. L'auteur, emporté par son imagination et par sa sensibilité, admire cette conduite, qui, je l'avoue, ne me paraît nullement touchante. En effet, cette sauvage, renonçant à la religion, abandonnant sa bienfaitrice, et rendant inutile tout ce qu'on a fait pour elle, ne saurait me paraître une héroïne intéressante. Je ne puis m'empêcher de croire que la vanité, beaucoup plus que l'*amour de la terre natale*, la décida à quitter une société, où, malgré sa beauté et ses talens, elle ne pouvait exciter cette espèce d'ad-

miration passionnée qui ne peut naître que d'une grande surprise : elle pensa vraisemblablement qu'elle serait parmi les sauvages l'objet d'une véritable adoration, et elle sacrifia tout à cette idée. En lui supposant cette persuasion, elle aurait dû se dire que l'approbation des hommes civilisés est plus flatteuse que l'enthousiasme d'un peuple barbare. Enfin, c'est une opinion bien peu réfléchie, que celle qui fait regarder les sauvages comme les hommes *de la nature*. Le Créateur n'a rien fait en vain, puisqu'il a doué l'homme de tant d'admirables facultés; il a voulu qu'il en fît usage, et surtout pour démontrer la différence énorme qui se trouve entre la créature humaine et la brute, qui n'a jamais que l'instinct nécessaire à sa conservation, à sa destination, et commun à toute son espèce ; ainsi le sauvage n'est qu'un homme dégénéré. Au reste, malgré cette petite critique, je n'en pense pas moins que la *Physiologie des passions* est un bel ouvrage qui nous manquait, et que, pour le faire avec autant de succès, il fallait être à la fois un savant médecin, un bon écrivain, un observateur éclairé et un véritable philanthrope.

J'ai appris avec certitude une anecdote très-curieuse sur Napoléon. Dans le temps où Napo-

léon faisait la guerre en Égypte, M. Desgenettes [1], si justement célèbre par son habileté, était médecin en chef de nos armées; nous avons dans nos climats une fausse idée de la peste, nous la regardons en général comme une maladie mortelle et très-souvent elle ne l'est pas; ainsi que la petite vérole, elle est, suivant sa qualité, ou

[1] Le docteur Desgenettes, né en 1742, dans la ville d'Alençon, n'est pas moins célèbre par son humanité que par son esprit et sa profonde science. Aux traits que vient de citer madame de Genlis, on doit ajouter la conservation de la maison des Orphelins à Moscou. On voulait faire de la partie de cette maison, réservée pour l'alaitement des enfans trouvés, une caserne. « Ne faisons pas disparaître les seules traces d'humanité qui restent ici, dit Desgenettes à Napoléon; la postérité qui vous l'attribuerait, croirait que votre majesté eut le cœur d'Hérode. — d'Hérode ? et comment un Hérode peut-il se trouver ici, et à quoi cela peut-il ressembler ? — Au massacre des innocens, » répondit Desgenettes.

Ce médecin célèbre, dont la vie fut si utile, si occupée, et qui, comme l'a dit l'empereur Alexandre dans l'ukase qui rendit la liberté au docteur Desgenettes fait prisonnier de guerre, a acquis des droits à la reconnaissance de toutes les nations, a trouvé le temps nécessaire au milieu des soins continuels qu'il a prodigués à tant de blessés et de malades, de composer un assez grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *l'Analyse du Système absorbant ou des vaisseaux lymphatiques; l'Histoire Médicale de l'armée d'Orient; et les Éloges des académiciens de Montpellier, pour servir à l'histoire des sciences dans le dix-huitième siècle.* (*Note de l'éditeur.*)

meurtrière ou *bénigne*, et c'est ce que les grands médecins connaissent parfaitement; une peste de cette dernière espèce se déclara près d'Alexandrie; mais rien ne put calmer la terreur des pestiférés, qui regardaient ce mal comme étant sans ressource; leurs cruelles inquiétudes augmentèrent leur fièvre; un grand nombre périrent subitement victimes de l'imagination. Alors Napoléon commanda à M. Desgenettes, de déclarer lui-même, à l'ordre du jour, que la maladie contagieuse n'était point la peste; M. Desgenettes déclara qu'il ne ferait point un tel mensonge. Napoléon insista vivement; le médecin résista courageusement à toutes ses menaces, mais il céda aux prières faites pour le salut de l'armée; on déclara donc sans délai, que la peste n'était point dans l'armée, on le crut, les têtes se calmèrent, et tout ce qui restait de malades fut sauvé.

Dans cette même campagne, Napoléon fit le siége de Saint-Jean-d'Acre; comme il était devant cette ville, des vaisseaux de transport, chargés de munitions qu'il attendait, furent pris par le brave Sydney-Smith; alors Napoléon vit qu'il était pressant de lever le siége, mais il fallait un prétexte, son génie inventif le trouva bientôt : il fit encore dans cette occasion appeler Desge-

nettes; ce dernier fut confondu en recevant un ordre tout contraire à celui qu'on lui avait donné précédemment; il s'agissait de proclamer que la peste venait de se déclarer à Saint-Jean-d'Acre, et que le général, par amour pour ses troupes, se décidait à lever le siége. Desgenettes se récria avec force contre cette nouvelle fausseté; Napoléon voulut prendre un ton impérieux et menaçant; Desgenettes lui répondit, avec une vertueuse fermeté : Faites-moi fusiller, car vous n'obtiendrez jamais de moi de sacrifier une seconde fois la vérité. . . . . »

Napoléon changea de ton en l'assurant qu'il ne lui demandait que d'être une seconde fois le sauveur de l'armée. Car, ajouta-t-il, si vous vous obstinez à me refuser, je me dévoue avec l'armée; je resterai et nous périrons tous. Desgenettes fut vivement touché; quelques pleurs qu'il répandit furent les gages et les garans de son obéissance : il annonça que la peste était dans Saint-Jean-d'Acre. Le siége fut levé et l'armée reconnaissante bénit la touchante prudence de son général.

En nous promenant dans sa belle cour ombragée et dans son joli jardin, le docteur Canuet m'a conté son histoire, dont voici quelque traits qui méritent d'être rapportés. Il apprit l'ar

de la chirurgie sous le célèbre Dessault; à l'ouverture de la campagne de 1793, il fut choisi pour le chirurgien en chef de l'armée républicaine que l'on envoyait dans la Vendée; il n'avait que vingt-deux ans; cette armée fut battue le 6 juin, à Viez, par les royalistes, elle le fut encore le lendemain, à la bataille de Montreuil; deux jours après les républicains perdirent une troisième bataille qui fut très-sanglante, près de Saumur. Le docteur Canuet, occupé à panser les blessés sur le champ de bataille, fut fait prisonnier; on ne trouva sur lui que les papiers qui attestaient sa capacité et sa bonne conduite. Les Vendéens, charmés de n'y trouver aucune espèce de diplôme de Jacobinisme, pas même de certificat de civisme, lui proposèrent de prendre parti avec eux, parce qu'ils manquaient de chirurgiens. M. Canuet, y consentit; dans ce moment, le général Lescure était dangereusement blessé, on était presque décidé à lui couper un bras; comme on lui porta les papiers qu'on avait trouvés sur M. Canuet, il voulut le voir, et, frappé de sa vive émotion, il lui dit : *Rassurez-vous, mon ami, je ne vous ai fait demander que pour vous rendre la liberté pleine et entière, vous êtes ici avec des Français.* Le docteur examina les blessures

de M. de Lescure, il s'opposa fortement à l'amputation et lui sauva le bras et le guérit radicalement. Aussitôt après son rétablissement, M. de Lescure reparut à la tête de sa division. A la déroute de Parthenay, il fut fait prisonnier par trois hussards de la légion républicaine du nord, commandée par le féroce Westermann; ils le jetèrent à bas de son cheval, mirent son chapeau en pièce, parce qu'il avait une cocarde blanche, ils lui prirent sa valise et tout ce qu'il avait sur lui; puis ils lui passèrent le licol de son cheval autour du cou, ils serrèrent tellement la corde qu'il crut que ses yeux allaient sortir de leur orbite; heureusement que ces nœuds faits à la hâte ne tardèrent pas à se relâcher. Westermann était plus furieux que de coutume, parce que l'armée presque entière des Vendéens lui était échappée par sa faute; il fit garotter deux à deux, sur deux files, le peu de prisonniers qu'il avait faits; on mit à leur tête, M. Canuet, parce qu'il avait l'habit brodé d'or, de chirurgien-major, et pendant leur marche, les soldats républicains chantaient à tue-tête :

On va leur percer le flanc,
Rantanplan tire lire
En plan.
Ah! que nous allons rire!

On se dirigea sur Saint-Maxent ; à une demi-lieue de la ville, le général fait faire halte pour rafraîchir sa troupe, mais on ne donna ni à boire ni à manger aux prisonniers, qui étaient exténués de fatigue, de faim et de soif ; quoiqu'une partie de Saint-Maxent fût patriote, personne, lorsqu'on entra dans la ville, ne répondit au refrain sanguinaire des soldats. La férocité républicaine la plus exaltée de ce temps, semblait s'être réfugiée dans les camps, parce que les chefs, alors, enivraient de fureur les soldats, ivresse beaucoup plus terrible que celle de l'eau-de-vie. On entassa les prisonniers dans des greniers ; un représentant du peuple vint les interroger, et, touché des réponses du docteur Canuet, il leur fit donner du pain et de l'eau, et en abondance, ce qui fut pour ces infortunés un banquet délicieux ; après avoir repris des forces, ils récitèrent tout haut et en commun, le chapelet, ensuite ils se livrèrent au sommeil le plus paisible ; réveillés à la pointe du jour, leur premier mouvement fut de réciter encore le chapelet, ils ne l'avaient point encore achevé lorsqu'ils furent obligés de se remettre en marche. M. Canuet rencontra de jeunes chirurgiens patriotes avec lesquels il avait étudié ; ces jeunes gens ne crai-

gnirent point de se compromettre en le protégeant hautement avec autant de courage que de générosité; ils parvinrent à lui sauver la vie.

Le docteur se livra tout entier à la médecine, à la chirurgie, au service des pauvres; il ne se mêla aucunement de politique; il ne fut dans tous les temps que d'un *seul parti*, celui de l'humanité souffrante; il ne brigua que les places dans lesquelles on peut le mieux la soulager. Il a été successivement administrateur de plusieurs hôpitaux; il l'est encore aujourd'hui des bureaux de charité de son arrondissement, et donne tous les matins des consultations et des drogues gratis à tous les pauvres qui viennent le consulter pendant deux heures qu'il leur consacre; enfin, il est médecin en chef de l'hôpital de Sainte-Périnne. Il est impossible d'avoir mieux employé sa vie entière et fait un plus digne usage de ses talens.

J'ai revu, avant-hier au soir, avec une joie bien sincère, un ancien ami, M. le comte de Chastenay, dont je me plaignais à tort; depuis quatre ou cinq ans je n'ai pas entendu parler de lui ni de son aimable et vertueuse famille, mais c'est qu'il a passé tout ce temps dans ses terres, où il a établi des forges considérables. Il m'a conté

que madame Victorine de Chastenay, sa fille, qui peut tout concevoir et tout entreprendre avec succès, lui a été de la plus grande utilité dans ces entreprises dont les détails sont si ennuyeux pour une femme; mais elle n'a des femmes que la grâce et la sensibilité; d'ailleurs elle possède en affaires et même dans les choses abstraites, toute la capacité de l'homme le plus actif et le plus intelligent; elle vient de partir pour aller renouveler *des baux de forge*, ce qui m'inspire pour elle une vénération qui va jusqu'au respect; car, avec la plus grande application, j'aurais toujours été bien incapable de faire rien d'approchant. La nature a donné à madame Victorine de Chastenay tout l'art innocent et toutes les lumières supérieures qui sont nécessaires pour être utile. Durant les jours affreux de la révolution, étant encore dans la première jeunesse et par conséquent sans expérience, elle sut échapper à la mort, à l'emprisonnement; et, pour servir ses parens et un nombre infini d'autres personnes qui lui ont dû la vie, on la voyait le matin dans les bureaux solliciter pour des infortunées; dans le cours de la journée on la rencontrait dans les rues, courant avec une infatigable activité, afin de rendre d'importans services; vers le soir on la voyait

dans les bibliothèques publiques, employant ses loisirs à s'instruire, elle passait encore une partie des nuits à lire et à écrire. Voilà une vie bien employée; il est bien à désirer qu'elle écrive *des Mémoires;* personne au monde ne pourrait en laisser de plus intéressans.

M. le comte de Narbonne-Lara vient de mourir; il était beau-frère de madame de Choiseul, qui, avec son cœur incomparable l'a soigné et veillé trois nuits sans consulter ses forces et l'état actuel de sa santé, qui n'est pas très-bon depuis quelques mois; elle a rendu ensuite les plus tendres soins à madame de Narbonne, sa sœur, qui était malade d'une manière véritablement inquiétante après la mort de son mari, bien digne en effet d'être regretté de sa famille, de ses amis et de tous ceux qui l'ont connu; aussi est-il mort avec les sentimens religieux les plus touchans : ayant conservé sa connaissance jusqu'au dernier moment, il a demandé lui-même et reçu tous ses sacremens. Madame de Choiseul, qui a toujours été si pieuse, a trouvé une grande consolation, ainsi que sa vertueuse sœur, dans cette mort si édifiante. Les indifférens même n'auraient pu lire sans attendrissement son testament, car on y trouve avec détail toutes les précautions indiquées

et inusitées qui peuvent éviter à sa veuve et à ses enfans les désagrémens des scellés, des visites des gens de justice, etc., etc., qui aggravent et renouvellent nos justes douleurs. Depuis ce triste événement j'ai revu madame de Choiseul, et j'ai été pénétrée de son abattement et du changement si subit de son aimable figure. Il y a un ancien vers, digne de passer en proverbe, qui dit :

Qui ne vit que pour soi, n'est pas digne de vivre.

Assurément, madame de Choiseul est bien *digne de vivre*, car elle n'a jamais vécu que pour les objets de son affection, et il y a en elle tant d'obligeance et de bonté, sa seule bienveillance est si active, lorsqu'il s'agit de rendre un service, qu'elle ressemble souvent à l'amitié.

J'ai eu le chagrin véritable de voir des fautes d'impression dans la troisième livraison de mes Mémoires, sur des vers inédits que je cite de madame de Choiseul : je prends facilement mon parti sur les fautes de ce genre qui ne tombent que sur moi, mais je ne puis avoir cette indifférence pour des vers charmans qu'on m'a confiés, et que des contresens ont rendu tout-à-fait inintelligibles, quand ces vers sont d'une amie, et d'une amie telle que madame de Choiseul, on

doit, dans ce cas, être inconsolable, et c'est ce que je suis [1]. Je dois ajouter que M. Ladvocat était absent pour un voyage de santé, quand on me donna ce fâcheux sujet de plainte, et que son premier mouvement à son retour à Paris, fut de faire exécuter des cartons qui réparèrent du moins le mal pour les exemplaires non encore écoulés. Dans toutes les occasions, comme dans celle-ci, je n'ai eu qu'à me louer des excellens procédés de M. Ladvocat qui a bien voulu me servir de secrétaire pendant trois mois, et qui joint, à toutes les connaissances requises dans son état, le caractère d'un homme d'honneur et les manières d'un homme du monde. M. Ladvocat est du très-petit nombre des libraires qui savent apprécier les gens de lettres à leur valeur, et qui ne se croient pas dispensés de reconnaissance quand ils ont acquitté le montant de leurs billets. Je crois même qu'il a consacré à ceux dont les ouvrages ont fondé sa fortune, un petit monument domestique qui n'honore pas moins ses sentimens que son goût. C'est une pendule magnifique et du meilleur style, dans les ornemens d

[1] La page 63 du tome VI de mes Mémoires doit être remplacée par celle qui se trouve à la fin de ce huitième volume.

(*Note de l'auteur.*)

aquelle il a trouvé le moyen d'inscrire, d'une manière fort ingénieuse, les noms des écrivains qui ont le plus contribué à la réputation de sa librairie. Aussi a-t-il l'avantage de les compter presque tous parmi ses amis, et ce trait suffirait à son éloge. A l'exception de l'honnête et bon Maradan auquel j'ai rendu la même justice ailleurs, je ne me rappelle pas un libraire dont on puisse en dire autant. Je suis d'autant plus inquiète de Madame de Choiseul, qu'elle était déjà fatiguée du travail assidu de son beau poème de *Jeanne d'Arc;* c'est dans ce genre héroïque qu'elle excelle; elle a des tintemens, des bourdonnemens d'oreilles; le sang lui porte à la tête, et rien n'est plus dangereux, dans cette situation, que d'être poursuivie par un vrai talent ou par des inspirations qui troublent le repos et le sommeil; c'est alors qu'en ce sens le génie le plus heureux devient un mauvais *génie;* car il harcelle, il persécute, il tourmente, il enflamme le sang, et peut causer les maux physiques les plus dangereux: j'ai entendu dernièrement plusieurs chants de *Jeanne d'Arc* qui m'ont persuadée plus que jamais, que cet ouvrage aura le succès le plus éclatant; je le désire bien vivement, et par affection pour l'auteur et par *esprit de corps* que je crois

avoir à peu près seule parmi les femmes. C'est comme je suis enchantée qu'une dame (Madame Maussion) vienne de donner une traduction de Cicéron, qui, par le style, l'exactitude et les notes, supasse infiniment, en mérite de tout genre, toutes celles qui l'ont précédée : le siècle de Louis XIV, dans lequel a vécu madame Dacier, avait une fameuse helléniste, et nous avons une *latiniste* aussi savante et plus aimable : madame de Choiseul me donnera la satisfaction de voir une femme s'élever avec éclat jusqu'à l'épopée, et l'on peut croire que l'auteur capable de faire en vers un excellent poème épique, le serait aussi de faire une belle tragédie.

Nous avons encore d'autres muses qui honorent la littérature française, Mesdames la princesse de Salm, Devannoz, madame Amable Tastu, mademoiselle Delphine Gay dont les débuts sont si brillans, etc., etc. Enfin, si je voulais citer toutes les femmes auteurs qui se sont distinguées en prose, cette nomenclature serait d'une très-grande étendue ; les dames dont je parlerais ne se fâcheraient pas de voir à leur tête, madame la duchesse de Duras, mesdames de Staël, de Remusat, Campan, d'Hautpoul, Cotin, de Souza, de Brady, Simon-Candeille [1], etc., etc.

[1] Aujourd'hui madame Perrier.

J'ai reçu les adieux de ma fille et de mes petites filles, qui partent après demain pour l'Italie; je leur ai donné tous les vieux renseignemens que ma mémoire a pu me fournir sur ce long et beau voyage; mais comme elles reviendront dans six ou sept mois, elles ne verront pas l'Italie dans toute sa beauté. Je regrette vivement pour elles les fleurs du Mont-Cenis, les guirlandes de pampres, de Gênes, de la Lombardie, de Naples, et la délicieuse température de cette contrée enchanteresse. J'avoue, que ce départ de ma fille, au moment où je m'établis à Paris, me cause un véritable chagrin; à mon âge, un adieu, une absence de sept mois, qui sera vraisemblablement de dix mois ou d'une année, avec une distance de cinq cents lieues, sont des choses bien solennelles et bien tristes. Je n'ai rien montré de ces impressions, et cette contrainte les a rendues plus profondes encore. Je suis aussi, malgré tout ce qu'on peut me dire, très-inquiète des brigands; ma fille et mes petites-filles ne verront ce détail que lorsqu'elles seront au fond de l'Italie, et qu'elles croiront que leurs lettres auront pu déjà me rassurer; j'aime à penser que, dans toutes les suppositions, les bénédictions d'une mère, sans craindre l'éloignement et les voleurs, peuvent

parvenir à toutes les extrémités du globe, et en portant et conservant tout le bonheur en toute l'efficacité que tous les oracles sacrés leur promettent.

Mon arrière-petit-fils Cyrus entendant parler sans cesse de la situation des Grecs, s'est tout à coup passionné pour eux, et sachant qu'il s'est établi un comité pour recueillir et leur envoyer des secours de tout genre, il a déclaré qu'il voulait leur donner pendant un an, tous ses menus plaisirs dont il faisait déjà un très-bon usage, en les employant depuis long-temps à se former une bibliothéque : ce fut à ses parens qu'il confia son beau dévoûment pour les Grecs, et sa grand'-mère (madame de Valence,) lui dit à ce sujet qu'elle doublerait ses menus plaisirs. Cyrus, après l'avoir remerciée, ajouta qu'il donnerait de même tout le surplus au comité des Grecs, parce que s'il se réservait l'augmentation, ce ne serait plus lui, mais *sa bonne maman* qui donnerait aux Grecs; ainsi, à la grande satisfaction de ses parens, il a été décidé qu'il se passerait entièrement de menus plaisirs : cet enfant reçoit continuellement, il est vrai, des exemples de ce genre, mais à huit ans il est beau d'en profiter ainsi.

Je vois avec une joie que je ne puis décrire, qu'il y a depuis la restauration, et surtout depuis deux ou trois ans, un élan de générosité presque universel et dans toutes les classes. Sans parler des actions sublimes de l'héroïque Véry, de la femme Rispall [1], de madame Rose Perrier, de mademoiselle du Tremblay, des deux femmes de chambre de feu madame la comtesse Amélie de Boufflers, etc., on pourrait citer une infinité d'autres traits aussi touchans; tout nous présage l'heureuse renaissance des mœurs chevaleresques et de l'urbanité française. Voici un trait bien français que j'ai recueilli de mon amie madame de Choiseul. Lorsqu'aux eaux de Plombières, après avoir passé tant de nuits dans les larmes, et rempli tous les devoirs d'une épouse la plus affectionnée, elle revint à Paris, emportant dans sa voiture, le cœur de M. de Choiseul, enfermé dans une boîte de métal, elle fut arrêtée à toutes les douanes pour subir les visites accoutumées et toujours si rigoureusement faites, mais aussitôt que les chefs des douanes apprirent que cette voiture, dont tous les stores étaient baissés, renfermait une veuve accablée de douleur et chargée du dépôt funèbre le plus triste et le plus

[1] J'ai mis en nouvelle ce trait admirable.

précieux, leur émotion fut partout semblable, ils crièrent tous du premier mouvement, *laissez passer sans fouiller*, et aucun d'eux ni de leurs préposés n'ouvrit la voiture.

J'ai cité dans cet ouvrage beaucoup de coutumes du nord, qui m'ont d'autant plus frappée, qu'elles rappellent d'anciennes coutumes grecques rapportées par Athénée ; mais en voici une, la plus bizarre de toutes, dont je n'avais jamais entendu parler, et qui paraît être parfaitement authentique, parce qu'elle a été contée avec détail à la table de S. A. R. monseigneur le duc d'Orléans, par un voyageur d'une grande distinction qui revenait de Danemarck. Peu de temps avant son départ de cette capitale, un personnage d'une éminente dignité mourut, et le voyageur fut invité à ses funérailles. Il arrive dans l'hôtel qu'avait occupé le défunt ; il entre dans la salle où tout le monde était rassemblé, et attendait le *repas funéraire* qui se donne en cette occasion dans la plus grande partie de l'Allemagne ; au bout d'un quart d'heure on se rendit dans la salle à manger ; la table était servie, et l'on prévint l'étranger que l'on mangeait à la hâte et sans s'asseoir [1]. Quelle fut sa surprise lorsqu'en jetant les

[1] Comme le lecteur a pu le voir dans le récit que j'ai

yeux sur la table il y vit *le surtout* le plus extraordinaire qu'on ait jamais eu l'idée d'y poser; c'était le cadavre du défunt revêtu d'une robe de satin blanc brodé d'or, avec un bonnet assorti. Ce cadavre, avec un visage hideux et découvert, avait les mains croisées sur sa poitrine; il était couché et tout étendu au milieu de la table, comme il avait préalablement été exposé mort pendant huit ou dix jours, les exhalaisons étaient beaucoup plus fortes que celles des ragoûts du festin. Tous les convives manquèrent à la fois d'appétit, et l'on se hâta de retourner dans le salon. On assure que cette étrange coutume ne s'observe que pour les personnages du plus haut rang.

Depuis la publication de mes mémoires, ce que j'ai reçu de lettres anonymes, ou signées par des personnes qui me sont inconnues, n'est véritablement pas croyable; pour en donner une idée, je dirai que quelques-unes de ces lettres sont affranchies, et que cependant depuis le 1er septembre jusqu'au 29, où nous sommes aujourd'hui, j'ai payé quatre-vingt-trois francs de ports de lettres, et très-souvent je me suis con-

fait du repas funèbre de M. Pflock, où je fus invitée. (*Note de l'auteur.*)

chée sans avoir eu le temps de lire toutes celles de la journée : ce qui me paraît le plus étonnant, c'est que, dans ce grand nombre, je n'en n'ai reçu qu'une seule malveillante, mais qui n'était point du tout injurieuse; apparemment qu'on a pitié de la vieillesse, car il y a seulement douze ou quinze ans que l'on me traitait avec infiniment plus de rigueur.

M. le comte de Chastenay est revenu me revoir, et il était cette fois avec madame de Chastenay; ainsi il a été doublement bien reçu. Madame de Chastenay est toujours aussi parfaitement aimable; elle a conservé toute la gaîté qui rend sa douceur si piquante; comme nous avons parlé de l'ancien temps! combien elle m'a rappelé d'anecdotes que j'avais oubliées, et qui auraient beaucoup plus de charmes contées par elle que citées par ma vieille plume! M. de Chastenay m'a donné une petite note qu'il m'avait promise sur le siége de Sarragosse; ce trait, que je n'ai vu dans aucun ouvrage, mérite bien d'être rapporté; le voici : Durant le siége de Sarragosse, par les Français, sous Napoléon, on remarqua que l'église de Notre-Dame d'*Elpillard*, si fameuse par divers miracles, fut non-seulement la seule église, mais le seul édifice de la ville qu'aucun boulet n'atteignit.

Cette espèce de prodige exalta la piété de tous les habitans : ils avaient perdu tout espoir de se défendre avec succès, mais en même temps ils étaient décidés à ne point se rendre; et, prévoyant que sous quarante-huit heures les Français entreraient dans la ville et qu'ils y mettraient tout à feu et à sang, ils résolurent à l'unanimité de demander pour eux d'avance un service funèbre, et d'y assister; ce qui s'exécuta comme ils le désiraient. Tous les habitans se rendirent à l'église d'Elpillard, que l'on trouva tendue de noir. Les prêtres commencèrent par dire les prières des agonisans, auxquelles on répondit avec autant de ferveur que de fermeté; ensuite on célébre l'office des morts. La piété unie à la vaillance dans ce qu'elle a de plus beau, la réflexion et le sang-froid n'offrirent jamais une scène plus imposante et plus sublime; enfin, comme le dit si bien M. de Chastenay dans sa notice, ces malheureux habitans, dans cette occasion solennelle, unirent et consacrèrent à la fois la religion avec l'honneur, l'amour de la patrie et le martyre.

Il existe un jeune homme charmant par sa bonne éducation, sa tournure, son excellent esprit et sa modestie, et qui m'inspire un si vif

intérêt que j'ai pris avec lui l'engagement de lui écrire tous les quinze jours; il me répond exactement. Notre correspondance a commencé il y a six semaines; j'espère qu'elle lui sera de quelque utilité; elle est pour moi d'un agrément infini, et nous attendons réciproquement nos lettres avec une vive impatience : je me flatte qu'il ne trouvera jamais de pédanterie dans les miennes ; et je suis étonnée de la raison qu'il me montre constamment dans ses réponses, quoiqu'il ait cependant toute la vivacité qui sied si bien à son âge, lorsqu'on sait la contenir dans de justes bornes, et qu'elle ne vient jamais sans réflexion.

Les conseils d'un père et d'une mère respectables ont sans doute sur un jeune homme bien né une autorité suprême, et principalement dans tout ce qui a rapport à nos devoirs essentiels; mais les parens qui ne peuvent omettre une seule exhortation de ce genre n'ont pas le temps d'entrer dans une infinité de petits détails minutieux et même frivoles, et qui néanmoins, lorsqu'on débute dans le monde et dans le commerce de la vie, ne sont pas sans utilité : il est à désirer que celui qui possède un esprit cultivé et toutes les qualités véritablement attachantes, ait en même temps les formes agréables qui embellissent la vertu et con-

tribuent à la faire aimer; et c'est ainsi qu'il y a toujours quelque chose de moral à donner des moyens légitimes de plaire. La grâce, en mille choses, vient surtout de la délicatesse des sentimens, et c'est alors que son charme est inexprimable, parce qu'il n'a rien d'affecté, qu'il est toujours naturel, qu'il n'est dû qu'à l'innocence, à la simplicité des mœurs, à la pureté de l'âme, voilà de ces choses qu'une *vieille amie* peut développer et démontrer sous mille formes amusantes dans un commerce épistolaire. Je voudrais que les jeunes princes eussent des correspondances de cette espèce sans se douter, en les formant, qu'elles fussent faites pour les instruire, et qu'ils ne les regardassent que comme un divertissement agréable; combien elles seraient utiles, dans un rang surtout où dès qu'on est sorti des mains de ses instituteurs, on est environné, assiégé par la flatterie, et fatigué des leçons et des *sermons* qu'on a été forcé d'entendre pendant quinze ou seize ans!.... Je pourrais ajouter beaucoup de choses à ces réflexions, mais j'en ai dit assez pour les pères et les mères de famille qui les trouveront dignes de quelque attention.

On m'apporte à l'instant une lettre anonyme [1]

[1] Signée Adèle de R....

si charmante, que n'ayant d'autre moyen d'y répondre qu'en l'insérant dans cet ouvrage, je me décide à prendre ce parti. L'auteur, dans une lettre remplie d'indulgence et de bonté, me dit qu'elle lit ces Mémoires, ainsi elle y trouvera la seule réponse que je puisse lui faire; ce n'est assurément pas par vanité que je vais citer ces jolis vers. Qui peut ignorer que la poésie autorise et même nécessite les louanges les plus exagérées; je ne transcris ces vers, ainsi que tant d'autres dont j'ai orné ces Mémoires, que pour faire valoir le talent du poète aimable qui me les adresse. Comme je l'ai dit, l'auteur d'abord me parle en prose, ensuite elle termine sa lettre par les vers suivans :

Après avoir charmé nos mères,
Tes écrits simples et touchans
Iront, trésors héréditaires,
Charmer de même nos enfans.
Ainsi nous suivant d'âge en âge,
Comme un astre d'heureux présage,
A l'enfant tu donnes un cœur,
Un mentor à l'adolescente,
A la mère une confidente,
A l'aïeule, un consolateur ;
Et la vieillesse rajeunie,
Oubliant l'âge et les douleurs,
Trouve en toi la dernière amie
Qui pour elle embellit de fleurs

Les derniers sentiers de la vie.
L'âge accumule en vain les ans
Sur ce front qu'Apollon inspire,
Les fronts qu'il couvre de sa lyre,
Ne craignent point la faulx du Temps.
La Mort qui de loin nous menace,
La Mort que précèdent les pleurs
Est sans pouvoir sur le Parnasse ;
Et te jouant de ses fureurs,
Au sein d'une éternelle vie,
Tu t'enivreras d'ambroisie,
Avec les Muses tes neuf sœurs.
Sans doute, quand ta main docile,
Saisit le luth doux et facile
Que tant de larmes ont baigné,
Tu dis : « Loin des routes vulgaires,
Oui, j'irai près de Deshoulières,
Retrouver Staël et Sévigné. »
Le ciel entendit tes prières,
Et ces vœux, tu nous l'as prouvé,
N'étaient pas des *vœux téméraires !* [1]

Après des recherches aussi longues qu'infructueuses, et faites par mes amis et par moi, j'ai enfin trouvé dans un couvent (comme je l'ai dit) un logement qui me convient; j'ai passé quatre mois pleins dans la maison de santé si bien tenue par le docteur Canuet, et j'emporte, en m'en allant, un regret sincère de n'avoir plus pour voisins une famille si vertueuse et si aima-

[1] Allusion à l'un de mes ouvrages qui porte ce titre.

ble. Me voici établie aux dames de Saint-Michel; j'ai été me promener hier dans leur jardin; je voulais faire une visite à madame la prieure, et la dame religieuse qui avait la bonté de me conduire, m'a dit qu'elle ne pouvait me recevoir, parce qu'elle était malade des suites d'un violent chagrin causé par la mort tragique et touchante d'une religieuse qu'elle aimait particulièrement. Voici le détail de cette mort inopinée : on raccommode, à l'extrémité du jardin, un grand bâtiment qui tombait en ruine; la religieuse dont il est question, et qui était encore dans la force de l'âge, voulut, par un sentiment céleste, passer dans ces décombres tout le temps de la journée, qui n'est point employé à dire les offices; car elle avait remarqué que les maçons se permettaient dans leurs entretiens, des expressions et des chants plus que profanes, et que les pensionnaires, en se promenant, pouvaient entendre. Bien certaine que sa présence contiendrait cette licence, elle allait s'asseoir sur une pierre dans ces ruines, au milieu d'une épaisse poussière. Un matin, les maçons lui représentèrent que la place qu'elle avait choisie était fort dangereuse, elle imagina qu'ils avaient envie de se débarrasser d'elle et elle resta; tout à coup une

grosse solive tomba sur sa tête et la blessa mortellement ; on envoya aussitôt chercher un prêtre et un chirurgien ; elle avait toute sa connaissance, elle n'eut que le temps de recevoir tous ses sacremens et elle expira une demi-heure après....

Quelle piété et quelle pureté d'âme il faut avoir, pour exposer sa vie dans la seule intention de prévenir le mal que nous entendons tous les jours par nos fenêtres et dans les rues !..... Quelques propos licencieux !.....

Le jardin est très-grand ; on y trouve une immense allée bien couverte, le reste du jardin est en potager, contenant quatre *fabriques*, qui sont quatre chapelles, l'une, dédiée à la Sainte Vierge, la seconde à Saint Augustin, la troisième à Saint François de Sales et la quatrième à Saint Michel. Je désirerais qu'aux chapelles de Saint Augustin et de Saint François de Sales on mît des inscriptions tirées de leurs sublimes ouvrages.

Casimir est absent dans ce moment ; on lui prescrivait depuis long-temps, pour sa santé, de changer d'air et de voyager, il s'y refusait toujours ; mais enfin, une affaire importante l'appelant loin d'ici, il a été forcé de partir, croyant qu'il reviendrait à temps pour mon

déménagement; mais, quoique j'eusse dit d'abord que je ne quitterais Chaillot que le quinze octobre, j'ai voulu partir le premier : j'avais reçu, peu de jours avant, les adieux de Casimir, qui vint me les faire, escorté de deux grands paniers de raisin de Fontainebleau, pour assurer, disait-il, ma bonne santé en son absence, car il sait que ce raisin est pour moi une véritable panacée ; j'ai reçu de ses nouvelles, il sera bientôt de retour.

J'avais fait un grand sacrifice à ses intérêts, en me décidant à me passer de lui pour changer de demeure, car ses soins pour moi, en ce genre comme en tout autre, sont inappréciables ; M. Ladvocat l'a suppléé à cet égard avec un zèle, une exactitude, une amitié dont je ne dois jamais perdre le souvenir, ce qui me sera d'autant plus facile, que la vivacité de son esprit, sa loyauté, sa franchise, me plaisent extrêmement : j'ai achevé de le connaître à Chaillot, où il est venu, pendant une grande partie de l'été et presque tout l'automne, écrire sous ma dictée ou causer avec moi.

M. de Lawoëstine et sa charmante fille Léocadie, ont eu pour moi, depuis cinq semaines, des soins dont je suis d'autant plus reconnais-

sante, qu'ils ont été, durant tout ce temps, occupés par la maladie mortelle de madame la comtesse de Fagan, sœur de M. de Lawoëstine; ils ont passé beaucoup de nuits. M. le comte de Fagan, un peu avant que sa mère fût à l'extrémité, a été forcé de partir pour son régiment; ce jeune homme, rempli d'esprit et de sensibilité, est le meilleur des fils; il est parti avec une vive douleur, quoiqu'il fût bien certain que sa cousine le remplacerait auprès de sa mère avec autant de zèle que d'affection. De ce moment, Léocadie s'est établie chez sa tante et ne l'a plus quittée, c'est elle seule qui l'a soignée dans ses attaques de nerfs et des convulsions dont la violence a peu d'exemples. Madame de Fagan ne voulait pas souffrir que, dans ces crises effrayantes, une garde ou une femme de chambre l'approchât; Léocadie pouvait seule, pendant le jour et la nuit, la contenir dans son lit et lui faire prendre les drogues prescrites. Cependant, malgré les veilles, la fatigue du corps, les inquiétudes et les peines du cœur, Léocadie a trouvé le moyen, en saisissant des instans de calme, d'accourir auprès de moi et de me rendre plusieurs services, en s'occupant d'une infinité de petits détails relatifs à mon déménagement. Son père,

qu'elle envoyait chercher très-souvent au milieu de la nuit, est venu constamment tous les jours depuis trois semaines et souvent deux fois par jour, me demander *mes commissions*, et faisait continuellement de lui-même des courses énormes pour moi. Que l'activité est belle et digne d'éloge, quand elle a pour cause tant de bonté! . . . . . .

Madame de Fagan reçut tous ses sacremens hier, et c'est la pieuse Léocadie qui eut le courage de lui déclarer son imminent danger, mais avec tous les ménagemens d'une prudence qu'on n'a communément pas à son âge, et que la plus parfaite charité chrétienne peut seule donner. Madame de Fagan a fait cette grande action de la manière la plus édifiante : en attendant le viatique et l'extrême onction, elle voulut que Léocadie lui récitât les prières des agonisans, et elle y répondit constamment d'un ton ferme et doux. M. de Lawoëstine, présent à cette solennelle cérémonie, m'a conté que Léocadie, à genoux au chevet du lit de sa tante, avait le visage inondé de larmes, et que cependant elle avait un tel empire sur elle-même, que l'on remarquait à peine une légère altération dans sa voix. Ceci ne m'a point étonnée, car j'ai vu, durant ma longue

carrière, que la véritable sensibilité donne toujours la force d'âme dans toutes les occasions où elle est nécessaire.

Anatole de Montesquiou est venu me voir plusieurs fois depuis que je suis ici, il m'a doucement reproché de n'avoir pas inséré dans mes Mémoires des vers de son grand-père, qui réunissait au talent de guerrier celui de poète, phénomène heureux et brillant, que nous voyons se renouveler dans son petit-fils, et avec plus d'éclat, quant à la poésie; Anatole pouvait, de plus encore, célébrer ses exploits guerriers et ceux de ses compagnons d'armes sur la harpe et sur le piano [1]; il peut même les *peindre*, car il peint d'une manière charmante à l'aquarelle. Je parodie ainsi, pour lui, le joli couplet si connu, fait pour Henri IV :

Ce diable à quatre
A le triple talent
De *peindre* et de battre,
En rimant et chantant.

Si je n'étais pas à la fin de mes Mémoires, j'insérerais ici beaucoup de vers de l'aïeul d'Anatole,

[1] Tout le monde sait quel talent militaire et quelle brillante valeur Anatole a montrés aux armées et particulièrement dans la malheureuse campagne de Russie.

(*Note de l'auteur.*)

mais je n'ai plus de place, et d'ailleurs Anatole fera paraître ces poésies sous le nom de *Mélanges ;* on y lira surtout avec plaisir les jolis vers que monsieur de Montesquiou fit sur le départ de Monseigneur comte d'Artois [1], pour le siége de Gibraltar : l'empressement pour cette expédition, la vaillance, les sentimens nobles et français que ce jeune prince fit éclater, dans cette occasion, sont parfaitement bien décrits dans cette pièce de vers, ainsi que sa conduite parfaite durant ce siége.

Je reçois à l'instant une lettre de madame de Lascours ; il est inutile de dire que cette lettre est charmante et digne d'être conservée, car elle n'en écrit jamais d'autres. Elle me mande une chose qui m'intéresse vivement, c'est que du fond du château de Duigny, près de Sédan, elle vient de terminer entièrement sa belle collection de miniatures et de portraits des personnages les plus célèbres, le tout fait d'après les tableaux des plus grands maîtres, et avec une ressemblance et une exactitude parfaites. Je n'ai rien vu d'aussi beau et d'aussi complet dans ce genre. J'ai entendu dire à David, qui admirait profondément ce travail, que cette intéressante collection était unique

[1] Aujourd'hui S. M. Charles X.

parce qu'elle n'avait rien de la *servilité* des copies ordinaires : madame de Lascours peignant et dessinant parfaitement, s'est toujours bornée à copier, de sorte que, n'ayant point de *manière* à elle, elle prend toujours avec facilité celle des peintres qu'elle imite ; elle a fait encore un autre ouvrage aussi curieux et admirablement exécuté, ce sont les vitraux de la cathédrale d'Auch, les plus fameux de la France ; ils ont toujours été tellement célèbres, que Marie de Médicis donna l'ordre de les transporter à Paris; mais le chapitre de la cathédrale parvint à faire révoquer cet ordre. Madame de Lascours a trouvé le moyen de copier avec perfection ces superbes vitraux, en conservant leur transparence et l'éclat éblouissant de leur couleur ; on n'a jamais rien fait d'aussi parfait en ce genre. Comment ne pas admirer une personne de la société qui possède, à un si haut degré, des talens si supérieurs, en y joignant une si rare modestie ; elle en trouve une digne récompense dans ses enfans dont les talens, les vertus et l'instruction suffiraient pour la placer au premier rang des plus célèbres institutrices.

J'ai déjà reçu dans cette maison un très-grand nombre de visites, entre autres hier celle de ma nièce Henriette et celle de mon cousin le vice-

amiral Sercey ; ce dernier m'a montré, de M. de Peyronnet, une lettre véritablement charmante, 1° par la manière spirituelle et parfaite dont elle est écrite ; 2° par le compte admirable qu'elle rend du jeune Édouard de Sercey que son père, il y a plusieurs mois, a fait entrer dans la marine. Je n'ai jamais vu d'éloge plus complet, plus honorable, écrit avec autant de précision ; M. de Peyronnet assure en la terminant que ce jeune homme, qui n'a que dix-huit ans, soutiendra dignement la haute réputation de son père dans la marine, et celle que son frère Éole a déjà obtenue dans ce corps, et qu'enfin dans deux ans il sera certainement un officier *supérieur et consommé*. Je voulais enrichir ces mémoires de cette lettre, la modestie de M. de Sercey s'est refusée à me la laisser.

J'ai eu la curiosité, il y a deux ou trois jours, d'aller visiter le cul-de-sac St.-Dominique, qui est à deux pas d'ici, et dans lequel j'ai passé les plus brillantes années de ma première jeunesse, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de vingt-deux : nous y avions un très-bel appartement au premier, donnant sur un joli jardin au bout duquel se trouvait une petite porte en face de l'église paroissiale de *St,-Jacques-du-Haut-Pas ;* c'est-

là que mes trois enfans, mes deux filles et mon fils furent baptisés. Mon beau-frère et sa femme occupaient le rez de chaussée de cette maison, comme elle est la dernière du cul-de-sac St.-Dominique, j'ai dans l'instant reconnu la porte; mais en entrant dans la cour, j'ai vu que tout était changé dans la maison ; tout devait l'être en effet depuis plus d'un demi-siècle, j'ai questionné la portière qui m'a dit que, seulement depuis dix ans, les appartemens n'étaient plus reconnaissables, et qu'afin de les doubler on les avait tous diminués; que d'ailleurs le maître était absent et qu'il était impossible d'entrer chez lui. Je suis revenue tristement, regrettant, parce que j'aurais voulu les décrire, des impressions qui eussent sans doute été très-vives, ce qui fournit toujours quelques idées neuves et morales, mais qui n'auraient pu produire en moi que des regrets et des souvenirs douloureux! Qu'ai-je fait, depuis cette époque, de ces cinquante-huit ans que la providence a daigné m'accorder? jusqu'ici si peu de bien! du moins aux yeux de celui qui ne juge les actions que d'après leurs motifs! et tant de fautes réelles, tant d'imprudences, de fausses démarches, d'étourderies, de puérilités, de vanités romanesques, de folies en tout genre! et combien

n'ai-je pas éprouvé de joies trompeuses, de malheurs véritables, d'espérances mensongères, de dangereuses illusions et de mécomptes de toute espèce!..... Hélas! dans ce lieu l'avenir encore était à moi! Si je ne l'eusse pas gâté, comme je je le reverrais avec délice, comme je serais heureuse aujourd'hui! . . . . . .
Ne nous plaignons point, car nous devons demander pardon à Dieu de presque tous nos malheurs.

Madame de Choiseul a fait pour moi quelque chose de charmant; elle voulait aller voir mon ancienne demeure, je l'en ai empêchée en lui apprenant qu'elle était absolument méconnaissable ; mais madame de Choiseul a été faire une prière pour moi dans l'église paroissiale, où j'ai été trois fois relever de mes couches et où, par conséquent, comme je l'ai déjà dit, mes trois enfans ont été baptisés, et de ces trois enfans il ne m'en reste qu'une! . . . . . .
Je ne puis dire combien je suis reconnaissante du sentiment touchant et délicat, qui a porté madame de Choiseul à aller dans cette église prier pour moi; cette prière, sans doute si fervente, me portera bonheur, elle me rappelle ce beau mot de l'*Écriture sainte : L'amie fidèle est une forte*

protection ; celui qui l'a trouvée possède un trésor. (Ecclésiastique, chap. VI.)

Il m'est venu une idée utile à la jeunesse, et je veux la placer ici ; il me semble que tous les jeunes gens qui entrent dans le monde devraient composer un ouvrage qu'ils intituleraient : *Ma vie ou mes mémoires imaginaires.* On donne pour terminer l'éducation de la jeunesse, des sujets de composition, mais isolés, n'ayant nul rapport entre eux et qui, par conséquent, ne peuvent laisser dans la tête que des idées vagues ; un ouvrage suivi, divisé par chapitres, n'aurait pas ce grand inconvénient, et il aurait l'avantage de rassembler avec une utile liaison les idées morales éparses, pour ainsi dire, dans l'imagination et que les diverses occupations de collége ont dû donner.

L'éducation des hommes n'étant terminée qu'à dix-huit ans, au plus tôt [1], je propose donc aux jeunes gens, à la grande époque de leurs débuts dans le monde, de composer d'abord le plan de l'ouvrage désigné ci-dessus, et d'accord et avec les conseils d'un Mentor éclairé ; par exemple, le

[1] En Angleterre on ne sort des universités d'Oxford et de Cambridge qu'à vingt et vingt-un ans ; cela seul est un grand bien.

(*Note de l'auteur.*)

premier chapitre contiendrait le détail des opinions et des sentimens qu'un jeune homme bien né doit porter dans la société, de sa manière de s'y conduire, de sa modestie, de sa politesse, de son respect pour l'âge, l'expérience, et des moyens de s'instruire par la conversation, etc. Dans le second chapitre on parlerait des séductions de tout genre auxquelles un jeune homme est exposé, et l'on dirait comment on peut en triompher. Les autres chapitres apprendront comment on doit voyager et supporter les revers de la fortune, et enfin comment on doit remplir les devoirs sacrés de fils, d'époux, de père, etc., etc. Je recommanderai surtout, que le jeune homme, dans cette composition, parle toujours comme s'il était le héros de l'histoire qu'il raconte, et que, dans toutes les situations difficiles qu'il a inventées, il prenne sérieusement les conseils de son mentor : il faut que dans cette fiction il se donne constamment le caractère auquel il doit véritablement aspirer, c'est-à-dire, les sentimens religieux, les principes invariables, le courage, la force d'âme, la persévérance qui font triompher de toutes les séductions et de tous les obstacles.

On croit trop communément qu'un caractère

parfait, une vie constamment irréprochable, sont des chimères, qu'enfin il y a des faiblesses aimables et intéressantes. Il n'y a rien de plus *aimable* que la perfection, et rien de plus *intéressant* que la force d'âme unie à la sensibilité; et quant à la perfection morale, l'histoire, et les observations particulières qu'on a pu faire dans une longue vie, suffisent pour nous prouver que cette perfection n'est nullement idéale et chimérique.

L'histoire nous montre des personnages véritablement parfaits, dans le rang même où la vertu a le plus de séductions à combattre, et trouve le plus de facilité à s'égarer : dans l'histoire ancienne : Vespasien, Titus, Marc-Aurèle, les Antonins, Trajan; et dans l'histoire moderne : saint Louis, la reine Blanche, sa mère; Charles V, dit le Sage; Marie d'Anjou, épouse de Charles VII; Jeanne d'Arc, Saint Vincent-de-Paul, saint François-de-Sales, tant d'autres saints et de misionnaires, tous nos grands orateurs, qui sont en même temps les plus utiles de tous nos moralistes, et par conséquent bienfaiteurs du genre humain, etc., etc., etc...; parmi les étrangers : Cantacuzène, Carle-Zéno, à Venise; Alfred le Grand, en Angleterre, etc., etc., etc.

La vie et les caractères de ces personnages fu-

rent également irréprochables et sans aucune tache. Et combien dans la société on pourrait citer d'hommes et de femmes qui furent aussi purs, et même de nos jours! Voilà donc à quoi la jeunesse doit prétendre, et c'est la seule ambition qui ne puisse tromper; toutes les autres sont ou insensées, ou frivoles, ou coupables. En commençant ses Mémoires imaginaires, on doit partir du point où l'on est, et ne se donner ni une autre famille, ni d'autres amis [1]; ainsi les douze ou quinze premières pages seront parfaitement conformes à la vérité; mais ensuite, après le début dans le monde, on inventera tout ce qui pourra mettre à l'épreuve les principes et les vertus de l'auteur; dans chaque situation critique, fictive ou réelle, il aura recours aux conseils du confident et censeur de ses Mémoires; et, après avoir subi ses premières épreuves, il voyagera; il pourra alors donner un libre essor à son imagi-

[1] A moins que l'auteur n'ait surtout le dessein de prouver que, sans les vils secours de l'intrigue, on peut avec des talens supérieurs, un beau caractère, une excellente réputation et de la persévérance, on peut, dis-je, s'élever à un rang distingué dans la société et faire une grande fortune; dans ce cas, l'auteur peut supposer qu'il est fils d'un pauvre artisan, et composer un roman purement d'invention d'un bout à l'autre.

(*Note de l'auteur.*)

nation, en supposant toutes les aventures extraordinaires et tragiques qu'il lui plaira d'inventer; mais il faut encore dans cette narration une partie exacte et véridique, celle qui contiendra la description des lieux qu'il parcourra, soit en France, en Europe, ou dans les autres parties du monde; il faut donc qu'il lise avec application tous les ouvrages des voyageurs célèbres (et surtout ceux de M. de Humboldt); il faut encore qu'il ait une connaissance au moins superficielle de la botanique, de l'histoire naturelle, et qu'il ait aussi quelques notions sur la navigation de long cours. Cette partie de ses Mémoires pourra par la suite lui servir à la fois de guide et de journal, en y ajoutant seulement quelques observations particulières et ses propres jugemens.

J'aurais encore à dire bien d'autres choses sur ce sujet, mais je crois en avoir dit assez pour démontrer l'immense utilité de ce nouveau genre de composition qui, en apprenant à penser, à écrire, prémunirait, autant qu'il est possible, contre les dangers du monde; qui préparerait l'esprit et l'âme à soutenir sans faiblesse les vicissitudes de la vie humaine, les rigueurs de la fortune et la prospérité; qui fournirait à l'étude un but intéressant et toujours prêt à saisir; qui met-

trait continuellement en action toutes les grandes vérités morales, et qui enfin, identifierait véritablement l'auteur avec un personnage constamment parfait.

Si cette idée est bonne, les parens éclairés et vertueux sauront, suivant le caractère de leurs enfans, en tirer parti, et beaucoup mieux que je ne pourrais l'indiquer ici.

Mon amie, madame de Saulty, est venue me prendre avec ses aimables enfans, Albert et la jeune Henriette, pour me mener au Jardin des plantes, où nous avons fait une promenade délicieuse; nous y avons trouvé M. de Saulty, ainsi que M. Cuvier, et sa charmante famille, qui ont eu la bonté de nous conduire partout. Nous avons vu d'abord tous les animaux féroces, un lion admirablement majestueux et beau, et qui m'a rappelé M. de Buffon, car je trouvais avec raison que le visage de ce grand écrivain ressemblait à celui d'un lion. J'ai vu pour la première fois un petit éléphant en miniature; celui-ci n'est pas plus gros qu'un veau, il est hideux. L'éléphant est le seul des animaux qui ne puisse faire un joli enfant, quoique lui-même soit si imposant, qu'on ne peut être frappé de sa laideur; l'air d'une force supérieure sans férocité, n'a que de la noblesse

et de la majesté : mais on ne voit dans le petit éléphant que la grossièreté monstrueuse de ses formes. De là on nous a conduits dans les immenses galeries d'histoire naturelle : j'ai surtout remarqué un oiseau admirable, nouvellement découvert, dont l'arrangement des plus superbes plumes forme exactement le dessin le plus parfait d'une belle lyre de la grandeur antique; aussi a-t-on nommé cet oiseau *la lyre*. J'espère que désormais *le cygne* ne sera plus le symbole imposteur de la musique et de la poésie. M. Cuvier nous a expliqué toutes ces choses avec une clarté, une politesse, une urbanité qui le rendent aussi aimable qu'il est distingué par son savoir et ses talens.

Quoique je ne sorte que pour m'aller promener, je n'ai pu m'empêcher d'aller un jour chez le docteur Alibert; il y avait beaucoup de monde, chose sur laquelle je ne comptais nullement; dans ce nombre se trouvait une aimable et jolie dame, madame la vicomtesse de Nays, dont on n'oubliera jamais la charmante figure après l'avoir seulement aperçue, et qui laissera un souvenir plus doux et plus durable encore, quand on saura combien sa réputation est pure, sa conduite parfaite, et lorsqu'on aura eu le plaisir de

l'entendre et de causer avec elle plus d'une heure. Il est impossible, dans une seule conversation, de montrer un esprit plus juste, de meilleurs principes et des sentimens plus vertueux.

Elle m'a conté une histoire de la révolution si étonnante et si originale, que je crois devoir la rapporter ici.

Madame la vicomtesse de Candau, grand'mère de cette dame, habitait Pau, où elle se faisait universellement révérer par sa piété et son immense charité; elle jouissait d'une grande fortune. Elle était éminemment pieuse et royaliste; on la fit comparaître au tribunal révolutionnaire, où elle fut condamnée à la mort; cet arrêt produisit une vive sensation dans la ville de Pau : les pauvres, se réunissant en corps, firent même plusieurs démarches en sa faveur; mais, malgré le système de l'égalité, cette classe, toujours trop nombreuse, n'était point admise au rang de citoyens; on ne les écouta point, et le jour de l'exécution fut désigné; un incident fort extraordinaire força d'en différer l'époque : le bourreau, plus équitable et plus humain dans cette occasion, que les juges, refusa nettement de guillotiner madame de Candau; on le menaça vainement, rien ne put l'intimider. Alors, on fit venir

de Tarbes, un autre bourreau qui, n'étant pas de la ville de Pau, ne pouvait avoir la même vénération pour la mémoire de madame de Candau. Cependant, tout ce qu'il entendit dire d'elle, fit sur son esprit une profonde impression. Par les lois de ce temps, tout ce qui se trouvait sur les condamnés conduits à l'échafaud, appartenait au bourreau : après l'exécution de madame de Candau, on trouva sur elle une très-belle tabatière d'or; le bourreau ne voulut point la garder, il la déposa sur-le-champ, car il était impossible, sans exposer sa vie, de la renvoyer directement à sa famille; mais le bourreau prit de si prudentes précautions, que cette précieuse tabatière, quelque temps après, fut fidèlement remise aux parens de madame de Candau, qui en ont fait un monument très-touchant; ils l'ont mise dans une belle urne de forme funéraire, portant une inscription tirée de la sainte Écriture, sur la mort du juste.

Cette histoire m'a d'autant plus intéressée qu'elle a achevé de me confirmer dans une opinion consolante que plusieurs observations m'ont donnée pendant et depuis le règne de la terreur.

J'ai remarqué qu'à la gloire de la nation française et de la nature humaine, chaque atrocité a

été expiée par des actions sublimes dans un genre opposé dans les mêmes situations; par exemple, on a vu des enfans et des domestiques dénoncer leur père et leurs maîtres, mais on en a vu un plus grand nombre se dévouer pour eux. Des femmes, pour échapper à la mort ont déclaré une illégitime et fausse grossesse, et la belle et jeune princesse Josèphe de Monaco a mieux aimé périr que de faire cette fausse et ignominieuse déclaration. Tandis que les impies blasphémaient et commettaient d'horribles sacriléges, des millions de saints s'offraient au martyre et montaient avec joie sur les échafauds; tandis que des hommes lâches refusaient un asile à des parens, à des amis, un nombre prodigieux de personnages de tout sexe et de tout âge s'exposait à la mort et la subissait souvent pour sauver des étrangers et des inconnus proscrits. On trouva dans l'histoire de ces temps désastreux les mêmes contrastes sur les dépôts confiés, et les dépositaires généreux expiant les forfaits des dépositaires infidèles, etc., etc. Mais je n'avais point trouvé d'action sublime et contraire à celle que je crois avoir déjà citée de ce jeune homme de La Rochelle qui, dans un mouvement *d'enthousiasme*, proposa au club des jacobins de cette ville de guillotiner lui-même

vingt-deux émigrés, faits prisonniers les armes à la main afin que l'exécution ne fût pas différée, parce que le bourreau était dangereusement malade, et dans son lit. La proposition fut acceptée avec transport, et le *titre* glorieux de *vengeur du peuple* [1] fut, par acclamation décerné à ce jeune homme qui se montra digne de cet honneur, en exécutant le lendemain de sa propre main ses vingt-deux compatriotes. Je n'avais jamais pu trouver *le contraire* de cette exécrable action, mais l'histoire de madame de Candau, me l'a fourni : ceci m'a donné l'idée d'un livre très-intéressant à faire, s'il était fait sans verbiage : ce serait le rapprochement des grandes et des mauvaises actions, formant de beaux contrastes, produits par la révolution.

Je revis aussi chez le docteur Alibert, une jeune personne qui m'a vivement intéressée par son admirable ressemblance avec son père, qui avait une figure charmante, et pour lequel j'ai eu la plus tendre amitié, c'est M. de Boisjolin. Je l'avais attaché à l'éducation des princes que j'ai élevés ; quoiqu'il fût très-jeune alors, il avait un beau ta-

[1] Ce qui fut confirmé à l'unanimité par la Convention ; ce fait autenthique, d'une inconcevable atrocité, se trouve dans le *Moniteur*. (*Note de l'auteur.*)

lent poétique, déjà célèbre : et d'ailleurs, son excellente réputation, la pureté de ses mœurs, la douceur de son caractère et son extrême modestie me le firent choisir de préférence à plusieurs autres, pour le placer en qualité de lecteur auprès de mes jeunes princes : sa conduite auprès d'eux a toujours été parfaite, et il sut se faire aimer constamment de tout le monde, quoique ma prédilection pour lui fût très-connue, et que l'on vît peut-être trop clairement, que je préférais son entretien à celui de presque toutes les autres personnes attachées à l'éducation ; cependant, par une bizarrerie inexplicable, je n'ai point fait mention de lui dans mes mémoires, mais j'en ai beaucoup parlé dans le journal manuscrit d'éducation, en treize volumes, que j'ai eu l'honneur de remettre à S. A. R. Mgr. le duc d'Orléans, journal inestimable pour lui, puisque depuis l'âge de huit ans, jusqu'à dix-sept ans et demi, tous les instans de son existence, et de celle des princes ses frères, y sont marqués sans qu'il y manque une heure.

Dans les premiers temps de mon retour en France, M. de Boisjolin vint me voir à l'Arsenal, ce qui me causa une véritable joie; il a depuis presque toujours vécu en province; il est

sous-préfet à Évreux : tous les journaux du temps donnèrent de justes éloges aux vers du jeune poète, et particulièrement à la charmante pièce de vers intitulée *les Fleurs*, qu'il fit paraître en 1786, et dans laquelle se trouve l'intéressant épisode, *la métamorphose de la tulipe*, qui est de son invention ; et il doit s'en applaudir comme poète et même comme moraliste.

Le succès de cette espèce de petit poème fut si brillant et si universel, que l'auteur a cru devoir, depuis, donner plus d'étendue à ce bel ouvrage ; il en a changé le titre ; cette pièce de vers, devenue véritablement un poème (mais encore manuscrit), est intitulée *les paysages*. M. de Boisjolin a fait tous les voyages que nécessitait une telle entreprise. On assure que le public jouira bientôt du fruit de son travail.

Un prince justement célèbre par son mérite personnel et ses vertus, sa majesté le roi de Prusse, vint incognito à Paris et sous le nom du comte de Rupin : tout le monde fut enchanté de sa bonté, de son esprit et de son affabilité. Pour moi qui, durant l'émigration, ai passé deux ans à Berlin, je n'oublierai jamais de quelle tranquillité et de quelle sûreté on jouit sous son gouvernement, et combien ce monarque, si digne de

l'être est accessible et populaire. Je lui ai rendu un hommage non suspect à cet égard longtemps après mon retour en France, dans le second volume des souvenirs de Félicie, et dans un moment ou Napoléon, vainqueur, était à Berlin !....

Une de mes amies, madame de Lingré, a depuis sa première jeunesse une faculté *infuse* si étonnante et même si miraculeuse, que je dois en rendre compte ici : sans avoir étudié, le moins du monde, les mathématiques et la géométrie, elle peut, par un don extraordinaire de la nature, résoudre en peu de minutes le problème le plus compliqué et le plus difficile, et de quelque genre que ce puisse être. Voulant que je fusse témoin de ce phénomène, elle m'a demandé d'inviter l'un des plus grands mathématiciens de la France (à mon choix,) à venir passer une soirée chez moi, afin de lui proposer les problèmes dont elle donnerait sur-le-champ la solution ; j'ai invité M. de Prony, qui est venu le 29 octobre : il nous apporte trois problèmes qu'il avait composés avec soin pour cette visite ; et voici sans aucune espèce d'exagération ce qui s'est passé : M. de Prony a lu l'énoncé du premier problème ; madame de Lingré aussitôt a mis la main sur ses

yeux, en nous disant que nous pouvions causer comme à l'ordinaire, et au bout de *deux minutes* elle a donné la solution parfaite du problème; il en a été ainsi successivement des deux autres, et M. de Prony a répété plusieurs fois que c'était un don de la nature absolument inexplicable. Ce prodige m'a ravie, et comme amie de madame de Lingré et comme femme, d'autant plus que madame de Lingré a mis à ce nouveau triomphe la simplicité et la modestie qui lui sont naturelles. Je jouissais aussi de la joie touchante de son excellent fils. J'ai déjà parlé de lui dans ces mémoires avec les éloges qui sont dus à son aimable caractère, et à son esprit si distingué et si supérieur.

Si madame de Lingré eût été un homme, cette faculté merveilleuse lui aurait certainement acquis la haute célébrité qui fait obtenir de grands emplois; mais, quoiqu'elle ne soit *qu'une femme*, il me semble que, sous tous les gouvernemens, elle mériterait bien quelque marque éclatante d'honneur. Comme j'ai l'*esprit de corps*, qu'en général les femmes n'ont point, je m'enorgueillis aussi de tous les succès brillans de toutes mes contemporaines. Je suis fière de notre latiniste madame Maussion; et j'ai éprouvé un grand plai-

sir en entendant mon ami M. Lemaire rendre hommage, avec sa candeur ordinaire, aux talens de cette dame. Un tel suffrage, dans ce cas, vaut bien une couronne académique [1]. Je crois aussi que le beau siècle de Louis XIV n'a point vu de femmes exceller dans la peinture; et nous pouvons citer, et dans des genres différens, mesdames Lebrun, de Grollier, Jacotot, Lescot, Pagès, Hersent, etc., etc., etc. Et l'on me doit une *architecte* et une femme *sculpteur*, mesdemoiselles Charpentier, dont j'ai, dès leur enfance, facilité les études; mais leurs talens et leurs succès n'ont eu pour théâtre que la ville d'Orléans [2].

Mon jeune ami Gérono vient d'être reçu à

[1] On peut mettre au nombre des choses qui honoreront ce siècle la belle entreprise de la réimpression des auteurs classiques par M. Lemaire, avec les notes savantes et judicieuses qu'il a jointes à ce grand ouvrage.

(*Note de l'auteur.*)

[2] Plusieurs années auparavant, on a vu en Angleterre une dame de la cour montrer le plus grand talent pour la sculpture : elle a fait, entre autres choses, la statue colossale de Georges III. Cette statue est posée dans une des places publiques de Londres. A mon premier voyage dans ce pays, j'ai eu le plaisir de voir à Londres cette dame travailler dans son atelier; elle était alors jeune et belle.

(*Notes de l'auteur.*)

l'unanimité, de la société royale académique des sciences, société si estimable et si bien composée, qu'il est véritablement honorable d'y être admis.

M. Gérono a mis en musique ma romance de *l'Aveugle*, que je lui ai donnée, et qui n'a point encore paru; il a eu l'idée ingénieuse et bienfaisante de faire chanter cette romance pendant deux ou trois matinées dans les rues de Paris, par un enfant de chœur, ayant une jolie voix, et qui, participant à cette bonne œuvre, sera en même temps le conducteur de l'aveugle durant ces trois matinées. Voilà une énigme de M. Gérono, qui se trouve dans *le Drapeau Blanc;* cette énigme me paraît originale et jolie, quoique le mot en soit bien facile à deviner :

Pour dévoiler tout mon mystère,
Et pour vous épargner des efforts superflus,
Doublez un certain nombre et certaines vertus,
Et vous devinerez mon nom, mon caractère.

Le mot est CHARLES X, qui offre le double nombre de *cinq* et celui des vertus de Charles V, dit *le Sage*.

M. Gérono a une sœur qui possède un talent très-distingué pour la peinture en miniature.

Je suis encore forcée, à mon grand regret, de changer de logement; quoique celui-ci soit fort vilain et très-haut, je m'en serais contentée; mais il est véritablement glacial, il faudrait toutes les peaux d'un *troupeau de moutons*, pour en boucher toutes les fentes et tous les trous; d'ailleurs les fenêtres n'ont point de volets, et l'appartement, manquant d'antichambre, les domestiques des gens qui viennent me voir ne peuvent se tenir que dans la cour, ce qui n'est assûrément pas supportable en hiver. Le docteur Alibert qui, malgré ses utiles et nombreuses occupations, trouve toujours assez de temps pour faire de longues courses, lorsqu'il est question d'obliger ceux qu'il aime, cet excellent ami m'a cherché et trouvé un logement très-joli, commode, en bon air et auquel il ne manque rien de ce qui peut m'être agréable; j'ai été le voir hier, je l'ai arrêté, et j'y entrerai dans huit ou dix jours.

Je me suis remise aujourd'hui à travailler à mon dernier roman historique, *Alfred le Grand*, dédié à madame de Choiseul, puisque je lui avais promis la dédicace de mon dernier ouvrage en ce genre, et que *Pétrarque et Laure* ne l'est pas, mais celui-ci le sera certainement : mon âge seul

en peut répondre ; d'ailleurs il me serait impossible de trouver un sujet plus beau, et un héros aussi parfait. Ce travail déjà si avancé sera entièrement fini dans cinq ou six semaines au plus tard.

Me voici, depuis peu de jours, rue Neuve-de-Berri, dans une maison d'éducation de jeunes personnes, dirigées avec beaucoup de soin par madame de Bannières, qui me paraît avoir toutes les qualités aimables et solides qui peuvent assurer le succès d'un tel établissement.

Maintenant j'ai terminé mes mémoires ; je puis dire, sinon avec les mérites, du moins avec vérité, ces paroles de l'Apôtre : *J'ai bien combattu, j'ai gardé la foi, j'ai fini ma course* [1].

[1] Si ma carrière, déjà si longue, se prolonge, je compte donner encore successivement au public des ouvrages ébauchés déjà, qui sont : 1° *le Labruyère des antichambres*, ou *Caractères de quelques domestiques de ce siècle* ; ouvrage moral et d'une très-grande utilité, qui ne peut être traité en général que d'une manière comique ; 2° *les Soupers de la maréchale de Luxembourg*, pour servir de suite aux *Dîners du baron d'Holbach* ; j'y placerai trois nouvelles qui sont inédites, et toutes faites. 3° J'achèverai un petit poème mythologique en prose, intitulé *Idalie*, dont je n'ai donné que des fragmens dans *ma feuille des Gens du monde*, ou *Journal imaginaire*.

(*Note de l'auteur.*)

DIALOGUE CRITIQUE

SUR CES MÉMOIRES

ENTRE MADAME LA COMTESSE DE CHOISEUL
(Née Princesse DE BEAUFFREMONT),

ET L'AUTEUR [1].

L'AUTEUR.

ENFIN, j'ai terminé mes mémoires !

LA COMTESSE.

Je vous en félicite, car j'imagine qu'un des plus grands plaisirs d'*auteur* est celui d'écrire sur son manuscrit le mot *fin*.

L'AUTEUR.

Vous nous en promettrez un bien plus grand encore, quand vous tracerez ce mot sur le poème de *Jeanne d'Arc*.

[1] Ce dialogue n'est point une fiction, j'ai eu véritablement cet entretien avec madame de Choiseul. Quoique je ne le rapporte que de mémoire, je suis sûre que c'est presque littéralement : je l'insère ici avec le consentement de madame de Choiseul.

(*Note de l'auteur.*)

LA COMTESSE.

Revenons à vos mémoires; savez-vous que malgré leur immense débit on en critique, dans le grand monde, beaucoup d'articles sous les rapports moraux?

L'AUTEUR.

Si ces critiques-là sont fondées, elles sont certainement pour moi les plus affligeantes.

LA COMTESSE.

Rassurez-vous, elles sont en général très-injustes; dans ce nombre je n'en trouve que deux sur lesquelles je suis obligée de garder le silence, et me taire quand on vous *accuse*, c'est vous condamner.

L'AUTEUR.

Quelles sont donc ces deux critiques?

LA COMTESSE.

Les voici : on vous reproche d'avoir conté une anecdote plaisante et moqueuse sur l'infortunée princesse de Lamballe....

L'AUTEUR.

Eh bien! je me le reproche aussi....

LA COMTESSE.

Pourquoi donc ne l'avez-vous pas supprimée ?

L'AUTEUR.

Voici comment cela s'est fait ; j'ai écrit jadis, dans le moment même, ou peu de temps après, toutes les choses qui m'ont frappée ; j'écrivais communément ces détails dans des livres blancs que j'ai presque tous perdus, et quelquefois sur des feuilles volantes que j'ai conservées. Le trait dont vous parlez fut écrit de cette dernière manière : j'ai donné étourdiment cette page à l'impression, je relus rapidement cet article ; faute de réflexion, je ne fus frappée que d'une chose, c'est qu'il peignait parfaitement l'exagération, les ridicules et les mœurs de cette époque ; néanmoins, je sentis confusément que j'avais besoin, pour insérer ce trait, d'une petite justification et j'ajoutai un *fait*, c'est que je n'ai jamais eu l'honneur d'avoir été l'amie de cette malheureuse princesse. J'étais à Mantes, alors, et à cet éloignement de Paris, je dispensais souvent de m'envoyer des épreuves : si j'eusse vu celle qui contient cette anecdote, j'aurais sûrement fait le retranchement que vous désirez. Certaine de n'avoir jamais rien écrit que de parfaitement

vrai, j'ai donné ainsi à l'impression plusieurs autres articles, que, faute de temps ou par distraction, je n'ai pas relus et dont je n'ai pas corrigé les épreuves.

LA COMTESSE.

Si la plus horrible catastrophe n'eût pas terminé la vie de madame la princesse de Lamballe, l'article qui, dans vos Mémoires, la concerne, n'eût été que curieux, et vous n'auriez pas dû l'omettre; mais après cette fin tragique, épouvantable, citer d'elle un trait ridicule et plaisant.....

L'AUTEUR.

J'écrivis ce trait bien long-temps avant la révolution.

LA COMTESSE.

Mais vous venez de le faire imprimer.

L'AUTEUR.

Je vous le répète, j'ai eu tort et un tort très-grave; mais ne l'attribuez point à mon cœur, il a été uniquement causé par l'étourderie et la distraction que vous me connaissez et dont l'âge et l'expérience n'ont pu me corriger. Ce tort est d'autant plus incompréhensible que je fus jadis

véritablement bouleversée en apprenant ce déplorable événement.

LA COMTESSE.

Votre âme est si bien faite pour compatir au malheur et pour le respecter !.... Et il faut convenir qu'une telle mort ôte le droit de critiquer l'infortunée victime d'une semblable atrocité.

L'AUTEUR.

Cependant il n'en est pas moins vrai que tous ces grands personnages, lorsqu'ils n'existent plus, appartiennent à l'histoire quel qu'ait été leur genre de mort. Tous les historiens, même les contemporains, sans révolter personne, ont parlé avec détail des fautes et des défauts de l'infortuné Charles, qui périt sur un échafaud; ils ont parlé de même de l'intéressante et belle Marie Stuart.

LA COMTESSE.

J'avoue que, sans cette espèce d'impartialité, il serait impossible d'écrire fidèlement l'histoire; mais il y a long-temps que j'ai remarqué que l'on a toujours pour vous une sévérité particulière, et, à le bien prendre, vous pourriez voir en

cela plutôt un éloge très-flatteur qu'un sujet de mécontentement.

L'AUTEUR.

Pour avoir *ce bon caractère* il faudrait avoir un amour-propre qu'aucun droit ne peut me donner.

LA COMTESSE.

Permettez à l'amitié d'avoir pour vous *ce bon caractère :* mais pour vous prouver l'excès de sévérité dont vous êtes l'objet, je vous rappellerai les mémoires de madame de La Fayette [1].

L'AUTEUR.

Je les ai lus, mais je ne m'en ressouviens plus du tout.

[1] MM. Étienne et Jay viennent de publier une nouvelle édition de ces curieux et piquans Mémoires. Ces deux célèbres critiques ont placé en tête de cet ouvrage, deux Notices du plus grand intérêt, l'une sur *Madame de La Fayette*, et l'autre sur *Madame de Tencin*, dans lesquelles on retrouve au plus haut degré cette pureté de style et cette élégance qui distinguent les ouvrages de l'historien du cardinal de Richelieu et du spirituel auteur des *Deux Gendres*.

(*Note de l'éditeur.*)

LA COMTESSE.

Moi, je viens de les relire, je vous rapporte le livre; j'ai marqué les passages, écoutez :

(Elle lit tout haut.)

Madame de La Fayette était amie intime, et depuis l'enfance, de madame Henriette d'Angleterre [1], première femme de Monsieur, frère de Louis XIV : après le mariage de madame Henriette, madame de La Fayette lui fut attachée, elle devint bientôt *sa confidente :* ce fut alors qu'elle écrivit l'histoire de cette princesse dont voici quelques échantillons : elle conte que Madame *entretenait une galanterie avec le comte de Guiche*.....

L'AUTEUR.

Comment elle dit cela! mais c'est ternir sa réputation.

[1] Madame Henriette d'Angleterre fut élevée, en France, aux Filles de Sainte-Marie, dont mademoiselle de La Fayette (celle qui fut aimée de Louis XIII) était, depuis sa profession religieuse, devenue supérieure : madame de La Fayette, plus âgée de dix ans que la princesse, avait épousé le frère de mademoiselle de La Fayette, et comme elle allait souvent voir sa belle-sœur, elle vit au parloir la jeune princesse qui prit pour elle la plus tendre amitié.

(*Note de l'auteur.*)

LA COMTESSE.

Écoutez, écoutez, vous entendrez bien d'autres choses : Monsieur lui défend de voir le comte de Guiche auquel il donne l'ordre de partir.

« Madame le reçut en secret pour lui dire » adieu; lorsqu'elle eut dîné, elle fit semblant » de vouloir dormir; elle passa dans une ga- » lerie où le comte l'attendait : il était venu » par un escalier dérobé et on l'enferma d'abord » dans un oratoire, ensuite il entra dans la gale- » rie. Monsieur revint inopinément; tout ce » qu'on put faire fut de cacher le comte de » Guiche dans une cheminée où il demeura » long-temps sans pouvoir sortir : enfin Mon- » talais (fille d'honneur de la princesse et con- » fidente de l'intrigue), l'en tira. Tout fut dé- » couvert : Montalais eut ordre de se retirer » sur-le-champ. Elle conjura la maréchale Du- » plessis (qui lui signifia cet ordre), de lui » faire rendre ses cassettes, parce que si Mon- » sieur les voyait, Madame était perdue. Mon- » sieur consentit à les rendre sans savoir ce » qu'elles contenaient [1].

[1] Chose que madame de La Fayette trouve *admirable*. (*Note de l'auteur.*)

L'AUTEUR.

Tout cela est affreux...

LA COMTESSE.

Écoutez, écoutez.....

« Madame promit à Monsieur et au Roi de » rompre toutes sortes de liaisons avec le comte » de Guiche; Madame ne tint pas parole. Var- » des, amoureux de Madame, demeura le con- » fident.....

» Vardes enfin déclara sa passion à Madame, » qui ne le rebuta pas entièrement; il est dif- » ficile de maltraiter un confident aimable, » quand l'amant est absent..... »

L'AUTEUR.

Voilà une jolie maxime! Tout cela est inconcevable.

LA COMTESSE.

Madame de La Fayette ajoute que *Madame avait une inclination plus naturelle pour Vardes que pour le comte de Guiche.* Enfin elle accuse Madame de bien d'autres choses. Et par une singulière conséquence, en se permettant tous ces détails, elle parle toujours d'elle avec le ton du

plus grand attachement [1]. Néanmoins on n'a jamais d'aucune manière reproché à madame de La Fayette d'avoir jeté toutes ces flétrissures sur la mémoire d'une princesse charmante qui l'honora de sa confiance, de son amitié, et dont la mort fut si tragique [2].

[1] Mais dans cette histoire, Monsieur est entièrement justifié, et par de fort bonnes raisons, de l'odieuse accusation d'avoir empoisonné Madame.

(*Note de l'auteur.*)

[2] On trouve dans les œuvres complètes de madame de La Fayette, une petite lettre d'imagination qui n'est point assez connue, contenant une moquerie innocente, utile et curieuse, qui nous prouve que de son temps il y avait aussi, dans la société, des manières de parler très-ridicules, dont il est probable que cette critique, et quelque autre du même auteur, ont corrigé ceux qui les employaient, puisqu'elles ne sont point parvenues jusqu'à nous. Voici la plus courte de ces lettres : madame de La Fayette suppose un amant jaloux, écrivant à sa maîtresse.

« Ce sont de ces sortes de choses qu'on ne pardonne pas en » mille ans, que le trait que vous me fîtes hier. Vous étiez » belle comme un petit ange. Vous savez que je suis alerte sur » le comte de Dangeau, je vous l'avais dit de bonne foi; et » cependant, vous me quittâtes franc et net pour le galoper; » cela s'appelle rompre de couronne à couronne, c'est n'avoir » aucun ménagement, et manquer à toutes sortes d'égards. » Vous sentez que cette manière d'agir m'a tiré de grands ri- » deaux. Vous avez oublié qu'il y a des choses dont je ne tâte » jamais; et que je suis une espèce d'homme que l'on ne trouve

L'AUTEUR.

J'espère que vous ne comparez point à toutes ces choses ce qui m'est échappé sur madame de Lamballe.

LA COMTESSE.

Au contraire, je ne veux dans ce rapprochement que montrer un excès de sévérité contre vous et un excès d'indulgence pour une autre. On pourrait citer à votre sujet bien d'autres exemples de ce genre. Cependant je serai toujours fâchée que cet article se trouve dans des Mémoires si volumineux, où vous montrez d'ailleurs tant de bonté et d'égard pour les personnes et les réputations.

L'AUTEUR.

Il est certain que j'y ai réfuté, sans effort, plusieurs imputations calomnieuses sur mes ennemis mêmes, et que je ne me suis point

» pas aisément sur un certain pied. Sûrement ce n'est point » mon caractère que d'être dupe et de donner dans le panneau » tête baissée. Je me le tiens pour dit; j'entends le français. » A la vérité, je ne ferai point de fracas; j'en userai fort hon- » nêtement; je n'afficherai point; je ne donnerai rien au pu- » blic: je retirerai mes troupes; mais comptez que vous n'avez » point obligé un ingrat. »

(*Note de l'auteur.*)

permis d'y insérer des anecdotes scandaleuses, et assurément, en plus de soixante ans, j'ai pu en recueillir un grand nombre. Mais quel est donc le second reproche que vous avez à me faire?

LA COMTESSE.

Comment, chère amie! vous avez comparé Bonaparte à Titus !....

L'AUTEUR.

Il eût été très-ridicule de comparer leur vie et leur caractère; je ne les ai comparés que sur un fait, qui n'est même pas un éloge de Napoléon et qui ne prouve que la puissance dont il a joui et qu'on ne peut contester.

LA COMTESSE.

Je suis forcée de convenir que cette réponse est satisfaisante; ce sera donc le seul passage de vos Mémoires que j'aurai lu avec légèreté.

L'AUTEUR.

Je sais bien la raison de cette inadvertance, si remarquable en vous qui lisez ordinairement avec tant d'attention et de fruit.

LA COMTESSE.

Quelle est-elle cette raison?

L'AUTEUR, souriant.

C'est que tout ce qui paraît être (au premier coup d'œil) à la gloire de Napoléon vous déplaît un peu.

LA COMTESSE.

Je ne suis pourtant jamais injuste, pas même pour lui.

L'AUTEUR.

Je le sais; cependant quelquefois il vous faut, sur ce point, un peu de réflexion.

LA COMTESSE.

J'ai encore un petit reproche à vous faire, mais qui me regarde personnellement.

L'AUTEUR.

Il m'en sera plus sensible s'il est fondé.

LA COMTESSE.

J'aurais mieux aimé que vous n'eussiez point inséré du tout certaines pièces de vers de moi qui se trouvent dans vos Mémoires, que de les mutiler comme vous avez fait; entre autres les pièces intitulées : *Le Retour des Bourbons, celui d'Espagne de monseigneur le duc d'Angoulême, et l'Épître à Sa Majesté l'empereur de Russie.*

s'il y a quelque mérite dans ces poésies, il est assurément impossible d'en juger sur quelques vers isolés; et j'avoue qu'il me semble qu'il y avait de la verve, de l'énergie et de la vérité dans ceux que vous avez supprimés.

L'AUTEUR.

Rien n'est plus vrai : j'ai moi-même admiré ces vers qui sont d'une grande beauté, et j'ai cependant été forcée de ne les point placer dans mes Mémoires, parce qu'ils contenaient de violentes satires contre Napoléon; ce prince a été mon bienfaiteur, le seul que j'aie eu parmi les souverains, et de son propre mouvement, sans aucune sollicitation de ma part. Depuis, je ne lui ai jamais rien demandé pour moi, mais j'en ai obtenu pour d'autres une infinité de grâces. Après avoir reconnu, comme toute l'Europe, sa puissance, il y aurait eu bien de la lâcheté à l'accuser lorsqu'il l'avait perdue.

LA COMTESSE.

Je crois que vous vous exagérez beaucoup ce prétendu sujet de reconnaissance; il faisait des pensions à tous les gens de lettres : pouvait-il se dispenser de vous en donner une?

L'AUTEUR.

Le *maximum* de ces pensions était de quatre mille francs, il m'en a donné six mille; j'ai eu de plus, pendant neuf ans, sous ce gouvernement, un logement superbe.

LA COMTESSE.

Vous avez bien payé toutes ces grâces, puisqu'il exigea de vous de lui écrire tous les quinze jours, et qu'il vous refusa la permission d'imprimer les Mémoires de Dangeau.

L'AUTEUR.

Je n'en ai pas moins, durant une longue suite d'années, joui de ses dons; les accepter était s'engager à la reconnaissance.

LA COMTESSE.

Pour moi, qui ne lui devais rien, et qui n'ai jamais eu le moindre rapport, même indirect, avec lui, j'avais bien le droit d'exprimer sans détour ma façon de penser à son égard.

L'AUTEUR.

Assurément, et tout le monde doit en convenir; ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, malgré la différence de nos situations, et par con-

séquent de nos procédés sur ce point, j'ai toujours eu pour notre antique race royale tout l'attachement que l'on peut avoir; je l'ai prouvé sous le règne même de Napoléon, comme on peut s'en convaincre en lisant *Mademoiselle de Clermont, Madame de la Vallière, Madame de Maintenon, Mademoiselle de Lafayette, un Trait de la Vie de Henri IV, le Siége de la Rochelle*, etc.....

LA COMTESSE.

Et en publiant, dans les premiers jours de son retour de l'île d'Elbe, *la Vie de Henri IV*, sans souffrir qu'on y mît un seul carton, et quoiqu'on vous eût défendu sous son règne de publier cet ouvrage. Mon amitié pour vous a bien joui de cette action véritablement louable [1].

[1] Je n'ai certainement pas eu l'intention de faire, dans cet ouvrage, des allusions contre Napoléon; mais il s'en trouve de *fait* qui sont peut-être plus fâcheuses encore. Comme historien, je ne pouvais me dispenser de parler de Philippe II, roi d'Espagne, et de tracer son portrait; comme moraliste, je devais terminer ce morceau par des réflexions critiques sur les funestes conséquences de l'ambition des souverains, alors même que cette ambition est heureuse, du moins pour un temps, et c'est ce que j'ai fait. J'avais voulu néanmoins faire paraître cette histoire sous le règne de Napoléon, car en pensant au succès, même auprès de lui, de mes romans historiques, je croyais qu'il ne s'offenserait pas de ces réflexions générales; mais ayant

L'AUTEUR.

Vous pouvez aussi, mon amie, me rendre la justice que je suis une très-bonne royaliste; il est vrai que je ne suis pas *une ultra*.

LA COMTESSE.

Je n'ai pas à vous défendre sur ce point, car personne au monde ne vous en accuse; mais je répète avec vérité que vous ne serez jamais du parti *des Libéraux*, s'il en existe ou s'il en renaît encore, et que vous ne serez même pas de celui qu'on appelle *anti-ministériel*.

L'AUTEUR.

Non certes, puisque j'ai toujours trouvé que tout bon citoyen qui sait réfléchir ne les attaquera jamais avec acharnement, parce que ces déclamations répétées peuvent, en quelque sorte, troubler la sécurité générale si nécessaire à tout gouvernement.

reçu depuis l'ordre de ne point faire imprimer cet ouvrage, j'étais bien sûre qu'à son retour de l'île d'Elbe, et revenant avec beaucoup de ressentiment et d'humeur, il serait très-blessé de cette publication; ainsi il y eut en effet de ma part un grand courage à la risquer.

(*Note de l'auteur.*)

LA COMTESSE.

Vous voudriez donc que l'on souffrît tout sans se plaindre ?

L'AUTEUR.

Non; mais je veux qu'on se plaigne d'abord sans éclat au gouvernement même, et qu'ensuite si la plainte, bien fondée, bien équitable, a été rejetée, on la rende publique; mais sans y mêler le ton de l'aigreur et de l'animosité qui ne pourrait que nuire à son effet.

LA COMTESSE.

Je ne vous parle point de quelques autres reproches qu'on vous fait, parce qu'ils sont absurdes et d'une extrême puérilité.

L'AUTEUR.

Nous sommes si frondeurs dans ce siècle !...

LA COMTESSE.

Oui, et nous le sommes tellement que, lorsque nous ne pouvons blâmer ce qui est, nous avons une prétendue prévoyance sombre et morose qui nous fait blâmer ce qui peut arriver et ce qui communément n'arrive point. Le pain est à bon marché, les établissemens utiles et bienfaisans se

multiplient tous les jours, jamais la charité n'a été plus active; enfin la conscription ne nous arrache plus nos enfans : cependant on répète toujours avec humeur que *cet état de choses ne peut durer*, et la *désastreuse* prévoyance des frondeurs conserve toujours sa tristesse.

L'AUTEUR.

Rien ne le prouve mieux que le singulier début d'un journal parlant du département du Gard : cet article qui m'est resté dans la tête commençait ainsi [1] :

« *Nous jouissons encore de la tranquillité dans notre malheureux département.* » On ne pouvait nier que ce *malheureux département* qui jouissait toujours de la tranquillité ne fût par conséquent *très-heureux ;* mais on *prévoyait* qu'il cesserait de l'être. Avec cette *prévoyante* manière de juger, il faut avouer qu'il n'est point d'action digne de louange, ni de situation dont on puisse être satisfait.

LA COMTESSE.

Et que n'a-t-on pas dit contre les missionnaires, dont les travaux sont si bienfaisans! A Marseille, ils ont fait faire une infinité de res-

[1] *La Renommée*, mardi 18 janvier 1820.

titutions, entre autres chez MM. Rey frères, M. Vintimille, M. Bergerac et beaucoup d'autres; à Mantes, ils ont eu les mêmes succès, et leurs sermons, comme partout, ont produit une infinité de réconciliations. A Aix, ils ont apaisé des querelles violentes, empêché des duels; et à Dôle (Jura,) ils ont de même fait chérir leurs prédications, rétabli l'union dans plusieurs familles, et l'esprit de charité dans toutes les classes.

L'AUTEUR.

Tant que la France n'aura pas un plus grand nombre de curés, les missions seront non-seulement utiles mais nécessaires; ces nouveaux apôtres poursuivent leur sainte carrière avec le courage héroïque de la foi, noircis et calomniés par les ennemis de la religion, rien ne les intimide, rien ne les rebute, rien n'excite leurs craintes ou leur ressentiment; on pourrait leur appliquer ces belles paroles de Bossuet : « Le monde vous » hait, parce que vous n'en voulez pas suivre » les œuvres ni marcher dans ses sentiers; on » vous hait gratuitement, vous êtes heureux, » vous portez le caractère de J.-C., vous devez » dire : Venez, calomniateurs, venez, que je » vous embrasse! vous imprimez sur moi ce

» beau caractère de J.-C.; *ils m'ont haï gratui-*
» *tement*, etc. »

(Sermon de Bossuet, *sur la Calomnie.*)

LA COMTESSE.

Quant à vous, chère amie, consolez-vous des injustices en pensant au bien que vos ouvrages ont fait, surtout relativement à l'éducation; ils vous ont procuré une multitude d'amis dans toutes les classes; vous leur devez la vive et tendre affection de toute la jeunesse des deux sexes, sensible et studieuse, de tous les pays....

L'AUTEUR.

Et votre amitié (si fidèle) depuis votre première enfance.

LA COMTESSE.

Il est vrai que sur ce que j'entendais dire de vos ouvrages je me passionnai pour vous avant même d'être en état de les lire; mais la plus digne récompense de vos travaux en ce genre est au Palais Royal!....

L'AUTEUR.

Ah! je le sens du fond de l'âme!...»

LA COMTESSE.

La bienfaisance, la bonté, les talens, l'instruction et la conduite de leurs A. R. Mgr. et mademoiselle d'Orléans sont assurément l'éloge le plus parfait de vos ouvrages sur l'éducation.

L'AUTEUR.

Et je n'en désirerai jamais d'autre.

CHAPITRE PREMIER.

De la Composition en général.

J'AI donné le détail des événemens de ma vie et de mes opinions morales et religieuses, je dois, pour compléter cet ouvrage, parler aussi de mes opinions littéraires.

Indépendamment de tout sentiment religieux, les savans, dignes de ce nom, reconnaissent unanimement que les beautés, seulement littéraires, dans tous les genres, se trouvent dans tous les livres saints.

En effet, que de traits remarquables et de comparaisons frappantes! quelle grandeur et quelle simplicité majestueuse dans la Genèse! quelle élévation et quelle poésie dans les Psaumes de David, dans Isaïe et Habachuc! quel vague, quel beau désordre, quelle connaissance du cœur humain, et quelle profonde et touchante mélancolie dans le livre de Job! quel sentiment et quelle naïveté dans Ruth et Noémi! quelles admirables leçons sociales dans l'Ecclésiastique! etc., etc.;

enfin, quelle profondeur de pensée dans les Évangiles! quels apologues ingénieux! quelle pureté de principes! quelle divine charité! quelle morale toujours conséquente et sublime!... C'est en faisant une étude particulière de ces livres sacrés, que les auteurs classiques du siècle de Louis XIV se sont élevés à un rang que toutes les révolutions du globe et tous les *nivellemens* faits de nos jours n'ont pu leur ôter [1].

L'homme ne doit la science qu'à la possibilité de rendre compte de quelques phénomènes de la nature; il n'a que la faculté de discerner, de pé-

[1] Le grand Racine a dû à l'Écriture sainte les plus belles inspirations du chef-d'œuvre de la scène française, *Athalie;* et sans cette même étude, Corneille n'eût jamais fait *Polyeucte.* Racine a même pris dans cette source inépuisable, des beautés supérieures qu'il a placées dans des sujets profanes, entre autres, dans la tragédie de *Phèdre;* ce beau monologue :

« Où fuir, où me cacher, dans la nuit infernale? etc. »

C'est point dans Euripide, mais il se trouve tout entier dans les *Psaumes de David :*

« Où fuirai-je, Seigneur, pour me dérober à votre colère? Irai-je au ciel? vous y régnez! Descendrai-je aux enfers? vous y étendez votre main vengeresse, etc., etc. »

Je suis le premier auteur qui ait fait cette remarque, que j'ai citée ailleurs avec beaucoup de détail.

(*Note de l'auteur.*)

nétrer, de découvrir, et non celle de créer. Quand il se croit inventeur, il s'abuse, il ne fait jamais qu'appliquer d'une manière nouvelle une loi prise dans la nature, ou tirer un résultat nouveau d'une de ces lois; il n'est jamais alors que profond observateur ou imitateur heureux. Le génie, dans l'homme, n'est que la pénétration; le génie créateur n'appartient véritablement qu'à Dieu.

C'est la contemplation de l'univers qui, même dans la littérature, a fait naître toutes les idées du beau, et ces lois si justes qui prescrivent la simplicité dans les moyens, l'unité dans le plan, la variété dans les détails, la liaison dans les diverses parties, l'harmonie, l'accord, la majesté dans l'ensemble, la morale et l'utilité dans le but.

La création entière fut l'ouvrage d'une seule pensée, mais d'une pensée divine, qui, par son étendue et par sa profondeur, en fait naître une infinité d'autres. Dieu voulut que ce grand ouvrage offrît toujours à l'homme coupable et déchu le souvenir ou la réalité d'une *punition paternelle*. Dieu mit sur tout l'univers l'empreinte auguste et touchante de sa justice, de son amour pour ses créatures et de sa bonté suprême. Il répandit sur la terre beaucoup moins de maux que

de biens; il y prodigua les richesses réelles, il y sema les maux avec mesure, et, toujours à côté d'eux, il plaça les remèdes ou les dédommagemens [1]. Les anciens (les Grecs) ont excellé dans la littérature, parce qu'ils ont observé la nature avec beaucoup plus de soins et d'attention que les modernes; ils n'étaient pas sur ce point, ainsi que sur beaucoup d'autres, aussi savans que nous; mais il serait facile de prouver qu'ils furent, à cet égard, des observateurs infiniment plus réfléchis et plus ingénieux. Par exemple, les modernes ont fait du papillon le symbole de l'inconstance, *parce qu'il voltige de fleurs en fleurs;* et les Grecs en firent le symbole de l'immortalité de l'âme, symbole admirable, parce qu'il n'en est point de plus naturel, ni de plus frappant. En effet, lorsque le papillon sort de la chrysalide qui

[1] *Voyez* les développemens de cette idée dans le *Dictionnaire des étiquettes, des mœurs, des usages*, etc., à l'article qui a pour titre, *Spectacle de la nature*, qui est un discours sur la création; je fis paraître pour la première fois ce discours (il y a quelques années) sans nom d'auteur, dans *le Mercure*, car il est permis de garder l'anonyme dans un écrit moral et qui n'attaque ni les personnes, ni leurs ouvrages. On louait beaucoup ce discours dans plusieurs journaux, et quand je le plaçai dans le livre des *Étiquettes* et que je m'en déclarai l'auteur, on n'en fit même pas mention.

(*Note de l'auteur.*)

le renferme, il laisse tomber sur la terre sa grossière dépouille, et, déployant ses ailes, il s'élève vers les cieux.... Voilà certainement l'image la plus frappante de l'âme immortelle s'échappant de l'enveloppe terrestre qui la recèle. Les anciens ont consacré la rose à la beauté, dont elle est l'image, et ils ont consacré le myrte à l'amour; pourquoi? c'est que cet arbre ne souffre aucune autre plante dans le terrain qu'il occupe : on ne trouve pas une herbe dans les bois de myrte, les racines de l'arbre s'étendent dans tout leur espace, et les empêche d'y croître; cet arbre usurpateur veut régner seul et exclusivement. Nul végétal ne convenait mieux à la décoration des autels de l'amour. C'est avec cette finesse et cette profondeur d'observation que les anciens sont parvenus à représenter avec tant de vérité tout ce qu'ils ont voulu peindre, et c'est par l'étude du spectacle offert par la création qu'ils ont formé les règles immuables de la peinture, de la sculpture et de l'art dramatique.

CHAPITRE II.

Suite du précédent.

En admirant, à certains égards, la supériorité des anciens dans les arts et dans la littérature, je répéterai cependant ici ce que j'ai dit ailleurs avec plus de détail [1]; c'est que, très-souvent, faute de réfléchir sur leurs mœurs et sur leurs préjugés, nous leur supposons des intentions et des finesses qu'ils n'ont pas eues. Les anciens poussaient la superstition jusqu'à croire qu'il y avait des mots et des phrases dont la seule prononciation pouvait attirer quelque malheur, idée qui leur faisait souvent donner de fausses épithètes aux choses qu'ils redoutaient; ils leur attribuaient des noms flatteurs comme pour se les rendre favorables. Ceux qui s'embarquaient sur la mer que nous appelons *mer Noire*, la nommaient *mer Hospitalière*, quoiqu'elle fût dangereuse. Ils appelaient les furies *Euménides*, c'est-à-dire *douces, bienfaisantes, bénévoles*. C'est encore ainsi que dans *les Perses* d'Eschyle, lorsqu'Atossa de-

[1] Voyez *les Annales de la vertu.*

mande si Xercès est vivant, elle dit: Quels chefs vivent encore? *Qui sont ceux de ces rois qu'il nous faut pleurer?* Ce n'est vraisemblablement qu'un effet de cette superstition, au lieu d'une tournure délicate de sentiment. Enfin, c'est par *euphémisme* que Phèdre dit à sa confidente : *C'est toi qui l'as nommé.* Ce mot, que nous applaudissons sans le comprendre, n'est certainement qu'un *euphémisme*, c'est-à-dire, une crainte superstitieuse qui empêche Phèdre de prononcer le nom d'Hippolyte [1].

[1] Il a manqué aux *philosophes* du dernier siècle deux choses essentielles en littérature, la connaissance des langues vivantes, et celle des usages de l'antiquité. Timanthe, peintre grec, fit le fameux tableau du *Sacrifice d'Iphigénie*, dans lequel il représenta Agamemnon le visage voilé. MM. de Voltaire, Marmontel, et plusieurs autres auteurs de ce siècle, se sont extasiés très-mal à propos sur l'idée de ce tableau; ils ont trouvé qu'il y avait du génie à voiler le visage d'Agamemnon, parce que, suivant eux, c'était exprimer que l'art ne pouvait rendre la douleur de ce malheureux père; mais le vrai mérite d'un artiste est de vaincre une difficulté, et non de l'éluder, et parmi les Grecs, les grands artistes ont toujours préféré les sujets qui demandaient l'expression la plus forte et la plus pathétique ; ils ont rendu avec une parfaite vérité la douleur de Niobé, qui voit périr ses enfans, et les douleurs morales et physiques de Laocoon entouré de serpens, et mourant avec ses enfans. Enfin, tous les éloges donnés au tableau de Timanthe, ne sont fondés que sur l'ignorance des usages de l'an-

En accordant aux anciens ce qu'il est impossible de leur refuser avec justice, on doit dire, avec la même équité, que les grands auteurs modernes, le Tasse, Milton, Shakspeare, Corneille, Racine, ont sur eux une immense supériorité sur le point le plus essentiel, la morale, qui, bonne à tout, est nécessaire à la perfection des ouvrages, même profanes, les poèmes et les tragédies; l'Évangile n'a pas seulement épuré les

tiquité; les hommes, et surtout les héros, ne pouvaient, sans une sorte de honte, verser des larmes en public; lorsqu'Ulysse, chez Alcinoüs, est attendri par le récit de ses propres exploits, célébrés par le chantre Phémius, il se cache le visage afin de dérober ses pleurs; et Timanthe, en voilant la tête d'Agamemnon, n'a voulu exprimer que cette espèce de bienséance.

Quant à la connaissance des langues vivantes, on sait que ce manque d'instruction a fait faire à ces mêmes littérateurs les plus étranges bévues. M. de Voltaire, dans sa traduction de *Jules César* de Shakspeare, fait toujours donner à cet empereur, par Calpurnie, le titre de *mylord*, qui se trouve en effet dans l'anglais, mais qui signifie Monseigneur; et Voltaire s'épuise en moquerie sur la *sottise* de donner à un Romain un titre d'honneur anglais. M. de Marmontel, en parlant de *la Lusiade*, attribue au Camoëns les idées ridicules de la préface du traducteur de ce beau poème. On pourrait citer bien d'autres traits de ce genre, mais ceux-ci paraissent suffisans.

(*Note de l'auteur.*)

mœurs et le caractère, il a perfectionné toutes les littératures européennes; la fausse religion des anciens a rempli d'erreurs et d'inconséquences leur logique, leur philosophie, et leurs plus éloquentes productions en tous genres; l'affreux système de la fatalité ne leur permettait ni l'indignation, ni l'admiration; leurs seuls mobiles d'intérêt dans les poèmes et dans la tragédie furent la *terreur* et la *pitié*, et les modernes y ont joint le sentiment le plus digne d'exalter l'âme humaine, l'admiration.

M. Marmontel, après avoir loué avec exagération le mérite littéraire des anciens, attribue surtout ce mérite à la mythologie. Il poursuit ainsi : « Enfin, une religion qui parlait aux yeux » et qui animait tout dans la nature, dont les » mystères étaient eux-mêmes des peintures délicieuses, dont les cérémonies étaient des fêtes » riantes ou des spectacles majestueux, un dogme où ce qu'il y a de plus terrible, la mort » et l'avenir, était embelli par les plus brillantes » peintures; en un mot, une religion poétique, » puisque les poètes en étaient les oracles, et » peut-être les inventeurs; voilà ce qui enviait la poésie épique dans son berceau. » Il y a, dans ce singulier paragraphe, autant

d'erreurs que de mots : la *riante* mythologie n'offre que deux ou trois idées gracieuses, la ceinture de Vénus, les grâces et les muses; mais les fêtes de Bellone, dont les prêtres assommaient à coups de fouet tous ceux qu'ils rencontraient en parcourant les rues; les orgies de Bacchus, les bacchanales, les indécentes fêtes de Flore, dont le sage Caton fit une satire si bien fondée, n'étaient ni *majestueuses*, ni *riantes;* le *dogme* de cette religion *n'embellissait ni la mort, ni l'avenir;* les Champs-Élysées, où tout le bonheur se trouvait dans une éternelle promenade; le Tartare, gardé par l'horrible chien à trois têtes, rempli par les furies, les parques, et présentant de toutes parts les supplices les plus bizarres et les plus affreux; toutes ces choses n'offrent pas des *peintures délicieuses*. Il est vrai que tout, dans les campagnes, retraçait des souvenirs mythologiques, mais les souvenirs les plus désastreux, et qui rappelaient des fleuves de sang, les cavernes habitées par des monstres; les Grées, trois sœurs qui n'avaient à elles trois qu'un seul œil et une seule dent; les amies, qui dévoraient tous les petits enfans; les cyclopes, les centaures, les gorgones, les géans, les crimes de Jupiter et des autres dieux, leurs enlèvemens, leurs meur-

tres; les abominables histoires de leurs demi-dieux, où l'on voit le détail de tant de carnage, d'incestes, de mutilations et de cruautés de tout genre, etc., etc., etc., voilà ce que M. Marmontel appelle des *mystères délicieux* et des fêtes *majestueuses et brillantes*.

On doit savoir gré aux anciens poètes, de n'avoir jamais peint l'exaltation des passions dans les femmes qu'ils ont voulu rendre intéressantes; le bon goût et l'observation leur avaient appris qu'*une femme passionnée avec abandon* est toujours vicieuse et perd tout le charme naturel de son sexe. Nos grands maîtres, Corneille, et surtout Racine, ont fait la même réflexion. Pauline, dans *Polyeucte*, aime Sévère mais n'est point une femme passionnée; les héroïnes intéressantes de Racine, *Monime*, *Iphigénie*, *Atalide*, *Andromaque*, *Aricie*, etc., conservent toute la modestie et toute la douceur de leur sexe; toutes les femmes passionnées de ces pièces, *Phèdre*, *Roxane*, *Hermione*, etc., sont odieuses et coupables; mais dans la décadence actuelle de notre littérature, les productions d'une certaine secte d'auteurs offrent précisément tout le contraire. Enfin, cette même décadence a produit ce qu'on appelle le *genre romantique*.

CHAPITRE III.

Du prétendu genre appelé Romantique.

PERSONNE encore n'a pu comprendre la définition du genre *romantique*, genre, dit-on, créé dans ce siècle, et qui est formé par deux espèces de compositions : l'une désignée par nos littérateurs modernes sous le titre de *genre réveur* ou *mélancolique*, et l'autre sous celui de genre *idéal* et *terrible*. 1°. Le *genre réveur* n'est pas neuf, on en trouve le plus sublime modèle dans le livre de Job ; et de nos jours, les méditations d'Young sur le tombeau de sa fille et sur la mort, sont de grandes et belles *réveries* [1]. On pourrait citer encore à ce sujet un nombre infini de charmantes élégies françaises.

2°. *Le genre idéal et terrible* n'offre pas une dénomination plus heureuse : d'abord l'*idéal*, en littérature, ne peut être que le *faux* ou l'emploi de la fable ; et, quant au *terrible*, on en trouve les exemples les plus effrayans dans nos tragédies

[1] Sans parler des ingénieux tombeaux d'*Hervey*.

(*Note de l'auteur.*)

modernes, particulièrement dans Shakspeare, Corneille, Crébillon, etc. Quoi de plus terrible que cette scène d'Atrée et Thieste, dans laquelle le dernier dit à son frère, en recevant la coupe de réconciliation :

« Barbare, c'est du sang que ta main me présente ! »

Et le dénouement de Rodogune, où l'on voit Cléopâtre vouloir empoisonner son fils et s'empoisonner elle-même afin d'atteindre sa rivale ?

Entend-on par *romantique* le mépris de toutes les règles que nous ont laissées les anciens et tous nos grands maîtres ? Mais Shakspeare et tous les auteurs anglais (à l'exception du sage Addisson dans sa tragédie de *Caton*) les ont constamment violées, ainsi que l'ont fait leurs imitateurs les Allemands. Il est donc évident que les auteurs de ce siècle, qui s'engagent dans cette mauvaise route, n'inventent rien et ne font que renouveler de monstrueux écarts méprisés dans tous les siècles par tous les bons esprits. Les règles n'ont été inventées que pour rendre les représentations théâtrales d'une parfaite illusion, c'est-à-dire d'une grande vraisemblance, mérite indispensable, qui peut seul donner un véritable intérêt à ces compositions.

Les *romantiques* prétendent qu'on ne trouve que dans leurs écrits ce *beau vague* qui charme l'imagination. En effet, le vague nous plaît, c'est pour nous l'infini ; nous nous y perdons, mais nous croyons seulement nous y égarer. Le plus beau *vague* se trouve dans les livres saints et dans les imitations, par nos grands poètes, de ces livres sacrés, entre autres dans cette belle pièce de vers de Jean-Baptiste Rousseau :

J'ai vu mes tristes journées, etc.

Le vague n'est point un genre, il ne convient *pisodiquement* qu'à la poésie, et seulement dans quelques morceaux majestueux et mélancoliques. Serait-ce donc le style général des auteurs romantiques qui constitue ce *genre* prétendu nouveau? Mais il y a plus d'un demi-siècle que Diderot, Helvétius, d'Alembert, Raynal, etc., ont introduit dans notre littérature l'impropriété d'expressions, le néologisme, l'emphase, les galimatias. Et même beaucoup plus anciennement, avant que notre langue poétique fut tout-à-fait formée, un poète très-médiocre, Saint-Amand, a beaucoup de vers *romantiques* entre autres ceux-ci :

» Tantôt délivré du tourment
» De ces illusions nocturnes,

» Je considère au firmament
» L'aspect des flambeaux taciturnes,
» Et voyant qu'en ces doux déserts
» Les orgueilleux tyrans des airs
» Ont apaisé leur insolence,
» J'écoute, à demi transporté,
» Le bruit des ailes du silence
» Qui vole dans l'obscurité (1). »

Si ces vers paraissaient aujourd'hui pour la première fois, ils auraient certainement un grand nombre d'admirateurs.

[1] J'ai fait, il y a plus de quarante ans, des extraits fort détaillés de tous nos anciens poètes; ce recueil manuscrit est aujourd'hui entre les mains de mon amie, madame la comtesse de Choiseul (née princesse de Beaufremont); et j'ai remarqué que dans ces vieilles poésies on trouvait sans cesse de l'obscurité et le ton le plus emphatique. Tel fut le commencement de l'art et telle en est la décadence. Comme je n'ai mis, dans le recueil dont je viens de parler, que les vers les plus raisonnables, je n'y ai point placé ceux qu'on vient de lire de Saint-Amand; je les ai lus dernièrement dans *la Gazette de France*, et le rédacteur qui les cite fait ensuite cette judicieuse réflexion.

» Il est curieux de remarquer qu'un genre qui appartenait » à la médiocrité, quand la langue poétique était à peine formée en France, soit devenu, de nos jours, le jargon de » ceux qui voudraient dénaturer cet idiome devenu si parfait » et fausser son génie, en dépit de la grammaire, de la logique, du goût et du sens commun. »

Il me semble qu'on ne peut rien dire de plus sensé, de plus spirituel, et l'on n'est pas étonné de trouver un tel acticle dans cet excellent journal. (*Note de l'auteur.*)

CHAPITRE IV.

Suite du précédent.

J'AVAIS, depuis dix ou douze jours, terminé cet article, lorsque j'ai reçu le numéro du 23 avril de cette année 1825, du journal intitulé : *Annales de la littérature et des arts*, et j'y ai trouvé un article (de M. Briffaut) si parfait sur le *romantique*, que je veux en enrichir ce petit traité, d'autant plus que l'auteur a considéré ce genre sous un rapport moral que je n'ai osé traiter, parce que je n'en aurais pas eu le talent. L'article a été composé sous a forme ingénieuse d'un dialogue, entre M. Fontanes et lord Byron. L'auteur montre dans ce dialogue, deux talens éminemment supérieurs et bien rarement réunis, celui d'une critique également piquante, spirituelle et judicieuse, et celui de l'indignation la plus vertueuse et la plus énergique du moraliste le plus éloquent. Si l'on s'occupait encore de littérature, ce morceau produirait unanimement la plus vive sensation; il est si beau qu'il est impossible d'en faire un extrait, et il est trop long

pour le donner ici tout entier, mais je ne puis m'empêcher d'en citer au moins quelques vers. Lord Byron dit d'abord :

« Vous voyez Thémistocle et Tyrtée à la fois :
» Saluez en moi seul deux gloires réunies.

FONTANES.

» Vous semblez bien léger pour peser deux génies.
. . . . . .
. . . . . .
» Vous, le réformateur de notre vieux parnasse !
» Vous dont l'heureux génie a tout changé de face ;
» Et, d'un culte nouveau, prêtre plein de ferveur,
« Mis le crime à la mode et le vice en faveur !
» Oh! que sous votre plume énergique et touchante,
» L'adultère attendrit et l'homicide enchante !
» Quel aimable intérêt inspirent vos brigands !
» Vos plans sont, il est vrai, parfois extravagans ;
» Mais que n'embellit point le vernis romantique !
» Chez vous, le meurtrier est un mélancolique
» Qui pleure sur le sort des malheureux humains,
» Et fait du sentiment, un poignard dans les mains.
» J'aime votre penseur dont la haute science
» Méprise du vieux temps la sotte expérience,
» Demande compte à Dieu de tout ce qu'il a fait,
» Blâme son monde informe et son ciel imparfait,
» Les change, et, dans l'oubli créant des lois plus sages,
» Met l'œuvre des six jours qu'il réforme en six pages.
» Grâce à vous, désormais tout est mieux arrangé.
» Quel auteur, avant vous, bravant le préjugé,
» Eût osé convertir, dans ses pages fleuries,
» Les amours en bandits, les grâces en furies?

. . . . . .

. . . . . .

» Votre muse, en marchant de sophisme suivie,
» Ote à l'âme son guide et son but à la vie.
» L'âme avec son auteur n'agit plus de concert :
» La vie est un néant, le monde est un désert ;
» L'homme, ce roi du monde, égaré dans l'espace,
» Sans que la main d'un frère à sa main s'entrelace,
» Étranger à l'hymen, à la nature, au ciel,
» Pour trône des débris, un tombeau pour autel,
» Une lyre pour bien, pour spectacle le vide,
» Seul, rêve, pleure, chante, et d'une long suicide
» Savourant à loisir la sombre volupté,
» Repousse fièrement son immortalité. . . .
» Dans l'Europe éclairée ont couru vos préceptes.
» Vous faites secte enfin, et vos nombreux adeptes,
» De la mélancolie enseignant le bonheur,
» D'attrister l'univers se disputent l'honneur.
» Partout le chagrin gagne : on ne voit sur la terre
» Que troubadours pleurant, dont le chant solitaire
» Donne au plaisir proscrit un lugubre congé :
» Et tout chante et tout pleure en ce siècle affligé.

LORD BYRON.

» C'est un bien qu'il me doit.

FONTANES.

» Ah ! mylord, quel mérite
» Faire du genre humain le singe d'Héraclite,
» Du monde un champ de pleurs, du génie un fléau,
» De l'homme un automate, héritier d'un tombeau !
» Daignerez-vous de Pope écouter l'humble élève ?

LORD BYRON.

» Parlez.

FONTANES.

» J'aime qu'on pense, et non pas que l'on rêve.
» J'aspire à voir le monde où Dieu nous plaça tous,
» Peuplé d'êtres actifs, non de sauvages fous.
» Je veux des citoyens, des époux, et des pères,
» Instruits de leurs devoirs, veillant à leurs affaires,
» Et rendant à l'état ce qu'ils tiennent de lui,
» Non ces jurés pleureurs, ces professeurs d'ennui,
» Ces amateurs de deuil dont la sombre manie,
» Au sein des visions promène leur génie,
» Malheureux sans malheur, tristes sans désespoir,
» S'exilant au désert sans quitter leur boudoir.
. . . . . .
. . . . . .

Lord Byron répond d'une manière très-brillante, mais en misanthrope athée, il termine ainsi cette tirade :

» J'ai visité la terre, où j'ai cherché des hommes ;
» Elle n'en porte plus : sur son aride sein
» D'une race avortée erre l'ignoble essaim.
. . . . . .
. . . . . .
» Plus d'amour, d'amitié, de grâces, de génie,
» C'est du monde expirant la stupide agonie.

FONTANES.

» Eh bien ! il faut tenter, fût-il à son déclin,
» Ou de guérir ses maux, ou d'adoucir sa fin.
» Poète, oubliez-vous votre saint ministère ?
» La lyre est dans vos mains pour consoler la terre.

» Vous devez aux mortels, jusqu'à leur dernier jour,
» Des leçons de vertu, de concorde et d'amour.
» Parlez : que diriez-vous d'un pilote en délire,
» Qui, d'écueils en écueils, prêt à voir son navire,
» Poussé par tous les vents, s'enfoncer dans les flots,
» Loin de les diriger, rirait des matelots,
» Et, glaçant leur espoir, en troublant leur courage,
» Leur montrerait partout une mer sans rivage ? »

Je supprime avec beaucoup de regret dix-huit beaux vers, et la réplique de lord Byron, ainsi que la dernière réponse véritablement admirable de M. Fontanes.

Alors lord Byron s'écrie :

« Ah ! je vois qu'entre nous il n'est point de traité !
» Vous chantez le devoir et moi la liberté.
» Vous courtisez encor, dans les formes prescrites,
» Votre antique Apollon, vos muses décrépites.
» Quittons-nous : mais tremblez ! le classique est bien bas.
» Le monde est sous mes lois.

FONTANES.

» Il n'y restera pas. »

C'est ainsi que finit ce dialogue inimitable; cette brillante et originale production est parfaitement bien placée dans un journal si digne d'éloges à tous égards.

CHAPITRE V.

Sur le Galimatias.

FONTENELLE, précurseur de la fausse philosophie, n'a point été, comme on le croit communément, le premier auteur moderne qui ait mis les *galimatias* à la mode; il a souvent de l'affétérie, la finesse de ses pensées est quelquefois trop recherchée, cependant on comprend toujours ce qu'il veut dire; mais sur la fin de sa vie (on sait qu'il a vécu cent ans), quelques auteurs de ce temps séduits par la tournure délicate de son esprit, et voulant l'imiter, commencèrent à introduire dans notre littérature les galimatias. Collé [1], fort jeune alors, composa pour s'amuser un couplet vide de sens; il le fit chanter chez madame de Tencin qu'il mit seule *dans la con-*

[1] A propos de Collé, j'ai fait, à son sujet, dans mes Mémoires, une très-forte bévue que l'on a judicieusement relevée dans les journaux : je lui attribue le drame de *Béverley*, qui est de Saurin; bévue d'autant plus étrange de ma part, que j'ai cité ailleurs plusieurs fois cette pièce avec le nom de son véritable auteur.

(*Note de l'auteur.*)

fidence, ce couplet fut trouvé charmant, le voici :

Qu'il est heureux de se défendre,
Quand le cœur ne s'est pas rendu !
Mais qu'il est fâcheux de se rendre,
Quand le bonheur est suspendu ;
Souvent par un mal entendu
L'amant adroit se fait entendre.

Ce badinage avait tellement l'apparence de signifier quelque chose, que Fontenelle, en l'entendant chanter, crut le comprendre, et pria sérieusement de le recommencer pour le saisir mieux. Madame de Tencin interrompit le chanteur en apprenant à Fontenelle que ce couplet n'était qu'un galimatias : *Il ressemble si fort*, répondit Fontenelle, *à tous les vers que j'entends lire ou chanter ici, qu'il n'est pas étonnant que je me sois mépris.*

Fontenelle, comme poète, malgré sa finesse et sa délicatesse, a été fort médiocre, parce que, ni en prose, ni en vers, il n'a eu le sentiment de l'harmonie, c'est lui qui a fait ces deux vers si ridicules :

» Nuit, Mort, Cerbère, Hécate, Erèbe, Averne,
» Noires filles du Styx que la fureur gouverne. »

Le premier vers prononcé un peu vite est

absolument inintelligible à l'oreille; et le même auteur en a fait plusieurs de cette force, ou du moins à peu près.

Son ami Lamothe, beaucoup trop déprisé de nos jours, lui était infiniment supérieur en poésie. Il a fait des odes dans lesquelles on doit admirer plusieurs strophes de la plus grande beauté. On peut critiquer quelques expressions de ses fables, mais on ne rend pas justice à un assez grand nombre qui sont véritablement charmantes, et enfin l'auteur d'*Inès* sera toujours mis au rang des littérateurs et des poètes estimables.

On doit à nos philosophes modernes le renouvellement du galimatias; j'en citerai ici un de d'Alembert, d'autant plus étrange, qu'il se trouve dans son *fameux* discours préliminaire (*de l'Encyclopédie*), si ridiculement vanté. D'Alembert n'a certainement pas lui-même compris ce qu'il disait lorsqu'il a donné cette définition : « L'architecture, n'est au vrai que le masque embelli de l'un de nos premiers besoins. »

On peut juger encore le style de M. d'Alembert par un parallèle important dans lequel il a mis toute son imagination et toute son éloquence; le voici :

« Ne serait-il pas facile de comparer ensemble

» nos trois plus grands maîtres en poésie, Des-
» préaux, Racine et M. de Voltaire [1]. Ne pour-
» rait-on pas dire, pour exprimer les différences
» qui les caractérisent, que Despréaux frappe et
» fabrique très-heureusement les vers; que
» Racine jette les siens dans une espèce de moule
» parfait qui décèle la main de l'artiste sans en
» conserver l'empreinte, et que M. de Voltaire,
» laissant comme échapper des vers qui coulent
» de source, semble parler, sans art et sans étude,
» sa langue naturelle? Ne pourrait-on pas ob-
» server qu'en lisant Despréaux, on conclut et
» on sent le travail; que dans Racine on le con-
» clut sans le sentir, parce que si, d'un côté, la
» facilité continue en écarte l'apparence, de l'au-
» tre la perfection continue en rappelle sans

[1] *Ne pourrait-on pas observer* encore qu'il est singulier de ne pas placer au rang de nos plus grand maîtres en poésie, J.-B. Rousseau? est-ce parce qu'il n'a point fait de tragédie? mais Despréaux n'était pas auteur dramatique! est-ce parce que Voltaire écrivait à madame du Châtelet : *Rousseau est allé à Bruxelles faire de mauvaises odes?* Cependant ce même Rousseau n'en a pas moins conservé le surnom de *Grand*, qu'il conservera toujours; et Voltaire n'a-t-il pas aussi dénigré un autre poète, supérieur dans plus d'un genre? N'a-t-il pas appelé un polisson, l'auteur de l'*Épître sur la convalescence*, du *Vertvert*, de *la Chartreuse*, du *Méchant*, etc.?

(*Note de l'auteur.*)

» cesse l'idée au lecteur; qu'enfin dans M. de » Voltaire, le travail ne peut ni se sentir ni se » conclure, parce que les vers les moins soignés » qui lui échappent par intervalles laissent croire » que les beaux vers qui précèdent et qui suivent » n'ont pas coûté davantage au poète? Enfin ne » pourrait-on pas ajouter, en cherchant, dans » les chefs-d'œuvre des beaux-arts, un objet » sensible de comparaison entre ces trois grands » écrivains, que la manière de Despréaux, cor- » recte, ferme et nerveuse, est assez bien repré- » sentée par la belle statue du Gladiateur [1]; celle » de Racine, aussi correcte, mais plus moëlleuse » et plus arrondie, par la Vénus de Médicis; et » celle de M. de Voltaire, aisée, svelte et toujours » noble, par l'Apollon du Belvédère [2]? »

[1] Est-ce le *Gladiateur mourant*, ou le *Gladiateur combattant?* Ces deux statues sont également *belles*. L'auteur n'aurait pas dû nous laisser dans cette incertitude; mais il n'avait jamais été à Rome, et peut-être n'avait-il entendu parler que d'un Gladiateur.

[2] De toutes les statues antiques, l'*Apollon du Belvédère* est la seule dont on n'ait jamais fait une belle copie; l'auteur n'avait vu que des copies de ces statues; ainsi en supposant qu'il eût du goût, il est clair qu'il place ici M. de Voltaire au dessus de Racine. Au reste, il est agréable de savoir que la manière d'écrire de Racine est *arrondie*, et que la manière d'écrire de Voltaire est *svelte*. (*Notes de l'auteur.*)

A-t-on jamais écrit un galimatias plus singulièrement diffus, plus ennuyeusement pesant, avec des expressions plus bizarres, et un langage plus dissonnant?

En 1406, au sujet du schisme des deux papes Benoit et Innocent, un orateur célèbre, dans une assemblée publique, parla ainsi :

« Hélas! le présent scisme n'a-t-il pas bien » fourme d'un cercle où l'on ne trouve ne fin, » ne issue! Plusieurs ont été autres scismes, mais » ce ne furent que des demi-cercles, ce n'étaient » que lignes droites où on trouvait tantôt le bout, » et le mettait-on en leur affin!... Si les parties » de la circonférence touchaient au point du » milieu, le cercle serait despecié. Ainsi semble-» t-il des deux seigneurs desquels dépend cette » besogne, etc. »

Cette introduction bizarre de mots scientifiques dans des discours oratoires était alors généralement admirée. Le siècle de Louis XIV n'offre aucune trace de ce mauvais goût.

Mais les philosophes du dix-huitième siècle remirent ce langage à la mode; en parlant de l'illusion théâtrale, M. Diderot dit :

« Cette illusion dépend des circonstances; ce » sont les circonstances qui la rendent plus ou

» moins difficile à produire. Me permettra-t-on » de parler un moment la langue des géomètres? » On sait ce qu'ils appellent une équation. L'il- » lusion est seule d'un côté qui est égale à une » somme de termes, les uns positifs, les autres » négatifs, dont le nombre et la combinaison » peuvent varier sans fin, mais dont la valeur » totale est toujours la même; les termes positifs » représentent les circonstances communes, et » les négatifs, les circonstances extraordinaires; » il faut qu'elles se rachètent les unes par les » autres. »

C'est encore M. Diderot qui s'exprime ainsi sur l'art d'écrire :

« On a une idée juste de la chose : elle est pré- » sente à la mémoire ; cherche-t-on l'expression » on ne la trouve pas. On combine les mots de » grave et d'aigu, de prompt et de lent, de doux » et de fort; mais le réseau, toujours trop lâche » ne retient rien.... Un musicien saisira le cr » de la nature, lorsqu'il se produit violent et inar » ticulé; il en fera la base de la mélodie; c'est su » les cordes *de cette mélodie* qu'il fera gronder l » foudre, etc., etc. »

Le ridicule dans tous les genres a été épuis par les philosophes modernes et par leurs disci

ples, *en morale*, en littérature et en politique [1]. On cite avec raison, comme une chose très-ridicule, ce passage de Barthélemi Gracian, un ancien auteur : « Les pensées partent des vastes » côtes de la mémoire, s'embarquent sur la mer » de l'imagination, arrivent au port de l'esprit, » pour être enregistrées à la douane de l'entendement. »

Ce même Gracian a écrit qu'*un héros, sur la fin de ses jours, devient souvent la parque de son immortalité.*

Ces phrases sont sans doute très-ridicules; mais du moins on les comprend, et nos philosophes

[1] Ce qu'il y a surtout de honteux pour eux, c'est que ce ne fut point l'imagination qui les égara, car ils ont pillé toutes les extravagances qu'ils nous ont débitées dans des vieux livres que les grands écrivains du siècle de Louis XIV firent justement tomber dans le mépris et dans l'oubli; les blasphèmes et les impiétés de Voltaire et de ses disciples ne leur appartiennent même pas; j'ai prouvé dans mon ouvrage de *la Religion*, etc., qu'ils les ont pillés dans le *Dictionnaire des hérésies*, de Pluquet, et qu'il n'y a pas dans leurs ouvrages une seule opinion de ce genre qui n'ait été soutenue par un hérétique; et personne, à cet égard, n'a pu me contredire. Ce qui prouve que le siècle de Louis XIV a parfaitement connu tous les argumens anti-religieux et toutes les folies qui ont paru et qui paraissent encore de nos jours de si lumineuses nouveautés.

(*Note de l'auteur.*)

modernes, en renouvelant ce genre d'écrire, l'ont rendu tout-à-fait inintelligible.

Voici encore un galimatias de M. Diderot :

« La véritable manière de philosopher serait » d'appliquer l'entendement à l'entendement, » l'entendement et l'expérience aux sens, les » sens à la nature, la nature à l'investigation des » instrumens, les instrumens à la recherche et à » la perfection des arts, qu'on jetterait au peu- » ple pour lui apprendre à respecter la philoso- » phie. »

Je ne sais pas si cela peut s'appeler *la véritable manière de philosopher ;* mais ce n'est certainement pas *la véritable manière* de raisonner juste et avec clarté.

Voici un autre passage tiré du même livre :

« L'animal est un système de molécules orga- » niques, qui, par l'impulsion d'une sensation » semblable à un toucher obtus et sourd, que » celui qui a créé la machine, leur a communi- » qué, se sont combinées jusqu'à ce que chacune » ait rencontré la place la plus convenable à son » repos. »

On pourrait multiplier à l'infini les citations du même genre tirées des écrits philosophiques !

Voici des vers curieux, et qui semblent faits pour ce moment-ci; mais qui sont tirés du *Mercure* de septembre 1727. . . . . .

. . . . . .

A force de chercher quelque chose qui pique,
Du nouveau, du brillant, ou bien du gracieux,
On donne dans l'obscur, le faux, le précieux;
Et souvent l'orateur, plus souvent le poète,
Dans son propre pays a besoin d'interprète
Qui puisse expliquer au lecteur
Ce qu'a voulu dire l'auteur.

CHAPITRE VI.

De l'Inconséquence.

Les écrivains dont je viens de parler, en y joignant J.-J. Rousseau et Helvétius, ont poussé plus loin encore le ridicule de l'inconséquence et des contradictions; le pour et le contre alternativement soutenus dans le même ouvrage, de belles phrases et des blasphèmes sur la religion, d'excellens et d'abominables sentimens dans le même volume, les auteurs se montrant successivement bons citoyens et séditieux, chrétiens, déistes,

sceptiques, athées; voilà ce que présentent constamment leurs écrits. M. l'abbé Barruel, dans ses *Lettres helviennes*, a fait ce curieux rapprochement, tout en citations scrupuleusement exactes, et ces citations forment cinq gros volumes [1] !..... Ils ont poussé l'inconséquence jusqu'à se dépriser et se déshonorer eux-mêmes, se louant, se vantant, avec un orgueil sans exemple, et détruisant tous ces éloges par les plus étranges aveux. J.-J. Rousseau, dans ses *Confessions*, dit nettement et en propres termes qu'il est le plus vertueux et le meilleur des hommes, et il convient qu'il a été libertin, ingrat; qu'il a volé et rejeté son crime sur une personne innocente; qu'il a changé de religion par une vue d'intérêt, et qu'il a mis tous ses enfans à l'hôpital. Diderot et d'Alembert, dans mille endroits de leurs écrits, élèvent aux nues le grand œuvre de l'*Encyclopédie*, et répètent sans cesse que cette entreprise *immortalisera ses auteurs;* et dans d'autres pages, ils en parlent avec une modestie qui va jusqu'à l'humilité. Enfin Diderot lui-même en porte ce jugement : « L'*Encyclopédie* fut un gouffre où des

[1] Qui ne sont qu'un très-petit échantillon des inconséquences philosophiques.

(*Note de l'auteur.*)

» espèces de chiffonniers jetèrent pêle-mêle une » infinité de choses, mal vues, mal digérées, » bonnes, mauvaises, détestables, vraies, fausses, incertaines, et toujours incohérentes et » disparates. » A côté de cela, il déclame avec emportement contre ceux qui osent censurer l'*Encyclopédie :* M. de Voltaire, dans son *Dictionnaire philosophique,* appelle noblement ces critiques des *Gadouard,* et d'Alembert, dans sa préface du troisième volume de l'*Encyclopédie,* après avoir prodigué de pompeux éloges à tous ses associés, ajoute modestement : « Nous croyons » pouvoir nous appliquer ce mot de Crémutius » Cordus : *Non-seulement on se souviendra de* » *Brutus et de Cassius, on se souviendra encore* » *de nous.* » Cette citation est très-remarquable, quoiqu'elle ait échappé jusqu'ici à la pénétration de la critique. Ce Brutus uni à Cassius, désigne le républicain meurtrier de César..... Et Crémutius Cordus fut un *philosophe* séditieux, dont tous les ouvrages furent brûlés publiquement par un ordre du Sénat..... L'allusion est ingénieuse et très-juste..... Nous allons maintenant offrir quelques réflexions sur les différens genres d'écrire.

CHAPITRE VII.

Du Style en général.

M. MARMONTEL a fait une poétique dans laquelle on trouve beaucoup d'esprit, mais aussi beaucoup d'idées fausses; on l'a refondue depuis dans ses *Mélanges*. Une véritable et admirable *poétique* sur la langue française est, comme je l'ai déjà dit, l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon; elle ne donne point de préceptes, mais elle offre les modèles le plus parfaits de presque tous les genres de l'art d'écrire. En effet, quelle noblesse et quelle majesté dans les articles du cheval, du lion, de l'éléphant, etc. Quel coloris sombre et terrible dans la description du tigre, du léopard, du Kamichi! Que de délicatesse et de douceur dans l'histoire de la colombe! et dans celle du chien quelle sensibilité! dans celle du colibri, et même celle de l'ânon, que de gentillesse et de grâce! Quant à la versification, nous avons l'*Art poétique* de Boileau.

Le Cours de littérature de M. de La Harpe est sans doute une espèce de poétique très-estimable;

nais on y trouve une partialité qui rend souvent es jugemens, si non faux, du moins très-xagérés, soit en bien, soit en mal [1]; ainsi une onne poétique complète est un ouvrage à faire, t qui demanderait au moins trois vol. in-octavo.

Je ne prétends ici qu'énoncer mes opinions ittéraires; par conséquent cette espèce de petit raité sera fort court : je tâcherai que du moins, nalgré sa briéveté, la jeunesse y puisse trouver quelques idées neuves [2].

Pour réussir, dans quelque genre que ce puisse tre, il faut de la réflexion et de l'étude, et l'art l'écrire en demande beaucoup. Les qualités in-lispensables d'un bon style sont : *la clarté, le aturel, la pureté*, l'harmonie, l'élégance.

La clarté exclut les tournures amphibologi-ques, ou embrouillées, ou diffuses; lorsqu'on est liffus, on est ordinairement obscur, parce que

[1] Et il a trop négligé dans cet ouvrage notre littérature ancienne, dont il n'avait qu'une notion très-superficielle, et qui même ne remonte qu'à *Marot*.

(*Note de l'auteur.*)

[2] Je place dans ce résumé plusieurs choses prises de mon *Dictionnaire des étiquettes*, etc., parce que dans la nouvelle édition qu'on s'apprête à faire de cet ouvrage, j'en veux ôter tout ce qui a rapport à la littérature.

(*Note de l'auteur.*)

l'attention du lecteur s'éteint dans les verbiages. Un trop grand laconisme peut souvent aussi, faute des explications nécessaires, jeter de l'obscurité dans un ouvrage.

Le naturel préserve de l'enflure, de l'emphase, du galimatias, toujours produit par d'ambitieuses prétentions. *La pureté* du langage est formée par une construction de phrase simple, correcte, par une parfaite connaissance de la propriété des mots, ainsi que de la juste valeur et de la force des expressions.

L'harmonie consiste à plaire à l'oreille, à éviter les hiatus, les liaisons dures ou ridiculement répétées, ainsi que la répétition d'une même consonne [1], les rimes en prose, et les vers blancs; en général, il faut que toute *phrase finale*, celle qui termine un paragraphe, soit un peu allongée; presque toujours, lorsque cette phrase manque de *nombre*, elle laisse à l'oreille quelque chose à désirer. Il faut surtout savoir varier l'harmonie, et ne la pas confondre avec la monotonie : l'harmonie, qui doit avoir dans le cours d'un ouvrage du charme et de la douceur, doit

[1] Comme dans ce vers :

« Non, il n'est rien que Nanine n'honore. »

(*Note de l'auteur.*)

aussi changer de caractère suivant les genres; elle est le véritable coloris du style, et successivement brillante, sonore, vive, animée, ou lente et remplie de mollesse, elle doit représenter à l'oreille, autant qu'il est possible, l'image de la pensée; la rudesse même peut quelquefois être une beauté, comme dans ce vers imitatif :

Sa croupe se recourbe en replis tortueux :

ou dans celui-ci :

Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur nos têtes ?

Ici, l'imitation est formée par le son, et quelquefois elle est produite par le seul arrangement des mots, ainsi que dans le vers et demi suivant :

Tel on voit, dans les airs, d'une flèche cruelle
L'oiseau timide atteint....

Cet enjambement, et le mot *atteint*, placé brusquement à la fin de la phrase, représente parfaitement à l'oreille l'oiseau percé d'une flèche. L'harmonie du style est si bien une sorte de déclamation indépendante des inflexions de la voix, que tout lecteur (pourvu qu'il ait une bonne prononciation) paraît toujours bien lire, lorsqu'il lit tout haut, sans aucun ton, un livre supérieurement bien écrit.

Les ouvrages en vers de Racine, de J.- B. Rousseau, et en prose, de Fénélon, de Massillon, et surtout de Buffon, renferment tous les secrets de l'harmonie; c'est là qu'il faut les étudier. Voyez, entre autres, de ce dernier, la description du kamichi, oiseau de proie des déserts, planant sur de vastes marais. Lisez tout haut, sans nulle inflexion, ce morceau; vous entendrez une musique lente, vague, mélancolique et ténébreuse, dont l'espèce d'illusion est véritablement admirable. Il n'y a dans ce morceau, ni traits d'esprit, ni pensées brillantes; toute sa beauté est due à *l'art d'écrire*, et il est sublime. L'élégance se compose de la clarté, du choix heureux des expressions, de l'harmonie des périodes, et de la réunion de la noblesse et de la grâce.

CHAPITRE VIII.

Suite du précédent.

M. DE BUFFON a dit que *tout l'homme est dans le style;* c'est trop dire, car avec une infinité de défauts particuliers, on peut écrire parfaitement, sans que le style décèle ces défauts; mais

il est très-vrai que l'âme et l'esprit se montrent dans le style. Il est certain qu'il faut bien penser pour écrire constamment bien, et que, presqu'en tout, le bon goût tient essentiellement à la morale. Tout ce que la morale condamne est sans charme et manque de goût. Le ton tranchant dans la jeunesse, l'arrogance à tout âge, l'aigreur et la hauteur dans les discussions littéraires, la grossièreté, l'indécence, toutes ces choses sont de très-mauvais goût. La véritable grâce est due à l'heureux accord de mille qualités charmantes; elle gagne tous les cœurs et n'a rien de frivole; c'est elle qui embellit l'affabilité des princes et qui double le prix des bienfaits; c'est elle qui, dans les diverses actions, donne le ton et le maintien qu'il faut avoir. On n'a point cette grâce-là sans bonté, sans délicatesse, et sans une véritable sensibilité. L'observation du monde peut apprendre à le critiquer avec finesse; mais il faut sentir pour bien peindre des tableaux nobles et touchans. L'impie, l'hypocrite et le méchant ne loueront jamais dignement la vertu; il y a toujours dans leurs éloges quelque chose de faux, de froid et d'emphatique. Pour bien parler de la vertu, il faut du moins en avoir goûté les charmes; il faut la pratiquer ou la regretter. L'or-

gueil, par les prétentions outrées qu'il inspire, fait tomber dans l'affectation, la pédanterie. Pour être toujours naturel, il faut une certaine mesure de modestie et de bonhomie. Jamais avec un esprit frivole, une mauvaise tête, et une imagination déréglée, on ne sera capable d'embrasser et de combiner un vaste plan, ni de classer ses idées dans l'ordre et avec l'enchaînement qui doivent seuls leur donner toute la force qu'elles peuvent avoir; enfin, la raison est indispensablement nécessaire pour bien écrire. Par conséquent, cet art, loin d'être étranger à la morale, tient d'elle sa véritable perfection; c'est sous ce rapport que l'on doit envisager la littérature et que l'on doit louer le goût des lettres. Ainsi, pour cultiver véritablement son esprit, il faut s'attacher à perfectionner sa raison, son caractère et ses sentimens. J'ai l'air de parler ici en moraliste, mais c'est aussi parler en littérateur. Si dans l'étude des belles-lettres, on suit une autre route, on pourra montrer de l'esprit, écrire quelques belles pages, mais on tombera infailliblement dans les erreurs les plus dangereuses, dans les plus étranges contradictions, et l'on ne fera jamais un ouvrage véritablement estimable, et par conséquent utile. Un cours parfait de littérature

serait aussi un excellent cours de morale. Quant aux différens genres de style, on sait que les romans héroïques doivent offrir toutes les richesses de la diction la plus pure et la plus élégante; que l'histoire doit être écrite avec une majestueuse simplicité; la chaleur et les grands mouvemens de l'éloquence y seraient déplacés; parce que, pour l'intérêt propre à ce genre, il est nécessaire que l'historien paraisse surtout sage et modéré. Il doit être judicieux et non passionné, sensé, profond, et non brillant. Je ne parle ici que d'une histoire suivie, longue et détaillée; mais un morceau d'histoire, un grand tableau dans un cadre resserré, demande un autre style. Là, tout doit étonner et frapper; les nuances, les gradations et les développemens ne peuvent entrer dans ce plan; on ne doit offrir que de grandes masses et des traits saillans; il faut surtout marcher vers le but et avec une sorte d'impétuosité. Nous avons de beaux modèles, dans notre langue, de ce style et de cette narration rapide. Le premier de tous est le *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet.

L'idée sublime qui forme le plan de cet admirable discours y donne une grandeur, une importance, une majesté qui en font un ouvrage

à part. Qu'il est beau, qu'il est moral, ce tableau frappant où le hasard aveugle ne fait rien, où Dieu, conduit, prépare et règle tout! Ce n'est point un historien, c'est un interprète de la sagesse souveraine, qui, dédaignant de pénétrer les vains projets des hommes, et de peindre leurs caractères, ne voit en eux que les instrumens des volontés suprêmes, et qui, s'élevant au dessus des vues humaines, ne rend compte des révolutions des empires qu'en suivant la marche et en découvrant les desseins profonds de la Providence. Son ton est majestueux, et est tellement celui de l'inspiration, qu'il semble qu'il lui serait aussi facile de dévoiler l'avenir que de retracer le passé.

Après ce chef-d'œuvre, on peut citer l'*Histoire de la révolution de Portugal*, de l'abbé de Vertot [1]. Tout marche au but, dans ce petit

[1] Je ne puis m'empêcher de me vanter ici d'avoir contribué à la réputation si méritée de cet ouvrage ; on prétendait universellement que le chef-d'œuvre de cet auteur était l'*Histoire des révolutions de Suède ;* j'osai dans plusieurs de mes ouvrages, critiquer ce jugement, en faisant, comme je le sentais, l'éloge de l'*Histoire de la révolution de Portugal*, et j'ai eu depuis le plaisir de voir cette opinion généralement adoptée, et de ne plus entendre parler de la romanesque *Histoire des révolutions de Suède.*

(*Note de l'auteur.*)

ouvrage, avec une rapidité qui entraîne le lecteur; une sagacité supérieure y tient lieu de pensées fortes; il est brillant de finesse et de pénétration. Les causes des événemens s'y trouvent dévoilées avec une parfaite connaissance des hommes et des affaires. Les caractères, que tout autre n'aurait pu qu'à peine ébaucher, y sont finis, et tout entiers. L'auteur, en préparant avec un art admirable le triomphe de la maison de Bragance, a su jeter sur la fin de cette histoire tout l'intérêt que pouvait avoir le dénoûment le plus heureux d'un ouvrage dramatique.

Nous avons encore un excellent modèle du *style rapide* dans le précis de l'histoire de Carthage, par M. le vicomte de Châteaubriand.

CHAPITRE IX.

Des Discours oratoires.

On peut appeler discours oratoires nos discours académiques. Si quelque chose leur manque, ce n'est assurément pas cette prétention que feu M. Thomas a portée au dernier excès. Avec beaucoup de talent et de mérite, il a gâté ce

genre par l'enflure et le galimatias ; mais il faut convenir que, sur ce dernier point, il a été très-surpassé par ses admirateurs. D'Alembert, en voulant imiter la finesse de Fontenelle, a outré ses défauts. Cet écrivain parle souvent, dans ses éloges, comme les *Précieuses* de Molière. Thomas a pris pour modèle Bossuet; mais combien il est loin, dans ses meilleurs morceaux, de cette éloquence frappante et majestueuse du plus grand de nos orateurs. La composition est pour Thomas un travail, une combinaison de littérateur, et toujours mêlée de réminiscences : elle est pour Bossuet une création sublime, et tour à tour le résultat d'une méditation profonde, ou d'une heureuse inspiration. Il semble que les écrivains qui manquent de naturel doivent être, dans leur langage, plus réguliers et plus exacts que les autres; mais être *compassé* n'est pas être *pur*, et quand on blesse continuellement le goût et la raison, et qu'on ne cherche que des tournures bizarres, on blesse sans cesse la langue, on dédaigne même de l'étudier, et l'on finit par croire que la négligence, à cet égard, est de la hardiesse. Aussi M. Thomas n'est-il pas un bon écrivain : on trouve souvent dans ses ouvrages une incorrection qu'on ne passerait pas à un

écolier. En voici une étrange dans son *Essai sur les éloges :* il dit qu'il ne parle point de tous les éloges du temps de Fontenelle ; il ajoute : « Si le public les connaît, c'est à lui à les apprécier ; s'il ne les connaît point, *ils le sont déjà.* »

Il est impossible de faire une faute de langage plus grossière ; mais, outre cette faute, il y en a une de sens commun bien étonnante dans ces deux lignes, car, d'après ce raisonnement, on ne parlera donc d'aucun ouvrage, parce qu'ils sont tous ou connus ou inconnus. D'ailleurs, dans ces mêmes pages, l'auteur parle très-longuement de ceux de Fontenelle, qui certainement étaient déjà *appréciés.* C'est dans cet ouvrage que M. Thomas, pour peindre Louis XIV, dit *qu'il fut jeté hors des bornes de la nature,* phrase ridicule qui n'a même pas le mérite de donner une idée confuse de Louis XIV ; car ce prince ne fut que trop *dans la nature,* comme amant, comme père [1] et comme conquérant. Enfin, toujours dans cet ouvrage, l'auteur porte ce jugement de d'Alembert :

« Il a un style précis qui n'orne point sa pen-» sée, qui ne l'étend pas, dont la clarté fait le dé-

[1] Quand il voulut faire succéder ses enfans bâtards au trône. (*Note de l'auteur.*)

» veloppement, et dont la parure est la force. »

Voilà du *précieux* et du galimatias: on s'en moquait encore il y a trente ans; mais peu d'années après, ce même langage, dans les tribunes républicaines ravissait d'admiration.

Tous les littérateurs qui écrivaient ainsi, et qui voulaient acquérir une grande réputation, avaient bien raison de déifier M. de Voltaire, afin de se mettre sous sa puissante égide. Si M. de Voltaire, qui détestait l'emphase et le galimatias, ne les eût pas protégés, comme il se serait moqué d'eux!...

M. Thomas, par ses talens, ses succès et ses défauts, a fait beaucoup de tort à la littérature française; il a formé une mauvaise école, qui est si opposée au génie français, et qui décline tellement, que les vieillards peuvent espérer de la voir entièrement s'éteindre.

On doit sans doute comprendre les oraisons funèbres dans les discours oratoires. On a étrangement profané ce genre depuis vingt-cinq ans; n'avons-nous pas lu l'oraison funèbre de *Danton*, c'est-à-dire *son éloge depuis sa mort!*... Nous avons un assez grand nombre de très-beaux sermons de différens prédicateurs, mais nous n'avons point d'oraisons funèbres que l'on puisse compa-

rer à celles de Bossuet. Il y a une immense difficulté dans ce genre, et qui n'existait pas pour les orateurs païens: c'est d'accorder les louanges données aux guerriers, aux héros et aux souverains, avec l'inflexible austérité de la morale évangélique. C'est un talent qui demande tous ceux de l'art oratoire, le tact, la finesse de l'esprit, l'étendue des lumières, la sûreté des principes, la sagesse conciliante unie à l'immuable vérité; enfin, l'éloquence qui entraîne et qui persuade, et tel est l'art sublime dont les oraisons funèbres de Bossuet offriront à jamais le modèle et les chefs-d'œuvre. M. Thomas, dans son *Essai sur les éloges*, dit que long-temps après la mort d'Homère, on prononçait tous les ans son éloge à Smyrne, et qu'un philosophe grec, arrivant à cette époque dans cette ville, fut prié de s'en charger; que, pour s'y préparer, il se rendit, suivi du peuple, au lieu où était la statue d'Homère, qu'il la tint long-temps embrassée, et qu'ensuite il parla avec la plus grande éloquence.

Dans l'ancienne Rome, les empereurs, ainsi que nos académiciens modernes, faisaient, en montant sur le trône, l'éloge de leurs prédécesseurs. L'empereur Auguste prononça, dans la tribune, l'éloge funèbre de César: ce prince était,

dit-on, fort éloquent [1]. Tibère fit l'éloge funèbre d'Auguste son beau-père, et celui de Tibère fut prononcée par Caligula. On n'aurait pu choisir un orateur plus digne de faire un tel éloge. Néron fit l'éloge de Claude; il vanta sa *profonde sagesse*, ce qui fit rire les Romains malgré la dignité de l'orateur. Au reste, Néron fut le premier qui ne se fit pas lui-même ses discours : le philosophe Sénèque les composait pour lui [2]; et, depuis Néron, les empereurs trouvant cette manière plus facile, en général l'adoptèrent.

Les éloges funèbres ne furent connus en France que sur la fin du quatorzième siècle. On croit que le premier Français auquel on ait rendu cet hommage fut le célèbre Duguesclin. Cette oraison funèbre fut prononcée en 1389, neuf ans après la mort du connétable, par un évêque d'Auxerre, et en présence de toute la cour. Le texte fut ;

Nominatus est usque ad extrema.

« Son nom a été connu aux extrémités de la terre. »

[1] Il faisait des vers, il avait composé un poème sur la Sicile et une tragédie d'*Ajax*.

[2] Ce philosophe, qui louait la *profonde sagesse* de l'imbécile Claude, avait fait contre lui une sanglante satire, intitulée l'*Apocoloquintose*, ou *Métamorphose de l'empereur Claude en citrouille*. (*Note de l'auteur.*)

Le grand œuvre de la prédication évangélique, les *Sermons*, demanderaient un article à part, et qui ne pourrait être bien fait que par un ecclésiastique. Nous dirons seulement que la morale n'a toute la force qu'elle peut avoir, que lorsqu'elle promet un prix immense pour les sacrifices continuels qu'elle exige; et lorsque ses préceptes, aussi anciens que purs et sacrés, sont enseignés par un orateur à la fois humble, énergique, éloquent, chargé spécialement de cette respectable mission, dont la vie entière puisse offrir le modèle le plus parfait de toutes les vertus, et qui ne s'appuyant jamais sur lui-même, ne nous parle de nos devoirs, ne nous ordonne de les suivre qu'au nom de la divinité !... Voilà ceux auxquels appartient véritablement le droit sublime de rétablir la morale et les mœurs.

Mais quelle influence dans ce genre peuvent raisonnablement avoir des philosophistes également inconséquens dans leur conduite et dans leurs discours; donnant leurs propres opinions comme des oracles; déclarant avec arrogance que tous ceux qui ne s'y soumettent pas sont des imbéciles; des hommes orgueilleux, intrigans, vindicatifs, pleins de faiblesses et de contradictions, et soutenant alternativement et toujours le pour et le contre ?.....

CHAPITRE X.

De l'Art dramatique.

QUANT à l'art dramatique, voici, je crois, ce qu'on en peut dire : Vingt-sept années se sont écoulées depuis la révolution ; et, en cherchant seulement dans ce même nombre d'années, avant la révolution, on trouvera la tragédie de *Tancrède* ; celle *d'Iphigénie en Tauride*, de Guymond de Latouche ; *Zelmire*, *Bayard*, et le *Siége de Calais*, de Dubelloy ; *Warwick*, de M. de La Harpe ; *Guillaume Tell* [1] ; *Hypermnestre*, de Lemière, etc., etc...

[1] Cette pièce eut beaucoup de succès dans la nouveauté mais elle est très-médiocre. Un jeune auteur plein de verve et de talent (M. Pichat), vient d'en faire une sur le même sujet et qui est reçue à la comédie française ; j'en ai entendu quelques fragmens qui m'ont paru d'une grande beauté ; j'ai admiré surtout l'originalité du caractère de *Guillaume Tell*, que l'auteur a su rendre aussi touchant qu'énergique, en alliant en lui l'amour de la justice et de la liberté, les sentimens naturels les plus humains, et en les rendant toujours accessibles à la pitié ; c'est une conception très-neuve, car on a toujours jusqu'ici mêlé plus ou moins de férocité aux grands sentimens patriotiques : on trouvera aussi une intéressante originalité

Les bonnes comédies furent plus rares; mais a-t-on fait, depuis la révolution, une pièce plus morale, mieux conduite et plus intéressante que l'*École des pères*, de M. Pieyre? un drame plus national et plus agréable que la *Partie de chasse d'Henri IV*? une pièce satirique plus plaisante que *le Barbier de Séville*? une comédie plus spirituelle et plus brillante que *l'Optimiste?* On ne peut se dissimuler que l'art dramatique est étrangement déchu depuis vingt-sept ans; il est facile d'en trouver les raisons.

D'abord, pendant les cinq ou six premières années de la révolution, on voulait de la férocité dans les tragédies; c'était, ce qu'on appelait alors, de la grandeur et de l'énergie. Ensuite beaucoup d'auteurs s'appliquaient à trouver des *allusions flatteuses*, des *rapprochemens flatteurs*; par conséquent il fallait éviter avec soin tout ce qui pouvait au contraire donner lieu à des applications fâcheuses, soit dans le choix des sujets, soit

dans le caractère de l'épouse de *Guillaume Tell*. Le même auteur a fait encore une tragédie de *Léonidas* *, que je ne connais pas, mais d'excellens juges m'ont dit qu'elle est admirable : elle est également reçue à la comédie francaise.

* Depuis cette note écrite, *Léonidas* a été joué avec le plus grand succès.

(*Note de l'auteur.*)

dans les caractères et le développement des sentimens; et malgré toutes ces précautions, des censeurs impitoyables signalaient leur zèle en mutilant, sous des prétextes toujours puériles et souvent risibles, ces pauvres tragédies composées avec tant de prudence. Les *vils esclaves*, qui écrivaient sous le règne du *tyran* Louis XIV, n'eurent aucune de ces entraves. Corneille et Racine écrivirent d'inspiration tout à leur aise: enfin quelques auteurs ont uniquement travaillé pour un *seul acteur*, et, en faisant des tragédies, n'ont songé qu'à *un rôle* toujours de même genre : ce n'est pas ainsi que l'on fait de bonnes pièces.

Cependant on pourrait citer, de ces derniers temps, trois tragédies qui annoncent beaucoup de talent. Quant aux comédies, on a trop agi dans ce siècle pour avoir pu observer; on a mal peint parce qu'on a mal vu ou qu'on n'a pas voulu voir. Et d'ailleurs les usages, les manières, le ton variant et changeant sans cesse avec les divers gouvernemens, les tableaux ont été trop fugitifs pour qu'il ait été possible d'en saisir bien fidèlement les traits. On peut bien, par une esquisse rapide et légère, fixer l'image d'une ombre; mais l'ombre elle-même, dépourvue de couleurs, vaut

elle la peine qu'un grand maître emploie son talent à en perpétuer le souvenir ?

Pour former des ridicules généraux et des mœurs, il faut de longues habitudes. Nous n'en avons plus; nous sommes à la fois usés, tout neufs, indécis, irrésolus sur le ton, les manières, les formes que nous devons adopter. Il y a dans la société une telle bigarrure, qu'il est impossible d'y saisir un seul trait caractéristique. Les bons *peintres de mœurs* peuvent bien faire quelques petits portraits isolés, mais pour tracer ces tableaux frappans de ressemblance, que chacun reconnaît, parce que tout le monde en rencontre les originaux, il faut attendre. Ainsi le temps seul pourra nous rendre la bonne comédie.

Lorsqu'un auteur dramatique veut faire une pièce de caractère, il me semble qu'avant de s'occuper du plan il doit examiner si le caractère qu'il se propose de mettre sur la scène sera plus saillant, offrira un résultat plus moral en le présentant d'une manière burlesque, ou bien en le plaçant dans une pièce d'un comique noble, ou enfin dans un drame pathétique. Par exemple, le caractère de l'avare fournissait naturellement des scènes beaucoup plus comiques que celui du misanthrope. Comme il faut placer le

caractère qu'on veut peindre dans les situations qui peuvent le mieux le faire ressortir, le *colérique* ne saurait convenir à la comédie; ce caractère est fait pour la tragédie, il a été peint dans *Venceslas*, dans *le Duc de Foix*, etc. Le *Joueur* anglais et l'imitation de Saurin sont des pièces médiocres; mais l'idée d'offrir les funestes conséquences de ce caractère était bonne et morale; il fallait le traiter dans ce genre, il fallait, non que le joueur égayât les spectateurs, mais qu'il les fît frémir. Le caractère du *Méchant* demandait surtout une intrigue profondément combinée, un grand mouvement, et c'est précisément ce qui manque à cette pièce si charmante d'ailleurs. Congrève a peint le méchant avec beaucoup plus de génie dans sa pièce intitulée : *Double dealer*. L'intrigue de cette pièce est un chef-d'œuvre [1]. Tout caractère bas doit être banni du genre sérieux; il n'y paraîtrait que plat et dégoûtant. Le caractère de l'hypocrite ne pouvait être placé

[1] Le dénoûment n'en vaut rien, et la licence de cette pièce est extrême; mais, avec quelques changemens, il serait facile, en conservant les beautés supérieures de cette comédie, d'en enrichir notre théâtre. Il est étonnant que nos littérateurs, en parlant de Congrève, n'aient jamais imité cette pièce qui est certainement son chef-d'œuvre.

(*Note de l'auteur.*)

avec un grand succès, que dans une pièce comique; car l'hypocrisie ne forme point le caractère du *Mahomet* de Voltaire; elle n'est pour lui qu'un moyen, et l'auteur aurait pu intituler cette pièce *l'Ambitieux*. Le glorieux devait produire une comédie d'un genre noble; il fallait représenter un grand seigneur insolent et dédaigneux, mais dont l'orgueil fût nécessairement modifié par l'habitude de vivre à la cour et par l'usage du monde, comme la misanthropie d'Alceste est contrainte par les mêmes bienséances. On ne pouvait donner au glorieux des ridicules frappans et grossiers; il fallait les peindre avec finesse et profondeur; c'est ce que n'a pas fait Destouches; son glorieux ne ressemble à personne; cet ouvrage offre l'exemple singulier d'une grâce intéressante remplie de mérite, et dont cependant le caractère principal est manqué. Après avoir décidé de quelle manière on doit offrir le caractère principal, c'est-à-dire, si ce sera d'une manière comique ou sérieuse, on ne doit plus s'occuper que du soin de le placer dans une situation embarrassante qui le développe tout entier, en lui causant toute la gêne qu'il peut souffrir; et pour cela, il faut toujours que la situation contraste avec le caractère. C'est

ainsi que Molière place l'avare dans la nécessité de faire une dépense, de donner un grand festin; c'est ainsi qu'il représente le misanthrope passionnément amoureux d'une coquette qui n'aime que le monde et la dissipation. Il y a des caractères qui demandent une intrigue, tels que le méchant, le jaloux, l'ambitieux. Une femme anglaise, qui avait beaucoup de talens et un nom singulier, *Suzanne Cent-Livres* [1], a fait une charmante comédie de caractère et d'intrigue, intitulée *The Buzy Body*, nom qui ne pourrait être traduit en français que par celui d'*affairé*: mais pour bien exprimer le sens de celui de la pièce anglaise, il faudrait dire l'*Affairé officieux et brouillon*.

Les grands caractères, c'est-à-dire, ceux qui sont dominés par un vice ou un travers marquans, sont non-seulement épuisés en littérature, mais n'existent plus dans la réalité. Le dernier degré de la civilisation, sans les détruire, les mitige et les masque; les convenances sociales, devenues vulgaires, en adoucissent les traits; l'amour-propre y mêle d'autres travers qui en font des caractères composés; ils n'ont presque plus

[1] Son mari qui était Français s'appelait Cent-Livres. (*Note de l'auteur.*)

rien de théâtral : le vice au fond est le même, mais le ridicule n'y est plus. Les bons peintres de mœurs peuvent aujourd'hui montrer plus que jamais de la finesse et de la pénétration ; mais ils ne seront plus comiques, ils ne feront plus rire ; on ne trouverait plus dans tout Paris un seul harpagon. Tous nos harpagons ont de bonnes manières et un langage raisonnable ; on ne pourrait les peindre que par leurs actions, et rien ne serait moins plaisant. Il y avait jadis beaucoup d'avares aussi francs que celui de Molière ; et ce personnage était d'autant plus comique pour les spectateurs, que l'amour de l'argent n'était nullement alors un vice général. On a donc tort de reprocher à nos auteurs dramatiques qu'ils ne savent nous égayer que par des bouffonneries et des caricatures : ce qui peut fournir un bon comique ne se trouve plus dans la société. Il n'y a plus d'originaux, il n'y a plus de ridicules. Nous avouons franchement, qu'en faisant cette remarque, nous n'avons nullement l'intention de faire l'éloge du temps présent [1]. On a inventé de nos

[1] J'ai indiqué, dans mon *Journal imaginaire* (ou *Feuille des gens du monde*), deux caractères composés qui, je crois, feraient un bon effet au théâtre : l'un est l'*Égoïste par réflexion ;* c'est un homme né sensible, qui n'a conservé de la

jours un genre de pièce très-nuisible à l'art dramatique en général : c'est ce qu'on appelle *des pièces de circonstance*, c'est-à-dire des pièces jouées d'abord à la cour, ensuite à Paris, et qui expriment l'amour pour le souverain, ou qui célèbrent d'heureux événemens publics. Ces pièces, qui n'offrent ni intrigues, ni caractères, ne peuvent rester au théâtre, ainsi que l'annonce leur titre, et elles sont un très-mauvais emploi du temps et des veilles des auteurs dramatiques. Il vaudrait beaucoup mieux, dans ces occasions, faire comme autrefois de véritables pièces, précédées de petits prologues d'une ou deux scènes.

bonté que les premiers mouvemens qui sont tous naturellement généreux, et qui ensuite, par réflexion, par calcul d'intérêt personnel, se dément, se rétracte, et sacrifie toujours sa parole et ses amis. Il est puni par le mépris, par l'abandon, par l'isolement; on lui suppose même une perversité qu'il n'a pas, on croit qu'il n'a jamais rien promis de bonne-foi, on l'accuse d'une fausseté qu'il n'a jamais eue. Il n'est que faible, inconséquent, personnel; on en fait un hypocrite. Ce caractère est neuf, il est cependant très-commun. Il en est un autre du même genre, mais moins odieux, que l'on pourrait appeler *la fausse obligeance*. Qui n'a pas rencontré des gens qui font avec chaleur et sincérité mille offres de service, qui se chargent des affaires des autres, promettent tout et ne tiennent rien, parce que la paresse et l'étourderie ne leur permettent jamais de remplir leurs nombreux engagemens.

(*Notes de l'auteur.*)

Aux fêtes de la cour de Louis le Grand, on vit successivement les premières représentations des pièces de Racine, de Molière, et des opéras de Quinault. De tels ouvrages honoreraient beaucoup plus des fêtes royales que ne peuvent le faire les *pièces de circonstance* les plus flatteuses. L'usage des *prologues* a été suivi sous les deux derniers règnes ; cependant un auteur, qui a saisi ou créé tous les genres de flatterie, ainsi que tous ceux de la satire, M. de Voltaire, qui a tant calomnié les rois, inventa les *pièces de circonstance*. Il fit, pour louer Louis XV, un drame intitulé *Trajan* (flatterie qui, depuis, n'a été que renouvelée). L'ouvrage ne valait rien, et le roi lui-même le jugea ainsi. Après la représentation, M. de Voltaire entr'ouvrit la loge où était le roi, et, s'adressant à M. le maréchal de Richelieu, lui dit, de manière à être entendu du roi : Trajan est-il content? Le roi, choqué de cette liberté, terrassa l'auteur par un regard sévère. M. de Voltaire, déconcerté, se hâta de s'éloigner [1]. Cet essai ne mit pas en vogue les *pièces de circons-*

[1] Cette anecdote est rapportée dans le *Cours de littérature* de M. de La Harpe, qui n'est pas suspect de malveillance, lorsqu'il parle de M. de Voltaire.

(*Note de l'auteur.*)

tance, qui n'ont été à la mode que depuis la révolution. Enfin, une chose également nuisible à la littérature, au bon goût et aux mœurs, c'est la grande quantité de spectacles. Avant la révolution, nous n'avions que la comédie française, l'opéra, la comédie italienne, les bouffons, et c'était assez.

CHAPITRE XI.

De l'Art des Préparations dans les ouvrages dramatiques.

Souvent une seule pensée, un seul vers, peut motiver l'action ou le dénoûment le plus extraordinaire : si l'on retranchait de *Rodogune* ce seul vers que dit Cléopâtre :

Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge!

Le dénoûment de cette pièce, cité comme le plus beau qu'il y ait au théâtre, ne serait plus qu'une atrocité sans aucune vraisemblance. Si, de même, on retranchait de *Zaïre* cette belle réticence :

Je ne suis point jaloux ; si je l'étais jamais!...

Le meurtre de *Zaïre* ne serait que révoltant [1]. Nul auteur tragique n'a, mieux que Racine, connu l'art des préparations; c'est surtout dans ses immortels ouvrages qu'il faut l'étudier. Mais pour bien employer cet art si nécessaire, il faut indispensablement faire avec soin les plans de ses ouvrages en tout genre, comédies, tragédies, romans, nouvelles, etc., etc., et c'est ce qu'on fait bien rarement aujourd'hui; c'est pourquoi la vraisemblance manque à tant d'écrits : il faut avoir prévu les préparations nécessaires, pour les placer à propos dans le cours de l'ouvrage; elles tiennent à une succession d'idées qui demandent

[1] Entre mille injustices reprochées à M. de Voltaire, dans ses Commentaires des pièces du grand Corneille, l'une des plus choquantes est cette étrange note sur ce vers de Corneille, cité ci-dessus :

« Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge ! »

L'auteur de *Zaïre* devait, mieux que personne, en sentir la beauté.

Deux invraisemblances intolérables dans le beau roman de *Clarisse*, par Richardson, ont donné lieu à de justes critiques, ce qui est d'autant plus fâcheux que ces invraisemblances produisent les plus belles scènes du roman, Richardson aurait pu prévenir ce défaut en ajoutant quelques traits de plus, dès le commencement de l'ouvrage, aux caractères de Clarisse et de Lovelace.

(*Note de l'auteur.*)

absolument un plan bien combiné, alors on s'interdit tout détail qui pourrait contrarier ou contredire ces préparations. En lisant attentivement tous nos bons ouvrages d'imagination, on pourra facilement s'initier dans tous les secrets d'un art, en général si négligé, et néanmoins si indispensable.

CHAPITRE XII.

De la Tragédie.

Nous allons maintenant nous occuper de la tragédie. La simplicité, tant vantée dans les ouvrages d'imagination, n'est point par elle-même une beauté; car si elle n'était pas fondée sur une idée originale et frappante, ou si elle ne donnait pas lieu à des développemens du plus grand intérêt, elle paraîtrait fort insipide, même avec un bon style; elle ne serait qu'un dénûment d'imagination. La tragédie de *Bérénice*, malgré le charme du style, et même l'intérêt touchant du caractère de Bérénice, est une pièce froide qui n'a jamais pu se soutenir au théâtre. Chez tous les peuples, et dans tous les temps, l'art dramatique a toujours

commencé par des fictions d'une excessive simplicité. Dans *le Prométhée* qui nous reste d'Eschyle, on ne trouve ni invention, ni événemens, ni incidens. Quoi qu'il y ait du génie dans la manière dont l'auteur a tracé le caractère inflexible et fier de Prométhée, cette pièce n'est pas comparable à celles de Sophocle et d'Euripide. Les plus belles pièces de ces derniers n'ont traversé les siècles avec tant d'éclat, que parce qu'elles joignent l'imagination à la beauté du style et à la vérité des sentimens. Par exemple, il y a tant de mouvemens, d'incidens merveilleux, de reconnaissances, et de coups de théâtre dans *OEdipe*, que, si ce sujet était moins usé, on en pourrait faire le plus frappant et le plus beau des mélodrames. Les coups de théâtre ne rendent donc point une pièce moins estimable, s'ils sont bien amenés, et si d'ailleurs les caractères sont bien faits, les sentimens bien développés, et si le style est élégant et pur.

Héraclius et *Rodogune* sont des pièces admirables; cependant l'action en est excessivement compliquée, mais elles n'en sont que plus théâtrales. Il est étrange de prétendre que l'intérêt si puissant excité par la surprise et la curiosité, doive être banni du théâtre, des poèmes, et des romans. Pourquoi la lecture de *la Henriade* est-

elle, malgré ses beaux vers, si ennuyeuse ? c'est qu'on ne trouve dans ce poème ni mouvement, ni situations extraordinaires et frappantes. Sans doute les charmes du style, l'élévation des sentimens, la vérité des caractères, et des peintures, sont dans la tragédie, des beautés du premier ordre ; mais l'ouvrage n'est aussi parfait qu'il peut l'être que lorsqu'on y trouve une fiction originale, attachante, et une grande pompe de spectacle ; enfin, il faut observer que les pièces des anciens sont infiniment moins longues que les nôtres. Les actes de leurs tragédies n'ont en général que deux ou trois scènes assez longues, et quelquefois ils n'en ont qu'une seule. Ainsi, dans un moindre espace, ils ont dû naturellement placer moins d'incidens. Il est à désirer que les auteurs dramatiques, en cherchant des sujets ou en traitant ceux qu'ils ont choisis, ne soient pas dominés par la crainte d'entendre comparer leurs pièces à des mélodrames ; car cette crainte gênerait, ou même gâterait leur talent; et bientôt nous n'aurions plus que des tragédies sans effet et sans imagination. Qu'ils tâchent de bien écrire, de n'être ni communs, ni emphatiques, de tracer de grands caractères, de bien peindre les passions; mais qu'ils tâchent

aussi d'inventer des fictions théâtrales, et d'offrir un beau spectacle, toutes ces choses réunies forment la perfection de l'art dramatique. Quelques personnes trouvent mauvais que, dans les sujets tragiques, on ose tracer des caractères atroces. A cela je répondrai que, si l'on n'admettait plus dans les ouvrages d'imagination que des criminels intéressans, ou du moins excusables, cette fausse délicatesse serait aussi nuisible à la morale qu'à l'art dramatique. Dès qu'on présente le crime, on doit le montrer épouvantable et monstrueux. D'ailleurs on trouve dans beaucoup de tragédies justement célèbres, les monstres les plus révoltans, entre autres, *Mahomet*, qui n'élève des enfans tombés entre ses mains que pour leur faire égorger leur père, atrocité qui se passe sous les yeux des spectateurs; et Cléopâtre, dans *Rodogune*, qui fait poignarder le fils le plus soumis, et qui veut empoisonner l'autre. L'*atrocité* d'un crime n'est donc point un sujet de critique dans une tragédie; mais un défaut intolérable, c'est de faire commettre une atrocité par un personnage que l'on a voulu rendre intéressant pendant quatre actes, tels, par exemple, que *Fayel* dans *Gabrielle*, ou *Barnewelt* dans la pièce de ce nom, de M. de La Harpe. *Maho-*

met et *Cléopâtre* dans *Rodogune*, commettent des *atrocités*, mais sont représentés comme des monstres; et ce spectacle est aussi moral que terrible. Une autre règle, sinon *écrite* du moins consacrée par l'exemple de tous les grands maîtres, c'est qu'il faut que la terreur n'agisse que sur l'âme, et que par conséquent elle n'offre rien qui puisse agir immédiatement sur les sens. C'est pourquoi le dénoûment du *Calas* de M. Chénier a causé tant d'horreur et d'indignation. Il faut avoir bien peu réfléchi sur l'art dramatique, pour amener sur la scène un homme *disloqué* par le supplice de la question. On le répète, jamais les grands maîtres n'ont présenté ces *atrocités dégoûtantes*. Dans le *Philoctète* grec, on voit, il est vrai, un héros souffrant des douleurs physiques, mais il veut les cacher, et c'est sur le soin, qu'il est forcé de prendre, de les dissimuler, que porte tout l'intérêt de la pièce.

Lamothe et beaucoup d'autres auteurs ont dit qu'il n'existe point de tragédie dont l'ensemble soit véritablement moral; il en est une, néanmoins, qui est profondément morale d'un bout à l'autre, c'est *Britannicus*. Dans cette admirable tragédie tous les caractères sont parfaitement développés et soutenus, celui d'*Agrippine* est re-

marquable par son originalité; avec tous les traits qui peuvent peindre noblement et avec grandeur une femme intrigante et ambitieuse, il offre une infinité de petits détails qu'un mot de plus ou de moins rendrait facilement comiques [1], et le mérite infini des détails complète son étonnante vérité. Il fallait tout l'art et tout le goût de Racine pour oser placer, dans une tragédie, un tel caractère avec toutes ses nuances, dont quelques-unes sont si près du ridicule. Cette pièce a le mérite d'offrir à la jeunesse les leçons morales les plus énergiques et les plus frappantes. Qu'est-ce qui prépare, forme et développe *Néron?* l'orgueil le plus puérile et la faiblesse de prêter l'oreille aux insinuations perfides d'un vil flatteur : n'est-ce pas l'histoire de tous les jeunes gens corrompus? Racine a représenté admirablement un jeune homme prêt à parvenir au dernier degré de corruption, uniquement parce qu'il préfère depuis long-temps un complaisant subalterne à un ami véritable; il craint qu'on ne le croie

[1] Son engoûment de la faveur; son indulgence pour Néron, quand elle croit reprendre son empire; la manière dont elle vante son crédit, etc.; aucun des commentateurs n'a bien senti la beauté originale de ce rôle.

(*Note de l'auteur.*)

mené par *Burrhus*, et il se laisse mener par *Narcisse*. Que résulte-t-il de cette faiblesse et de cette inconséquence absurde? D'abord l'éloignement de ceux qu'il doit révérer et chérir, et par conséquent l'ingratitude; bientôt cette ingratitude, augmentant avec ses déréglemens devient une haine atroce. Il craint de justes reproches; plus faible à mesure qu'il s'éloigne de la vertu, il ne veut ni réparer ni expier; il s'enfonce dans un abîme : et, au cinquième acte, *Néron* tout entier produit l'horrible catastrophe du dénoûment. Que de leçons sublimes dans cette conception!.....

On pourrait citer encore plusieurs tragédies, tant nationales qu'étrangères, très-morales dans leur ensemble et par leur but; il en est une surtout de Shakespeare, qu'on ne saurait trop louer sous ce rapport, c'est *Richard III*, où l'ambitieux usurpateur est peint avec les couleurs les plus énergiques, et de manière à inspirer non-seulement de l'horreur pour son caractère et ses crimes, mais un profond mépris pour son extravagance. Le dénoûment est admirable, lorsqu'après la bataille de Bosworth que l'usurpateur vient de perdre, il s'avance seul, à pied sur le théâtre, et voulant fuir, s'écrie avec désespoir :

Mon Royaume pour un cheval [1] !..... Ce mot est véritablement sublime dans la bouche d'un homme qui a commis tous les forfaits pour parvenir au trône. La belle scène des ombres au milieu des deux camps ne pourrait être admise sur notre théâtre français, mais elle serait merveilleusement placée à l'Opéra, ou dans un mélodrame. On ne doit pas attribuer à notre siècle le mince honneur d'avoir inventé les mélodrames; c'est à peu près ce qu'on appelait, dans le dix-septième siècle, des *tragédies à machines;* le grand Corneille fit les premières. Comme en général, il n'y a dans ces pièces ni vérité, ni développement de sentimens, ce genre sera bientôt épuisé : mais c'est le spectacle favori du peuple, et il mériterait toute la surveillance de la police. Ces pièces pourraient devenir très-utiles, si elles offraient toujours la morale la plus pure et la plus irréprochable.

[1] *My king dom for a horse!*

(*Note de l'auteur.*)

CHAPITRE XIII.

De l'Art théâtral, de la Déclamation, etc.

L'ART théâtral dans le grand genre, c'est-à-dire, dans la tragédie, est composé de deux parties : la déclamation qui enseigne à bien dire des vers, et le jeu, moins susceptible d'enseignement, qui exprime les passions. Par une conséquence très-remarquable aujourd'hui dans les écoles dramatiques, on néglige presque entièrement la déclamation, la seule chose de l'art que des maîtres puissent enseigner, et l'on s'attache à former le jeu des élèves que rien ne peut perfectionner que l'expérience et le talent naturel. La beauté de la déclamation consiste dans la pureté de la prononciation, l'art d'adoucir et de conduire sa voix, et de donner aux paroles une justesse raisonnée d'inflexions. En général la moitié de tout rôle tragique ne demande qu'une belle déclamation, les récits, le débit, une multitude de scènes n'exigent absolument que cette partie de l'art. Si l'acteur déclamait mal, quel que fût son talent dans les mouvemens énergiques et passionnés,

il ne remplirait qu'imparfaitement un beau rôle; il serait médiocre dans la plus grande partie de ce rôle, tout le charme des beaux vers serait perdu dans sa bouche. S'il avait d'ailleurs de grands succès, il gâterait l'oreille et le goût de ses admirateurs; il serait coupable d'un attentat que nul poète et même nul littérateur ne doit excuser; il dépouillerait Racine de sa divine harmonie.

Lorsqu'on veut apprendre à chanter, on commence par *solfier;* le maître, avant de songer à donner au chant du charme, de l'âme, et de l'expression, s'occupe uniquement à former l'organe de la voix et la justesse des intonations. Il semble de même que, dans l'art théâtral, on devrait commencer par enseigner seulement la déclamation, en faisant apprendre à l'élève, non des rôles, mais des odes et des morceaux détachés de nos meilleurs poèmes. Quand il déclamerait parfaitement les odes de Rousseau et les beaux vers de la *Henriade,* des poèmes de M. Delille, etc., on lui donnerait des rôles.

On n'a jamais mieux déclamé que Le Kain, mademoiselle Clairon, et Monvel : l'art de la déclamation a beaucoup perdu depuis trente ans. Mademoiselle Vestris commença à la gâter par

une prononciation vicieuse, que presque tous les acteurs ont imitée depuis. Elle mettait des *e* muets au dernier mot de tous les vers masculins terminés par un *r;* par exemple, elle eût dit :

> J'ai cru sur mes projets, sur vous, sur mon *amou-re*,
> Devoir en Musulman vous parler sans *détou-re*.

et en appuyant à l'excès sur ce *re*, qu'elle ajoutait. Il est inconcevable qu'une prononciation aussi ridicule, non-seulement n'ait pas été sifflée par le public, mais que personne, avant l'auteur de cet ouvrage, ne l'ait critiquée, et que les acteurs l'aient adoptée. Il y a environ cinquante ans qu'un auteur nommé *Aufrène* débuta avec beaucoup d'éclat dans la tragédie; il avait imaginé de jouer la tragédie sans déclamation avec le ton et les gestes les plus familiers. Il en résultait qu'il dénaturait les beaux vers de Racine, de Corneille et de Voltaire; qu'il déjouait les autres acteurs qui paraissaient emphatiques auprès de lui, et qu'il gâtait l'art. Les gens qui séduisent toujours les nouveautés bizarres et les lieux communs, furent enchantés de cette nouvelle manière, précisément parce qu'elle était excessivement discordante avec la bonne, et il

croyaient répondre victorieusement à ceux qui la condamnaient, en répétant qu'elle était plus naturelle, ce qui assurément est incontestable; car on ne peut nier qu'il n'y a point de héros, de rois et de princesses, qui, par l'extérieur et le langage, soient semblables aux personnages du théâtre. Mais si l'on veut les voir dans la pure réalité, il faut donc aussi les faire parler en prose, ou du moins abolir cette haute et divine poésie réservée pour eux seuls, et ne plus écrire la tragédie qu'en employant les vers familiers de la simple comédie.

Comme il y a de l'idéal dans le langage de la tragédie, on doit en retrouver dans toutes les autres parties du jeu des acteurs; et, sans cet accord, l'illusion même de la tragédie serait détruite; c'est l'harmonie de l'ensemble qui la produit; c'est cette nature embellie, mais possible, comme la Vénus de Praxitèle; c'est ce beau réal, qui, en élevant l'âme, frappe, séduit l'imagination, et qui fait d'une belle tragédie le chef-d'œuvre des conceptions littéraires, et de sa représentation, le plus ravissant, le plus noble amusement que l'homme ait jamais inventé.

Combien, depuis les anciens Grecs, l'art de la déclamation a dû gagner et se perfectionner!

L'expression du visage, le jeu muet, la douceu
des inflexions de la voix, toutes ces choses qu
demandent tant de talent, n'existaient pas pou
des acteurs qui jouaient avec des masques, et qu
étaient obligés de toujours forcer leur voix pou
être entendus; et des hommes qui jouaient de
rôles de femmes, de jeunes princesses!

On doit à M. le comte de Lauraguais d'avoi
débarrassé la scène française des balcons qu
obstruaient ridiculement le théâtre; et l'on do
à mademoiselle Clairon d'avoir perfectionné
costume théâtral : elle supprima les paniers, l
gants, et elle prit le costume de ses rôles. Jusqu
là, au mépris de l'antiquité, on n'avait porté a
théâtre que l'habit de cour français; le respe
pour nos rois faisait penser que nul *costume*
pouvait être plus majestueux et plus beau.

Il est une partie de l'art théâtral dont on n
jamais parlé, et qui mérite cependant quelq
attention, c'est le *jeu muet* des acteurs; ce
expression silencieuse est souvent nécessair
cependant on peut en abuser; sans doute, lo
que Monime s'interrompt pour dire à Mithr
date :

Seigneur, vous changez de visage.

Ce mot ne produirait aucun effet si la physion

mie de Mithridate n'eût pas, à l'avance, exprimé la surprise et le mécontentement : mais il ne faut pas que le jeu muet des acteurs puisse jamais distraire d'un récit ou d'un détail important fait de vive voix; par exemple, dans la belle scène l'Agrippine et de Néron dans *Britannicus*, le visage de Néron doit exprimer en général un peu de dédain, de la froideur et de la dureté; mais s'il variait ses expressions, il causerait une distraction fâcheuse sur le discours d'Agrippine. On pourrait donner plus d'étendue à ces réflexions, mais je ne prétends donner ici qu'une indication superficielle qui du moins a le mérite d'être neuve.

CHAPITRE XIV.

De la Comédie.

En 3564 (du monde), Eupolis, Cratinus et Aristophane ont rendu fort célèbre la comédie appelée *ancienne*, qui a tenu lieu, chez les Grecs, de satire [1].

[1] On y représentait des personnages existans et sous leurs noms.

(*Note de l'auteur.*)

En 3680, Méandre fut l'auteur de la nouvell comédie. On ne lui rendit pas justice de so vivant; on luí préféra les pièces de Philémon qui lui était fort inférieur.

Tout le monde convient que nos bons auteu comiques, et surtout Molière, sont infinimer supérieurs à ceux de l'antiquité; il n'est poir de pièce dans ce genre que l'on puisse me tre au dessus du *Misanthrope* [1], de *l'Avare*, d

[1] Le caractère, le plan et tous les détails de cette coméd sont également dignes d'admiration.

Timon, le *Misanthrope* des anciens, n'a rien de commu avec le nôtre : ce Timon est un rustre bien grossier et bie farouche qui dit des injures à tous ceux qu'il rencontre. I *Misanthrope* de Molière est un homme de la cour continuell ment gêné et mis au supplice par toutes les entraves de politesse et de l'usage du monde. Il y avait du génie à le plac sur un théâtre, où l'esprit observateur et droit peut trouv tant de choses à blâmer. Le héros de la pièce est intéressan parce que son dégoût pour le genre humain vient surtout d'u vertueuse indignation contre le vice, l'intrigue et la fausset d'ailleurs il est si naturellement frondeur, qu'on sent qu'il dû l'être, même au collége, et que cet esprit de dénigreme est né avec lui, c'est-à-dire avec le développement de sa ra son; enfin, pour que rien ne manque à ce grand tableau, est passionnément amoureux d'une coquette médisante, fr vole, légère, qui n'aime que le monde et la dissipation. A dénoûment, Alceste, forcé de renoncer à elle, est puni de s humeur atrabilaire et de son inconséquence; ce qui complé la perfection de cette pièce incomparable. (*Note de l'auteur.*

l'École des maris, des *Femmes savantes*, du *Tartufe* [2], etc; de *la Métromanie* de Piron, *du Méchant* de Gresset, du *Joueur* de Regnard, etc.

Assurément on ne citera pas au nombre de nos bons ouvrages dramatiques ceux de M. de Voltaire dans ce genre, par exemple, *Charlot* ou *la comtesse de Givry*, drame absurde, avec divertissement; *le Droit du seigneur*, *le Dépositaire*, *l'Hôte et l'Hôtesse*, *la Princesse de*

[2] M. Marmontel, dans ses Mélanges, dit que le plus beau plan de comédie, le seul qui lui ait causé un véritable étonnement, est celui du *Tartufe*. J'ose dire que ce jugement est bien peu réfléchi, car le plan du *Tartufe*, et son dénoûment (partie essentielle d'un plan), sont les seules choses que l'on puisse justement critiquer dans cette belle pièce. Est-il croyable qu'un homme marié en secondes noces à une jeune femme vertueuse et charmante, que cet homme, ayant de son premier mariage des enfans qui ne lui ont jamais donné le moindre mécontentement, les déshérite et prenne sa femme en avèrsion, parce qu'il s'est entiché d'une amitié folle et passionnée pour un hypocrite qui le décide à lui donner sa maison et tout son bien, uniquement parce que ce tartufe lui présentait de l'eau bénite à l'église, et qu'il lui a conté qu'il avait eu de grands remords, et qu'il s'était confessé d'avoir un soir tué une puce avec colère ?..... Je conviens qu'il faut un talent prodigieux pour faire passer de telles invraisemblances ; aussi les détails de cette comédie sont-ils admirables, mais *le plan* en est excessivement défectueux.

(*Note de l'auteur.*)

Navarre, la Femme qui a raison, *Trajan* ou *le Temple de la gloire*, première pièce de circonstance du théâtre Français, flatterie faite pour Louis XV, et qui déplut également au prince et au public; *Samson*, *Pandore*, *Tanis* et *Zélide*, la fête de *Bellebat*, etc., opéras que le plus mauvais auteur de nos jours rougirait d'avoir faits. *Les Deux tonneaux* et *le Baron d'Otrante*, opéras comiques, d'une platitude qui n'est pas concevable, quand on songe au nom de l'auteur. Le baron d'Otrante est un jeune seigneur de dix-huit ans, qui ouvre la scène par ces jolis vers :

Je prétends qu'on me rejouisse,
Dès que j'ai le moindre désir;
Holà ! mes gens, qu'on m'avertisse
Si je puis avoir du plaisir !

Quand M. de Voltaire n'est pas satirique, voilà, dans le genre comique, son naturel et sa gaîté; le reste de la pièce répond parfaitement à ce début; et voici, quand il n'est ni tragique ni licencieux, sa galanterie. Il s'agit d'une belle personne :

Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois,
A son choix.
Qui pourrait l'approcher

Sans chercher
Ce danger.
On meurt à ses yeux sans espoir ;
On meurt de ne les plus voir.
(Divertissement de *la Comtesse de Givri.*)

Voici encore de la galanterie :

Vous seule ornez ces lieux :
Des rois et des dieux
Le maître est dans vos yeux [1].
Ah ! si de votre cœur
Il était vainqueur,
Quel bonheur !
Tout parle en ce beau jour
D'amour.
Un roi brave et galant,
Charmant,
Partage avec vous
L'heureux pouvoir de régner sur nous.
(Divertissement de *la Comtesse de Givri.*)

M. de Voltaire a prodigué, dans ses poésies lyriques, cette *harmonieuse* mesure (des vers de neuf syllabes), comme dans ce chœur de *Tanis et Zélide*.

Demeurez, régnez sur nos rivages ;
Connaissez la paix et les beaux jours ;
La nature a mis dans nos bocages
Les vrais biens ignorés dans les cours.

[1] Agréable inversion.

Ce n'est pas ainsi que Racine et Quinault ont fait des chœurs et des vers lyriques, et tous ceux de M. de Voltaire, en ce genre, sont de la même force. Dans son *Trajan* ou *Temple de la gloire*, ouvrage à grande prétention, on trouve cette tirade :

Tout rang, tout sexe, tout âge,
Doit aspirer au bonheur [1].
Le printemps volage,
L'été plein d'ardeur,
L'automne plus sage,
Raison, badinage,
Retraite, grandeur.
Tout rang, tout sexe, tout âge
Doit aspirer au bonheur.

Si J.-B. Rousseau, M. de Pompignan, Gresset, Piron, eussent fait de tels vers et de telles pièces, comme M. de Voltaire s'en serait moqué, et qu'il aurait eu raison! Que l'on compare toutes ces productions lyriques au *Devin du village*, et le vrai talent de J.-J. Rousseau n'était pas celui de la poésie.

Quant aux deux seules comédies de M. de Voltaire, qui soient restées au théâtre (*l'Enfant*

[1] Ce n'est pas tout-à-fait *un devoir*, surtout pour le bonheur dont il s'agit; mais, au fond, la *pensée* est d'une incontestable vérité. (*Note de l'auteur.*)

prodigue et *Nanine*), ses admirateurs même conviennent que ces pièces sont infiniment au dessous des moins bonnes de Lachaussée et de Destouches; la versification en est très-défectueuse, on y trouve même beaucoup de vers ridicules : c'est dans *l'Enfant prodigue* qu'une jeune personne *innocente*, bien élevée et non mariée, dit que deux époux qui ne s'aiment pas sont :

Sans joie à table, et la nuit sans amour!

On trouve aussi le vers suivant dans cette pièce.

Souffrir n'est rien, c'est tout que de déchoir.

Ce vers aurait beaucoup plus de justesse en le retournant ainsi :

Déchoir n'est rien, c'est tout que de souffrir.

Les caractères de cette pièce n'ont ni vérité ni vraisemblance, et toutes les plaisanteries en sont détestables. Pour *Nanine*, l'auteur n'a dû son succès qu'à son nom, ses cabales, et le talent de mademoiselle Gaussin. Toutes les jeunes et jolies actrices aiment le rôle de Nanine, parce qu'elles y paraissent successivement sous deux costumes, l'un très-brillant, et l'autre tout-à-fait champêtre; mais la pièce n'en est pas moins un tissu

d'extravagances : il est révoltant que Nanine, qui a été élevée par la baronne, supplante sa bienfaitrice, sans éprouver de remords ni même le moindre scrupule; il est absurde qu'un jardinier bien grossier, qui dit : *j'allions, je venions*, ait la folie de demander en mariage une belle demoiselle richement habillée, couverte de pierreries, admise à la table des maîtres du château. Il est incompréhensible que le comte d'Olban, auquel l'auteur a voulu donner une grande élévation d'âme, un esprit supérieur, prétende se justifier auprès de la femme qu'il trahit et qu'il abandonne, en lui disant que le monde est *une histoire* et que *l'amour a deux carquois*, et qu'ensuite il charge son valet de chambre d'aller, sans délai, acheter à Paris, pour son mariage avec Nanine, les plus belles étoffes d'or et d'argent, les plus beaux diamans de L'empereur [1], une superbe voiture, six chevaux, etc. Cette commission de deux ou trois cent mille francs, au moins, est exécutée avec une célérité peu commune : le valet de chambre revient au bout d'une demi-heure, en annonçant qu'il rapporte tous ces magnifiques achats; et qu'enfin cet amant

[1] Fameux joailler du temps.

(*Note de l'auteur.*)

passionné, sur la seule lecture d'un billet ambigu, mais pour lui seul, car les expressions employées par Nanine annoncent non l'amour, mais le plus profond respect, que cet amour, dis-je, *vainqueur du préjugé* [1], se persuade que Nanine, amoureuse d'un paysan du village voisin, lui envoie tous ses diamans, en ajoutant qu'elle se flatte qu'il *daignera* les accepter. D'après cette lecture, le comte d'Olban, malgré la grandeur de son âme, ordonne qu'on dépouille sur-le-champ l'objet d'une passion si exaltée, que l'on force Nanine, à reprendre ses habits de villageoise (qu'apparemment elle a conservés), qu'on la chasse de la maison, qu'on la conduise et qu'on la laisse toute seule sur le grand chemin, et le style de cette comédie, toujours lâche, diffus, rempli de fautes de langage, et surtout emphatique, ne rachète dans aucune scène ces défauts choquans de vraisemblance; l'immoralité du sujet qui présente la raison et la fidélité tournées en ridicule, est le triomphe du parjure et de l'ingratitude.

Je finirai cet article par quelques réflexions sur nos valets de comédie.

[1] Le second titre de la pièce est *le Préjugé vaincu.* (*Note de l'auteur.*)

Les *Crispins*, *les Frontins*, *les Pasquins*, toujours très-fripons et très-gais dans les comédies, les opéras comiques et les mélodrames, ne peuvent avoir qu'une funeste influence sur les mœurs du peuple, surtout quand les spectacles sont multipliés, et que les prix des places et les heures des représentations permettent aux personnes de toutes les classes d'y aller souvent.

Nos valets de comédie, copiés d'après ceux de Plaute, n'ont aucune vérité; mais les modèles de ces personnages existaient réellement dans l'antiquité. Des esclaves achetés dans l'enfance et élevés avec les enfans de leurs maîtres, prenaient une sorte d'éducation et cette finesse et cette souplesse que peuvent donner la faiblesse et la dépendance. Ils devenaient souvent les confidens de leurs jeunes maîtres, et cherchaient à se rendre utiles en les servant dans leurs intrigues. Telle est sans doute la véritable origine de nos soubrettes et de nos Crispins; mais il faut observer que, chez les anciens, ces personnages n'avaient pas les inconvéniens qu'ils ont parmi nous. Ces valets représentaient des esclaves, et le profond mépris pour cette classe préservait de la tentation de les imiter.

CHAPITRE XV.

De l'Histoire et des Historiens.

Le dix-septième siècle, si fécond en grands écrivains, ne l'a pas été en historiens. Bossuet rouvrit avec un éclat prodigieux cette noble et belle carrière ; et devant y conserver toujours la première place, il y resta seul pendant un demi-siècle, comme si l'étendue de ses idées, de son plan, qui embrassait l'univers entier, tant de force, de profondeur, de majesté, eussent suffi pour illustrer et pour achever de remplir à jamais ce champ si vaste!...

Le dix-huitième siècle a été très-riche en bons historiens, mais les plus estimables ont paru dans les quarante premières années de ce siècle. Les idées morales étaient saines encore; les sophistes, qui eurent depuis tant de vogue, n'avaient point encore bouleversé la littérature et gâté l'esprit public.

Quintilien, en parlant des qualités nécessaires à un grand orateur, dit : *Je le veux tel qu'il n'y ait qu'un honnête homme qui puisse l'être.* On en

peut dire autant des historiens. Que sont-ils lorsqu'ils manquent de principes et de véracité? Le sage, le laborieux et le véridique Rollin offrit, dans ce genre, à la jeunesse et au public, un grand et solide travail qui honorera toujours la littérature française. M. de Voltaire a été équitable pour cet écrivain. Dans son Dictionnaire et dans d'autres ouvrages, il loue son naturel et son style. L'abbé de Vertot, l'abbé de Saint-Réal, l'abbé de Velly, s'illustrèrent dans la même carrière. Un philosophiste cynique aspira à de plus bruyans succès, et n'obtint qu'une honteuse et funeste célébrité, dont tout l'éclat s'est évanoui: ce fut l'abbé Raynal. Son histoire du stathoudérat est ridiculement écrite; et son *Histoire philosophique des Indes* offre, dans un style boursouflé, des peintures indignes de l'histoire, des mensonges odieux et des erreurs monstrueuses. Il est remarquable que le titre *philosophique* ait été déshonoré par les ouvrages qui, dans ce genre, ont fait le plus de bruit: l'histoire dont nous parlons et le *Dictionnaire philosophique*. Ces ouvrages doivent sans doute contenir de pernicieuses doctrines; mais il semble que leurs auteurs, par respect pour ce qu'ils appelaient la philosophie, auraient dû naturellement réserver les tur

pitudes qui s'y trouvent pour leurs pamphlets anonymes [1]. Le mépris de toute morale et de toute bienséance dans les ouvrages volumineux qui portent ce titre, est assurément une maladresse incompréhensible dans de tels écrivains.

Tout ouvrage qui n'a pas le ton qu'il doit avoir manque de goût, et ce seul défaut empêcherait M. de Voltaire d'être placé au rang des grands historiens. Outre le ton épigrammatique qu'on s'accorde à lui reprocher, il manque sans cesse, en écrivant l'histoire, aux convenances les plus connues et les plus généralement suivies; par exemple dans l'*Histoire de Charles XII*, il se cite lui-même, non en note, mais dans le cours de l'ouvrage et de la narration qu'il interrompt pour raconter ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu dans sa première jeunesse. Mais quand son style serait aussi parfait à cet égard, qu'il l'est d'ailleurs par le naturel et la clarté, il n'en mériterait pas moins d'être exclu de la liste des historiens estimables; car nul autre n'a fait des bévues historiques plus étranges et des mensonges aussi auda-

[1] Entre autres infamies consignées dans le *Dictionnaire philosophique*, voyez les articles *Déjection*, *Ignorance*, *Passions*; et dans l'*Histoire philosophique*, les détails sur les Bayadères, la secte des Budoïstes et tant d'autres morceaux. (*Note de l'auteur.*)

cieux et aussi multipliés; écoutons-le lui-même sur ce point; en envoyant à son ami Damilaville un morceau d'histoire manuscrit, il lui dit :

« Nous étions convenus, malgré la loi de l'his-
» toire, de supprimer des vérités; parcourez ce
» manuscrit, et si vous y trouvez quelque vérité
» qu'il faille encore immoler, ayez la bonté de
» m'en avertir. » (*Lettres de Voltaire.*)

Ici toute réflexion serait inutile : nous n'en ferons point.

Un autre *philosophe*, mais qui avait un caractère plein de droiture et un fond de respect pour la religion (M. Gaillard), a été l'un des meilleurs historiens de ce siècle. *L'Histoire de François Ier*, *la Rivalité de la France et de l'Angleterre* [1], *l'Histoire de Charlemagne*, sont des ouvrages excellens, à quelques erreurs près d'opinions et de principes, mais en très-petit nombre. L'auteur avait une belle âme, beaucoup d'esprit,

[1] Les philosophes ne lui ont jamais pardonné d'avoir dit nettement dans cette histoire qu'il fallait reconnaître quelque chose de *véritablement miraculeux* dans la *Vie de Jeanne d'Arc*. M. Gaillard a vu toutes les horreurs de la révolution; ses yeux s'ouvrirent, il se jeta dans les bras de la religion avec toute la sincérité de son noble caractère. Il se retira à Chantilly, où il mourut au commencement de ce siècle.

(*Notes de l'auteur.*)

le raison et de sagacité, un très-bon style; il était aussi laborieux que véridique; son érudition était prodigieuse; enfin, il avait toutes les qualités qui forment les grands historiens. D'autres écrivains, quoique très-inférieurs à ceux qu'on vient de nommer, se sont néanmoins distingués aussi dans ce genre; entre autres, M. Desormeaux qui nous a donné une histoire intéressante du grand Condé. Enfin, dans ce moment, nous avons encore plusieurs historiens dont les talens et les principes sont également dignes d'éloges.

Je ne dirai qu'un mot des Mémoires historiques. Le siècle de Louis XIV en a fourni plusieurs excellens, entre autres, les *Mémoires du cardinal de Retz*, aussi intéressans par les faits que par la manière de peindre et de conter. Il est dommage que tant de talent, de connaissance des hommes et des affaires, soit déparé par un esprit factieux et turbulent. Les Mémoires de madame de Nemours prouvent que leur auteur possédait une sagacité bien rare dans une femme, et ils montrent aussi une impartialité plus rare encore, surtout dans les temps de factions. Je me glorifie d'avoir tiré de l'oubli, il y a plus de trente-six ans, ces excellens Mémoires; ils entrèrent dans un cours de lectures historiques

que je faisais alors; j'en parlai avec admiration dans un de mes ouvrages; on en fit aussitôt une nouvelle réimpression, et ils furent généralement relus [1].

Les Mémoires de Gourville sont très-curieux; ceux de madame de Motteville sont remarquables, surtout par leur candeur et le ton de sincérité qu'on y trouve d'un bout à l'autre. Quant aux Mémoires de mademoiselle de Montpensier, on désirerait qu'une princesse du sang s'exprimât avec plus d'élégance et de pureté; mais, tels qu'ils sont, ces Mémoires fourniront toujours à l'histoire d'utiles matériaux. On pourrait citer encore beaucoup d'autres Mémoires estimables de ce temps.

Il est à remarquer que les mœurs ont une influence frappante sur ce genre d'ouvrages : quand elles sont bonnes, les Mémoires sont toujours

[1] Quiconque aime les lettres trouvera toujours un grand plaisir à *ressusciter* un bon ouvrage ; j'ai éprouvé qu'il y en a beaucoup aussi à faire connaître un excellent ouvrage étranger dont personne encore n'a fait mention ; c'est ainsi qu'ayant lu en anglais, six ans après leur publication à Londres, les *Vies des célèbres poètes anglais*, de Samuël Johnson, je me hâtai d'en parler dans *Adèle et Théodore*, et au bout de peu de mois j'eus la satisfaction d'en voir paraitre une traduction française.

(*Note de l'auteur.*)

écrits avec noblesse, ou du moins avec décence. Quand la religion, et par conséquent les mœurs, tombent en décadence, les Mémoires deviennent cyniques et de véritables libelles ; ceux qui nous restent du temps de la régence sont une des preuves de cette vérité, et cette preuve ne s'est malheureusement que trop multipliée jusqu'à nos jours [1].

Une belle idée serait d'entreprendre de purifier l'histoire (et par conséquent les Mémoires historiques) de tous les mensonges qui la souillent. On ferait un ouvrage très-volumineux, et qui justifierait une infinité de grands personnages calomniés dans l'histoire.

Un homme de beaucoup d'esprit, qui a passé plusieurs années à Constantinople, voyagé dans les Indes, et qui possède les langues orientales, a fait, d'après les lectures et les traditions qu'il a recueillies, un Mémoire très-intéressant sur Alexandre le Grand, et dans lequel il entreprend de prouver que ce héros n'a commis aucun des crimes que l'histoire lui impute. Nous ne citerons qu'un trait de ce Mémoire, mais qui,

[1] *Voyez* les Mémoires de J.-J. Rousseau, ceux de madame d'Épinay, etc., etc., etc.

(*Note de l'auteur.*)

dans le système de l'ingénieux auteur, nous paraît être de la plus grande force.

On a généralement accusé Alexandre d'avoir poussé le délire de l'orgueil jusqu'à vouloir se faire rendre les honneurs divins; tous les historiens disent qu'il se fit adorer publiquement en Perse. Voici comment le Mémoire le justifie à cet égard.

« Ce prince, comme tous les conquérans qui » ont connu le cœur humain, s'était imposé la » loi de respecter les *constitutions politiques* et » les coutumes des nations soumises par ses ar- » mes. En arrivant dans une terre conquise, » informé d'avance des usages du pays, il les » adoptait sur-le-champ, comme s'il n'eût fait » que suivre ses propres habitudes, et il exigeait » que sa suite et son armée s'y conformassent » ainsi que lui. Or l'usage universel en Perse » était de saluer le roi, et même les princes du » sang, en mettant un genou en terre; Alexan- » dre, sans l'exiger, reçut naturellement de tous » les Perses cette espèce de salut que lui refu- » sèrent plusieurs Grecs de sa suite. » Et j'ajouterai que, dans l'antiquité, la coutume de l'Orient était de dire, par une exagération de langage passée en habitude, qu'on allait *adorer le roi*,

pour exprimer qu'on allait lui *faire sa cour*, lui *rendre ses hommages*, etc. C'était uniquement une manière orientale de parler, à laquelle on n'attachait aucune idée de culte et d'idolâtrie, puisqu'on le trouve dans la Bible et dans la bouche des plus saints personnages; souvent les prophètes l'emploient en sortant de l'audience d'un roi auquel ils viennent d'annoncer avec autorité les sévères volontés de l'Éternel.

On sait que les Grecs étaient naturellement inconstans et malins. Ceux qui suivirent Alexandre furent bientôt excédés des campagnes de guerre et de la fatigue des conquêtes; ils voulaient retourner dans leur pays; ils se révoltaient sans cesse. Alexandre eut plus de peine à les retenir et à les contenir qu'à conquérir l'univers. De retour chez eux, après la mort du héros, il n'est pas étonnant que ces Grecs mutins et mécontens aient rempli leurs récits de faussetés et de fables. Quand ils ont dit qu'en Perse on *adorait* Alexandre, et qu'on ne l'abordait qu'en se mettant à genoux, et qu'il avait ordonné aux Grecs d'en faire autant, ils ont dit des faits réels, et cependant ils ont menti, en l'accusant d'avoir exigé un culte parce que ces démonstrations et ces manières de parler n'étaient point une idolâ-

trie; qu'il ne les avait point inventées, et qu'en cela, comme partout ailleurs, il ne faisait que se conformer aux usages du pays où il se trouvait [1]. Cependant les seules traditions des Grecs ont formé son histoire, mais tous les livres orientaux le disculpent entièrement sur ce point et sur tous les autres. Ces livres ne parlent de lui qu'avec amour et vénération, et lui donnent toujours les titres de *bienfaiteur* et de *père*. Se faire ainsi chérir des nations vaincues, serait en quelque sorte légitimer les conquêtes, si l'inflexible justice pouvait jamais les approuver.

Combien d'autres mensonges on pourrait découvrir dans les historiens profanes de l'antiquité! mais ceux de l'histoire moderne sont innombrables [2]. L'un de nos plus véridiques historiens

[1] Usages moins surprenans chez les païens et les idolâtres, que ceux qui, parmi nous, autorisent des princes chrétiens à se faire servir *à genoux*, et à partager dans nos temples l'encens offert à la divinité. Ce dernier honneur, si bizarre et si scandaleux, était même rendu au plus petit seigneur de paroisse. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Un homme qui avait une grande instruction, feu M. Crawfurt, m'a protesté que ses recherches historiques lui avaient positivement prouvé que le maréchal d'Ancre et sa femme étaient entièrement innocens de tous les crimes qu'on leur a imputés. M. Crawfurt voulait faire une brochure sur ce sujet, mais la mort l'en a empêché. (*Note de l'auteur.*)

est M. Gaillard, et celui qui, de son propre aveu, a le plus outragé la vérité est M. de Voltaire [1]. C'est lui qui a constamment soutenu que le testament imprimé du cardinal de Richelieu n'était pas de ce ministre, quoique le maréchal de Richelieu lui eût dit, écrit et répété qu'il n'existait pas une pièce plus authentique, puisque sa famille possédait l'original de ce testament. M. de Voltaire n'a jamais voulu se rétracter; c'est encore M. de Voltaire qui a dit, dans le *Dictionnaire philosophique* et dans le *Siècle de Louis* XIV, qu'à la mort de Cromwel la cour de France prit le deuil, et que la seule mademoiselle de Montpensier *eut le courage d'aller au cercle de la reine en robe de couleur;* et cependant les mémoires de mademoiselle de Montpensier sont entre les mains de tout le monde, et elle y dit expressément qu'à la mort de Cromwel on n'eut pas l'humiliation de prendre le deuil pour cet usurpateur sanguinaire, puisque la cour était en deuil d'un autre prince, et elle

[1] Il est plaisant que l'on ait comparé M. de Voltaire à un moine. L'illustre auteur de l'*Esprit des lois* dit que M. de Voltaire *n'écrira jamais bien l'histoire, parce que, semblable à certains moines, il n'écrit que pour son couvent*, c'est-à-dire la secte philosophique.

(*Note de l'auteur.*)

ajoute ces paroles : *Sans cela, je crois que j'aurais eu le courage de me dispenser ce soir-là d'aller au cercle de la reine.* On peut juger que l'historien qui a fait des mensonges si grossiers, si faciles à découvrir, et sans aucun intérêt, en a bien fait d'autres quand il s'agissait de satisfaire ses passions, ses inimitiés, et d'appuyer ses systèmes. M. l'abbé Guénée, dans son excellent ouvrage intitulé *Lettres de quelques Juifs à M. de Voltaire*, a relevé une multitude de mensonges inouis de cet écrivain sur la *Bible*, et une énorme quantité de fausses citations. Tous les ouvrages historiques de M. de Voltaire en sont remplis; c'est là ce qu'il appellait *immoler des vérités à l'utilité publique*, c'est-à-dire à la propagation de l'impiété et des principes qui y conduisent. Mais, de tous les mensonges historiques et littéraires de M. de Voltaire et de ses amis, le plus odieux et le plus effronté est celui dont l'abbé de Caveirac fut l'objet. Jean Novi de Caveirac, né à Nîmes en 1713, embrassa l'état ecclésiastique, et publia beaucoup d'ouvrages estimables relatifs à la théologie, la morale et la politique. L'un des meilleurs a pour titre : *L'accord parfait de la nature, de la raison, de la révélation, et de la politique.* Le titre seul an-

nonce la conception la plus morale et le plan le plus étendu. Si cet ouvrage eût eu la réputation qu'il devait avoir, il eût servi de préservatif aux systèmes philosophiques modernes. Voltaire et ses sectateurs le sentirent; le génie du malheur inspira ce qu'ils devaient faire dans cette occasion : la génération qui s'éteignait connaissait l'ouvrage et l'estimait; les philosophes *travaillaient* pour la jeunesse, et, par leurs nombreuses brochures, s'étaient emparés de tous ses loisirs. Il s'agissait de l'empêcher de lire cet excellent ouvrage de l'abbé de Caveirac : le critiquer était difficile et hasardeux, et d'ailleurs c'était un moyen sûr de le faire lire. On prit un autre parti : les calomnies, ainsi que les délations, ne coûtent rien aux chefs de parti et même à ceux qu'ils font agir.

Voltaire et ses sectateurs n'osant attaquer le livre de l'abbé de Caveirac, résolurent de déshonorer l'auteur et de le rendre un objet de mépris et d'exécration. L'abbé de Caveirac avait fait anciennement un *Mémoire sur le mariage des calvinistes*, à la suite duquel il avait ajouté une *dissertation sur les journées de la Saint-Barthélemy*. Le titre n'annonçait rien qui dût piquer la curiosité; on ne lut point cette brochure qui

resta à peu près ignorée; l'édition, au bout de douze ou quinze ans, fut dispersée, on ne la trouvait plus dans le commerce; l'auteur mourut : alors Voltaire s'empara de l'ouvrage pour le travestir, dans un extrait calomnieux, avec la plus impudente fausseté. Il écrivit, répéta dans tous ses pamphlets, et fit répéter partoute sa secte que l'abbé de Caveirac était un *monstre*, qui avait fait, dans cet ouvrage, la plus *infâme apologie de la Saint-Barthélemy*. On le crut, et l'auteur et ses ouvrages non-seulement perdirent toute réputation, mais tombèrent dans un profond mépris, sur la parole de tant de calomniateurs réunis. Quel triomphe pour la secte d'avoir ainsi couvert d'ignominie un homme plein de talens, qui était pieux et qui était prêtre, et de plonger dans l'oubli des ouvrages lumineux contre le philosophisme!..... Cependant le temps qui tôt ou tard dévoile la vérité, fit connaître à quelques gens de lettres (mais depuis la mort de Voltaire) cet ouvrage de l'abbé de Caveirac, et ils virent avec autant d'indignation que de surprise que toutes les déclamations contre ce ouvrage n'étaient que d'atroces calomnies. Le seul but de l'auteur dans cet écrit a été de prouver, en déplorant avec énergie l'horreur d

massacre, que la religion n'en fut que le prétexte; que ces forfaits furent l'ouvrage d'une barbare politique et des haines particulières, et qu'enfin il périt moins de monde dans ces horribles journées qu'on ne l'avait cru d'abord. Voici à ce sujet comment l'auteur s'exprime :

« Éloignés de deux siècles de cet affreux » événement, nous pouvons en parler, non sans » horreur, mais sans partialité. On peut répan- » dre des clartés sur ses motifs et ses effets tragi- » ques, sans être l'approbateur tacite des uns » ou le contemplateur insensible des autres; et » quand on enlèverait à la journée de la Saint- » Barthélemy les trois quarts de ses excès, elle » serait encore assez affreuse pour être détestée » de ceux en qui tout sentiment d'humanité » n'est pas entièrement éteint. »

Ajoutons à ceci que les philosophistes n'ont jamais parlé de la véritable *apologie* de la Saint-Barthélemy, faite par Naudé, dans son livre intitulé *des coups d'État*, dans lequel il loue ce massacre comme l'action de la plus haute sagesse politique, en n'y blâmant qu'une seule chose, c'est qu'on n'ait pas exterminé tous les calvinistes sans en épargner un seul. L'ouvrage de Naudé fit du bruit, et était fort connu; néan-

moins Voltaire et ses amis gardèrent à cet égard le plus profond silence. Pourquoi? Naudé était impie et séditieux; il fut, dans ses ouvrages, le précurseur de la philosophie moderne.

Toute la secte philosophique s'accordait à mentir avec cette impudence dans les libelles et dans les ouvrages historiques [1]; leur chef le recommandait sans cesse : « *non pas timidement* (disait Voltaire), *non pas pour un temps, mais hardiment et toujours.... Mentez, mes amis, mentez, je vous le rendrai dans l'occasion* [2]. » Ce furent les mensonges inouïs d'un libelle de Voltaire contre M. de La Baumelle qui attirèrent à M. de Voltaire cette réponse énergique et foudroyante :

« Je suis dégoûtant, dites-vous, pour le pu-
» blic, et qu'êtes-vous, à ses yeux? Qu'est pour
» les dévots l'auteur de *la Pucelle?* pour les
» chrétiens, l'auteur des *Sermons des Cinquan-*
» *te?* pour les rois, l'auteur de ces mots à ja-

[1] Quand les amis mêmes de Voltaire le lui reprochaient, et lui représentaient qu'il était sans exemple d'écrire ainsi des livres sérieux d'histoire, il répondait qu'il fallait aux Français non des histoires, *mais des historiettes.*

[2] Lettre à Thiriot, 21 octobre 1736.

(*Note de l'auteur.*)

» mais odieux : *Il n'est qu'un Dieu et qu'un* » *Roi* [1] ? pour ce roi, l'auteur de sa vie [2] ? pour » les âmes généreuses, l'implacable ennemi de » Desfontaines, de Jean-Baptiste Rousseau [3] ? pour » des esprits vrais, l'infidèle compilateur de » l'histoire universelle? pour les cœurs droits, » le pâle envieux de Maupertuis, de Montes- » quieu et de Crébillon? pour toutes les nations, » l'homme qui a médit de toutes? pour les li- » braires, l'écrivain contre lequel tous les librai- » res élèvent leur voix? »

Si l'auteur de cette lettre l'eût écrite quinze ou vingt ans plus tard, que de reproches nouveaux et sanglans il aurait pu faire [4] !.....

Admirons en tremblant la providence qui a déshonoré avec tant d'éclat cet affreux philoso-

[1] Le roi de Prusse.

[2] Cette *Vie privée du roi de Prusse*, par Voltaire, est un vrai libelle.

[3] Et depuis, de Fréron et de tant d'autres.

[4] A l'époque de 1753, où La Baumelle écrivait ces Lettres, Voltaire n'avait pas encore écrit ses ouvrages les plus horribles contre la religion, tels que *le Dictionnaire philosophique*, *la philosophie de l'histoire*, etc., ni ses Commentaires sur Corneille, où l'*envie* se montre avec si peu d'adresse.

(*Notes de l'auteur.*)

phisme, en mettant en action et faisant triompher par la terreur ses maximes, ses principes, son impiété, et qui nous a prouvé que de toutes les erreurs qui tendent à égarer l'esprit humain, il n'en est point qui puissent produire un bouleversement aussi complet de toutes les idées morales, des scènes aussi sanglantes, des catastrophes et des crimes plus exécrables et plus funestes.

Les *Souvenirs*, qui contiennent surtout des anecdotes, sont des lambeaux historiques ou du moins des fragmens qui fournissent toujours quelques matériaux à l'histoire. Nous devons au siècle de Louis XIV des modèles parfaits en tous genres, et même dans les plus légers et les plus frivoles. On a écrit de nos jours beaucoup de souvenirs, mais on n'en a point publié de plus agréables que ceux de madame de Caylus.

Les voyageurs sont aussi des historiens et souvent beaucoup plus utiles que ceux dont on vient de parler : s'arracher du sein de sa famille et de son pays pour aller chercher de nouvelles lumières, afin d'en enrichir les arts et sa patrie, c'est montrer le sentiment le plus louable et le goût le plus noble. Il est à remarquer qu'immédiatement avant la révolution, les grands et périlleux voyages les plus célèbres n'ont été en-

trepris que par des hommes d'une des classes proscrites en France (la noblesse [1].)

L'illustre voyageur, dont on devait un jour confisquer toutes les possessions, M. le comte de Choiseul, poursuivant le cours de ses paisibles conquêtes sur l'antiquité, découvrait des monumens oubliés depuis des siècles; il parcourait les champs de la Phrygie, et s'emparant du tombeau de Patrocle et des ruines de Troie, il les dessinait avec la perfection d'un habile artiste, et les décrivait avec les talens réunis d'un savant et d'un éloquent littérateur : c'était en effet s'approprier ces grands débris de la fortune et de la gloire!.... et cependant, peu de temps après, à Paris, les tribunes révolutionnaires retentirent de déclamations sur l'ignorance et l'incapacité des nobles.

La manière d'écrire des voyages, a souffert beaucoup de révolutions. Sur la fin du règne de Louis XIII et sous celui de Louis XIV, les gens du monde, en général, ne sortaient de leur pays que pour faire la guerre ou aller en ambassade; et, quand par hazard ils voyageaient, c'était uni-

[1] MM. de Choiseul, de La Peyrouse, de Châteaubriand, de Forbin.

(*Note de l'auteur.*)

quement pour s'instruire des mœurs, des lois et du gouvernement des nations étrangères. Les voyages alors ne formaient parmi eux que des hommes d'état et d'honnêtes gens. Ils ne faisaient point de cours de chimie, de physique, de botanique et d'histoire naturelle; ils avaient peu de connaissance des beaux arts. Dans ce temps, en France, les missionnaires, les savans et les négocians, entreprenaient seuls de grands voyages; ces personnages avaient fait de bonnes études; mais ils ne prétendaient nullement à la gloire de passer pour de bons écrivains; ils pensaient que, pour faire un bon ouvrage dans ce genre, il suffit d'avoir passé assez de temps dans les pays étrangers pour les bien connaître [1]; ensuite, d'écrire correctement et avec clarté; et enfin, de donner une idée juste et précise de ce qu'on a vu. Il a résulté, de cette manière de penser, des ouvrages auxquels les botanistes, les naturalistes et les physiciens, ont reproché quelques erreurs, mais qui

[1] C'est ainsi que pensaient Chardin, qui voyagea quarante ans; Tavernier, Niehbur, etc, qui ne croyaient pas que, pour bien parler de l'Asie, il pût suffire d'y avoir fait un voyage. Tavernier fit trois voyages en Perse, séjournant longtemps à chaque voyage. Tournefort passa deux ans dans la Grèce.

(*Note de l'auteur.*)

d'ailleurs sont pleins de solidité et infiniment instructifs. Les auteurs ont tout vu et bien vu, parce qu'ils ont vu sans système et qu'ils ont séjourné tout le temps nécessaire pour s'instruire véritablement. Qui ne fait que parcourir un pays étranger, en rapporte une multitude d'idées fausses. Tous ceux qui ont habité long-temps une terre étrangère, diront qu'ils n'ont jamais conservé, au bout de deux ou trois ans, l'opinion qu'ils en avaient conçue dans les premiers mois, et non-seulement sur les lois, les mœurs et le caractère national, mais sur des choses purement physiques.

L'esprit le plus sain, le plus exempt de prévention apporte toujours dans un pays nouveau des opinions toutes formées, et ces opinions influent prodigieusement sur les premiers jugemens; d'ailleurs l'accueil personnel qu'on reçoit, les gens qu'on rencontre, les aventures qu'on éprouve, l'ennui ou l'agrément du voyage, ont encore une grande influence sur la manière de juger. Telle personne dont la santé se dérange en voyageant, en accuse le climat, qui peut-être n'a aucune part à ce malheur. Que ce même voyageur reste long-temps dans ce même pays, que sa santé se rétablisse et se fortifie, il effacera de

son journal la satire du climat pour y substituer un éloge : il en est ainsi de mille choses et de presque tout. Ne trouverait-on pas ridicule un jeune homme qui, sortant d'une profonde solitude s'aviserait, aussitôt après son début dans la société, de faire un ouvrage sur les mœurs, les usages du grand monde et de son pays? Cependant il en connaîtrait parfaitement la langue, avantage qui manque à presque tous les voyageurs, même en Europe, et dont sont toujours privés ceux qui voyagent dans d'autres parties du monde. Les voyageurs modernes, très-différens des anciens, ont, en général, la prétention d'être à la fois grands écrivains, profonds penseurs et botanistes, naturalistes, chimistes, physiciens, connaisseurs distingués dans les beaux-arts, et philanthropes doués de la sensibilité la plus exaltée. Voilà bien des choses, et, dans ce grand nombre, il s'en trouve de nuisibles; l'enthousiasme et la passion ne valent rien dans un voyageur; la passion juge toujours mal; l'enthousiasme déclame et ne raisonne point : voilà pourquoi l'on trouve dans nos voyages tant de fragmens d'odes et d'hymnes en prose et si peu de pages instructives et sensées.

On doit encore reprocher à une grande parti

de nos voyageurs l'esprit de système, la manie de juger par induction; et surtout celle d'offrir continuellement des contrastes piquans et des oppositions frappantes, ce qui, joint au désir excessif d'être éloquent, produit l'emphase, l'affectation, et n'engage que trop souvent à dénaturer les faits, à tracer des caractères à peu près imaginaires, et même à raconter certaines anecdotes, qui ne paraissent là que pour appuyer certaines idées, ou fournir le sujet de quelques tirades éloquentes : de sorte que le voyageur, égaré en nous décrivant avec effort ce qu'il a cru voir, nous entraîne avec lui dans des terres en effet inconnues; qu'au lieu d'observer avec calme, fatiguant beaucoup plus son imagination que sa sagacité, il cesse d'être historien pour devenir créateur, et nous donne un ouvrage qu'on pourrait appeler un roman ou un poème, si l'on y trouvait l'unité d'intérêt, et plus de vraisemblance. Il faut convenir cependant que nous avons (mais en bien petit nombre) quelques excellens voyages modernes qui réunissent à l'agrément et à la beauté du style, toute la solidité des anciens[1].

[1] L'ouvrage de M. le comte de Choiseul, ceux de M. le baron de Humboldt, l'*Itinéraire* de M. le vicomte de Châteaubriand. (*Note de l'auteur.*)

Tout ouvrage, de quelque genre qu'il soit, ne peut être véritablement bon sans un style élégant et pur. Espérons qu'à l'avenir les écrivains de ce genre d'ouvrages tiendront un sage milieu entre l'emphase et la sécheresse, et que, sans se livrer à chaque page aux *extases* et aux *ravissemens* sur la cime des montagnes; aux *horreurs religieuses*, dans les forêts antiques; aux *rêveries mélancoliques*, sur le bord des lacs; aux transports passionnés et poétiques à l'aspect des cascades et des rochers, ils n'auront point la froideur glaciale et l'impassibilité des anciens voyageurs, et qu'ils finiront par se persuader que les qualités les plus précieuses dans un voyageur sont la clarté, la simplicité, la raison, l'exactitude et la bonne foi.

CHAPITRE XVI.

Des différens genres de Poésie en général.

Nous n'avons point de meilleurs poèmes lyriques que ceux de Quinault (les chefs-d'œuvre du genre), de Lamothe, de Danchet [1], de Ber-

[1] On trouve dans l'un de ces opéras (*les Danaïdes*), une scène véritablement sublime et tout entière de son invention:

nard, les poésies lyriques de Racine, les chœurs d'Athalie et d'Esther, sont aussi des modèles parfaits en ce genre, auxquels M. de Voltaire n'a jamais pu s'élever même au second rang : il semble néanmoins qu'un opéra soit beaucoup plus facile à faire qu'une tragédie, puisque cette espèce de poème n'est point assujétie aux règles sévères des trois unités, de lieu, de temps, et d'action, et qu'il admet tous les sujets tirés de la fable et de la féerie; mais il exige aussi une grande facilité de versification dans toutes les mesures de vers, et l'habitude constante des vers alexandrins

Hypermnestre vient, par un serment irrévocable, d'unir sa destinée à celle de Lincée, l'autel de l'hymen est sur le théâtre; après la cérémonie, Hypermnestre reste seule sur la scène, elle attend Danaüs, son père, qui doit lui révéler un secret important. Danaüs survient, il commence par annoncer à sa fille que sa sûreté, sa vie sont attachées à la chose qu'il va lui demander, qui dépend d'elle, et qu'il exige, qu'avant de lui dévoiler ce mystère, elle fasse le serment de l'exécuter, ce qui lui sera très facile : à ces mots, Hypermnestre exaltée par le sentiment filial le plus pur, s'élance vers l'autel de l'hymen, sacré pour elle, où elle vient de donner sa foi à son amant, et elle y prononce avec autant d'impétuosité que d'énergie le serment mystérieux exigé par son père, et ce serment est d'immoler l'époux qu'elle adore !..... Voilà, sans doute, la conception la plus neuve et la plus tragique, et qui, même dans une tragédie, produirait un grand effet.

(*Note de l'auteur.*)

a souvent privé de cette facilité de très-grands poètes, entre autres, M. de Voltaire et l'auteur illustre de la traduction en vers des *Géorgiques*. M. de Voltaire a toujours, comme on sait, échoué dans le genre de l'ode qui demande particulièrement de la facilité, de l'harmonie dans la facture des petits et des grands vers, enfin une grande élévation d'âme et un véritable enthousiasme. après les odes du grand Rousseau les meilleures que nous ayons sont de M. Le Franc de Pompignan; on peut citer aussi avec éloges quelques strophes de Lamothe, et plusieurs odes entières d'auteurs tout-à-fait de nos jours.

Quant aux poèmes épiques je n'en ai point parlé, parce que je ne pourrais citer comme modèle en ce genre que des poèmes antiques ou faits dans des langues étrangères, mais nous en attendons deux, *Philippe Auguste* qui va paraître, et *Jeanne d'Arc :* ces deux ouvrages achèvront de compléter notre gloire littéraire nationale. Les talens déjà si bien prouvés de M. Perceval de Grand-Maison, font attendre avec une juste et vive impatience son poème de *Philippe Auguste*. j'ai déjà parlé plusieurs fois de *Jeanne d'Arc* beau sujet si indignement profané, et dont une *femme* religieuse, royaliste et française s'est si légitimement emparée.

CHAPITRE XVII.

Suite du précédent.

Outre les fables de l'inimitable La Fontaine, nous en avons un assez grand nombre de très-bonnes, faites par d'autres auteurs; on en trouverait même plusieurs dans les ouvrages de Lamothe, si décrié dans ce genre; et, en élaguant, en choisissant avec goût dans les productions de tous nos fabulistes, on pourrait former un excellent recueil beaucoup plus moral que celui de La Fontaine, et peut-être égal au sien en mérite littéraire, mais non de cette sorte de mérite qui caractérise particulièrement La Fontaine : ce naturel charmant, cette grâce piquante, ces expressions originales, et cette naïveté si souvent unie à la finesse, et quelquefois à la profondeur. Quelle étonnante variété de tons et de talens dans ses fables! quelle vérité de dialogue! quelle critique piquante, ingénieuse et juste, dans la fable des *Oreilles du lièvre*, dans *le Mulet se vantant de sa généalogie*, dans *le Lion et le Tableau*, dans *le Loup et la Cigogne*, et tant d'autres!

quelle ingénuité et que de grâces dans *la Bique et le Biquet*, *le Loup et l'Agneau* [1], etc., etc.! Que de sentiment dans *Baucis et Philémon*, dans *le Vieillard qui plante*, etc., etc.! Quelle belle poésie! quelle noblesse et quelle finesse dans *les Animaux malades de la peste!* dans *le Chêne et le Roseau!* et quelle manière de conter et de peindre!... Se peut-il que M. de Voltaire n'ait pas rougi d'écrire que La Fontaine n'avait *que le seul charme du naturel* [2]!

Il me semble que plusieurs autres fabulistes ont aussi *le charme du naturel*. Ce mérite, qui devient tous les jours plus rare, en est un grand sans doute, et nul autre mérite n'en saurait tenir lieu. Mais un auteur peut avoir du naturel, sans être un écrivain supérieur dans son genre. M. de Florian a fait de très-jolies fables; on y trouve du naturel, de l'esprit et de la morale; ce recueil est en général fort agréable, mais n'offre

[1] J'ai cité, au sujet de cette fable, dans le cours de ces Mémoires, un mot charmant d'un enfant âgé de huit ans, mon élève (le jeune Alfred); ce mot rendrait cette fable aussi touchante que morale, si l'on supprimait les vers qui la commencent : *La raison du plus fort*, etc.; ce que je fais toujours, quand je la récite à des enfans.

[2] *Voyez* ses notes à la suite du siècle de Louis XIV.

(*Notes de l'auteur.*)

rien de supérieur : l'auteur écrit faiblement en vers ainsi qu'en prose; son style manque absolument de couleur, de mouvement et d'harmonie; sa narration est quelquefois diffuse et languissante, et souvent il récite froidement ce qu'il faudrait peindre. Enfin La Fontaine était poète, et la poésie se trouve rarement dans les fables modernes.

En général, il me semble que depuis La Fontaine on n'a pas assez profité, pour ce genre, des connaissances si répandues en histoire naturelle et en botanique. Que d'animaux nouvellement connus : la girafe, les gerboises, les sarigues, le pécari, etc., qui, par la singularité de leur conformation et par leurs mœurs, fourniraient d'excellens sujets de fables! et quelle multitude de plantes extraordinaires n'a-t-on pas découvertes dans ce siècle!

Les fables de La Fontaine ne sont point, en général, assez morales pour qu'on les puisse placer au rang des ouvrages utiles à l'éducation ; d'ailleurs les sujets tirés de l'histoire des animaux présentent nécessairement des tableaux révoltans, qu'on doit éviter de mettre sous les yeux de la première jeunesse. Le loup dévorant l'innocent agneau, le vautour se précipitant sur la colombe,

la tyrannie et la cruauté du lion, la férocité du tigre, toutes ces descriptions offrent des images atroces et dégoûtantes qui ne peuvent paraître vraisemblables que pour ceux qui ont le malheur de vivre depuis long-temps parmi les hommes. Les apologues, puisés dans le règne végétal, ne fournissent que des sujets dans lesquels de telles peintures ne peuvent se trouver; cependant les fleurs ont des caractères distinctifs, fixés surtout par leurs propriétés bonnes ou mauvaises; le poète doit les étudier, les connaître, y conformer le plan de sa fiction, et il peut en tirer des contrastes aussi piquans et des résultats moraux aussi instructifs que de l'instinct et des mœurs des animaux. Dans ce genre de composition, une règle dont rien ne dispense, c'est de faire agir et parler suivant sa nature, l'animal, la plante, ou l'être matériel que l'on personnifie. La Fontaine même n'est pas à cet égard, à l'abri de toute censure. Sa fable du pot de fer et du pot de terre est, dans ce sens, très-mauvaise, car les pots de fer et de terre ne voyagent ni ne marchent [1].

[1] La Fontaine, sans la citer, a pris dans l'Écriture sainte l'idée principale de cette fable, dont le fond est en effet très-bon, parce que l'Écriture ne fait point voyager le *pot de terre et le pot de fer*, elle dit seulement, ce qui est très-juste, que

Dans *la Poule de Caux*, de M. de Florian, cette poule quitte la Normandie pour aller à Londres, où un coq anglais lui dit :

> Écoute, Miss, tu vois en moi ton maître,
> Mais tu me plais : je suis sultan ici,
> Et je veux bien dans mon sérail *t'admettre :*
> Viens donc m'aimer, je te l'ordonne ainsi.

Quand *les Amans anglais* s'exprimeraient de la sorte, ce dont il est permis de douter sans être anglomane, cette déclaration n'en vaudrait pas mieux, car le coq n'est altier et brutal qu'avec ses rivaux. La poule de M. de Florian se transporte en Allemagne; elle y choisit un coq qui, au moment de l'épouser, lui dit :

> Vous savez bien que, dans cette journée,
> Il faut d'abord, pour articles premiers,
> Que vous puissiez fournir seize quartiers.
> — Seize quartiers ? dit la poule étonnée.
> — Oui, c'est le taux; rien de fait sans ce point,
> — Expliquez-vous, je ne vous entends point;
> Quartiers de quoi ? — Mais vraiment de noblesse,
> Nous la cherchons bien plus que la tendresse
> Dans nos hymens, etc.

si le hasard fait heurter l'un contre l'autre ces deux pots, celui de terre sera infailliblement brisé.

(*Note de l'auteur.*)

La poule qui est roturière, et qui n'a pas l'idée de proposer au coq de *l'épouser de la pate gauche*, quitte l'Allemagne, et se rend en Espagne; un coq espagnol en devient amoureux et le lui déclare; la poule s'attendrissait, lorsqu'ils virent passer *une pie à l'œil hagard :* le coq s'écrie qu'il est perdu, parce que cette pie *les dénoncera à l'inquisition*, et qu'on les fera *rôtir* sur son *faux rapport.*

Il est inutile d'insister sur le ridicule de cette fiction, dans laquelle les personnages, non-seulement ne parlent point le langage qui convient à leur nature, mais disent constamment les choses les plus opposées à leurs mœurs, à leur manière de vivre et à leur instinct. Une fable ou un conte n'est qu'une allégorie qui doit renfermer, outre le sens propre, une allusion ingénieuse; mais l'allusion n'est bonne que lorsqu'elle résulte naturellement du sujet, et qu'elle s'accorde parfaitement avec le sens propre. Il faut enfin, je le répète, que le fabuliste ne suppose dans les êtres qu'il fait parler, que des discours qu'ils pourraient raisonnablement tenir s'ils avaient le don de la morale. Il ne serait pas plus extravagant ni plus puéril, de peindre dans un conte une femme avec des ailes, pondant et couvant des œufs, et

ayant toutes les habitudes d'une poule, que de représenter un coq craignant l'inquisition, ou exigeant d'une poule les preuves de noblesse qui font entrer dans les chapitres d'Allemagne. Comme l'a si bien dit Boileau, la raison et le vrai doivent se trouver jusque dans la fable; et même en faire le principal ornement.

Les plantes ont plusieurs caractères distinctifs, outre ceux qui résultent de leurs propriétés. Leur genre d'utilité ou de beauté, leur aspect, leur port, les lieux où elles paraissent se plaire, les fictions consacrées par la poésie, les vertus dont elles sont les symboles, leur ont fait attribuer une multitude de qualités emblématiques dont il n'est pas permis de les dépouiller. Par exemple, il serait absurde de faire parler avec arrogance *l'humble violette*, de donner le caractère de l'effronterie et de l'audace à la craintive et chaste sensitive. Le cèdre majestueux ne doit point avoir le langage du champêtre et simple noisetier, etc [1].

M. le duc de Nivernois nous a donné aussi

[1] Ce dernier paragraphe est extrait de l'épître dédicatoire de mon *Herbier moral*, recueil de fables tirées du règne végétal.

(*Note de l'auteur.*)

quelques fables agréables, quoique le style en soit toujours extrêmement prosaïque. L'abbé Aubert, l'abbé Lemonnier en ont fait de très-jolies.

Je sens toute la médiocrité de la fable qu'on va lire, je ne la place ici que comme variété, et parce que, n'ayant paru que dans un journal, elle n'a point été réunie à mes ouvrages.

LE GLAÇON ET LE CRISTAL DE ROCHE.

FABLE.

Fier de son vain éclat et de sa transparence,
Durant un hiver rigoureux,
Un Glaçon, suspendu sur une roche immense,
Avec orgueil et complaisance
Osait se comparer au Cristal précieux
Que le roc enfermait dans ses flancs caverneux.
— Phénomène de la nature,
Que je suis, disait-il, brillant et radieux!....
Le Cristal, il est vrai, peut servir de parure,
Et décorer les palais somptueux;
Mais il doit tout à l'art, et sans la main habile
Qui le façonne, le mutile,
Pour dérober à tous les yeux
Ce qu'il a de défectueux,
Que serait-il? une pierre inutile
Qui n'aurait rien de merveilleux.
Et moi, sans le secours de l'humaine industrie,
Quand la campagne est stérile et flétrie,
Je brille sur les champs, sur les monts orageux,
Sur le ruisseau de la prairie.
— Quoi! dit à son tour le Cristal,
Fragile et froid Glaçon, tu pousses la sottise
Jusqu'à te croire mon rival!
Nul ne t'a façonné. Mais que pourrait-on faire
D'un si mince sujet? la main la plus légère
Voudrait vainement te polir;
Elle ne pourrait obtenir

Qu'un travail ridicule, enfin.... que de l'eau claire.
Abjure donc l'erreur grossière
D'une stupide vanité,
Et reconnais la nullité
De ton existence éphémère.
Je le sais, tu peux éblouir;
Cesse de t'en enorgueillir,
Puisqu'un seul des rayons d'une vive lumière
Suffira pour t'anéantir.
Sous le voile léger de cette allégorie,
Qui ne reconnaîtrait les auteurs sans talens,
Vides de sens et pleins d'effronterie,
Toujours glacés et toujours arrogans,
Dévorés d'une basse envie,
Et qui, dans leur folle manie,
Courant après l'esprit, prennent les faux brillans
Pour les dons heureux du génie!
Mais le flambeau de la raison
Sait dissiper l'illusion
De leur orgueilleuse chimère,
Et cette clarté salutaire,
Que nul d'eux ne peut soutenir,
Fait aussitôt évanouir
Leur célébrité passagère.

Il me reste à parler des *pièces fugitives* en vers; ce genre comprend toutes les épîtres, toutes les petites pièces de société, impromptus, quatrains, etc. M. de Voltaire est cité, à cet égard, comme l'auteur des plus charmantes productions de cette espèce, mais tous les littérateurs impar-

tiaux n'accorderont cette place qu'à Gresset. M. de Voltaire n'a point fait de pièces fugitives que l'on puisse comparer à l'épître sur *la Convalescence*, à *la Chartreuse*, à *Vert-vert*, et même à plusieurs épîtres de M. de Saint-Lambert, et même à celles de quelques auteurs modernes. L'épître si vantée des *Tu* et des *Vous* de M. de Voltaire, outre qu'elle est très-licencieuse, manque d'intérêt, de vérité et ne peint absolument rien; son épître du *Mondain*, très-immorale, n'est qu'un vrai plagiat, comme je l'ai prouvé ailleurs; ses pièces de société sont très-médiocres, plusieurs même sont indignes d'un nom si fameux, et entre autres les vers qu'il a faits pour madame Dubocage et ceux qu'il adressa au roi de Prusse, qui lui avait envoyé des pilules purgatives.

Les chansons et les vaudevilles sont passés de mode, parce que la politique nous a privés de la gaîté franche et presque toujours innocente, qui en faisait tout le sel et qui formait l'un des caractères distinctifs des Français.

CHAPITRE XVIII.

Des Romans.

On ne faisait jadis que des *romans historiques* et l'on est tenté d'accorder une grande estime ce genre, quand on songe que ce fut la lectur de ces ouvrages chevaleresques qui exalta et dé veloppa le courage et les qualités héroïques d'Al fred le Grand, roi d'Angleterre. On sait que c prince, encore dans l'adolescence, écoutait ave avidité les lectures tout haut de ces ouvrage que la reine sa mère se faisait faire tous le jours.

Richardson, Fielding, Goldsmith, mirent à l mode les *romans de famille*, et l'on conviendr que *Clarisse*, *Paméla*, *Grandisson*, *Tom John le Vicaire de Wakefield*, méritaient bien c honneur. Je crois avoir renouvelé, parmi nous la vogue des romans historiques, et afin que l lecteur ne confondît point les traits historique avec les inventions de l'auteur, j'imaginai, e même temps, de mettre au bas de la page, à cha que détail vrai, le mot historique (ce qui n'inter

ompt point la lecture); et enfin, de renvoyer à a fin de chaque volume des notes instructives, nais qui ne seraient point assez dramatiques pour es placer dans le cours de l'ouvrage. Cette utile nnovation a été employée pour la première fois, lans les *Chevaliers du cygne*, et elle a été depuis ;énéralement adoptée.

De nos jours les romanciers anglais sont ren- rés avec éclat dans la vaste carrière des romans istoriques; ils doivent cette restauration à Wal- er-Scott : je n'ai parlé que très-superficiellement le cet auteur d'une si grande célébrité, parce que e n'ai pu me procurer ses ouvrages en anglais, lans les momens où j'aurais eu quelques loisirs our les lire; je n'ai donc fait que parcourir à la iâte quelques fragmens de traductions dont j'a- oue que le style m'a rebutée; mais puisque les nglais, si bons juges et nos maîtres en ce genre e littérature, admirent avec enthousiasme les roductions de cet écrivain, on doit croire qu'el- es ont un mérite supérieur : une telle réputa- ion mérite bien un examen réfléchi, et je compte aire cet examen aussitôt que j'en aurai le emps, ce qui sera sûrement sous trois ou quatre nois.

La foule innombrable des romans dont l'Eu-

rope est inondée dans tous les pays, surtout depuis cinquante ans, a dû nécessairement faire le plus grand tort au *genre ;* parce que, dans cette multitude, il y a eu très-peu de bons, et que la masse forme une pitoyable collection d'ouvrages ou plats, ou pernicieux. Il n'y a rien de plus facile que de faire un mauvais roman, et rien qui demande plus de réflexion, de connaissance du monde, du cœur humain, et des principes plus solides, que d'en faire un où tout soit vrai, bien conduit, moral et bien écrit, et tel doit être un bon roman. Un *Traité* sur un point de morale ou sur un sentiment a toujours de la sécheresse et de l'aridité. Les mêmes idées mises en action seront toujours beaucoup mieux développées et par conséquent plus utiles. Les dissertations les mieux écrites, les discours les mieux faits ne peindront jamais la vertu avec tous ses charmes; la plus belle pensée n'attendrit point, ne fait point verser de larmes, si elle n'est pas le résultat d'une situation intéressante.

Rousseau a dit qu'*il faut des romans à une nation corrompue ;* mais que serait-ce si on lui en donnait de corrupteurs !..... Les romans seront utiles à toutes les nations et dans tous les temps quand leurs auteurs sauront bien écrire, qu'ils

auront de l'imagination, de bons principes et des intentions pures.

La lecture des meilleurs romans a toujours quelques inconvéniens pour les femmes, tant qu'elles sont dans la première jeunesse. Cette lecture doit être réservée pour les délassemens instructifs de leur âge mûr; mais je la crois bonne pour les jeunes gens, surtout pour ceux qui sont destinés à vivre dans le grand monde. Une tournure d'esprit romanesque est, pour un jeune homme, le préservatif d'une infinité de dangers.

Il existe un roman qui jouit d'une réputation qui me semble bien peu méritée, c'est *Manon Lescaut*, de l'abbé Prévost. Comme tous les ouvrages de cet auteur, il est écrit avec beaucoup de négligence, et la conception m'en paraît mauvaise à tous égards. C'est un projet bien ignoble que celui de rendre intéressans un escroc et une fille publique, et d'en faire les *héros* d'un roman. D'ailleurs, sous le rapport de l'art, cet odieux dessein est mal exécuté. On donne au chevalier des Grieux un caractère facile et faible, et si peu de principes, que l'on prévoit, dès les premières pages, qu'il cédera sans résistance aux séductions les plus viles. Il fallait, au contraire, lui donner de l'énergie et de grands sentimens

d'honneur ; il fallait que, comptant sur sa force il se crût à l'abri d'une véritable passion pour un objet méprisable, et que, victime de sa présomption et d'une passion violente, il fût entraîné avec autant d'étonnement que d'horreur, dans l'abîme où l'auteur le fait tomber ; alors on aurait vu des combats déchirans, des situations attachantes, et même un fonds de morale dans ce plan. Au lieu de cela, cet ouvrage est sans mouvement ; il y a du naturel, mais sans couleur, et le vice est peint avec une froideur et une espèce de simplicité révoltante. Enfin, le manque de talent se fait sentir au dénoûment, qui est fort tragique et qui ne cause pas le moindre attendrissement. Le meilleur roman de l'abbé Prévost est le *Doyen de Killerine :* il y a de la vérité dans les caractères et de l'intérêt dans les situations.

Les *contes moraux* ou *nouvelles*, qui ne sont que de petits romans très-abrégés, exigent surtout, des auteurs, les deux qualités qui constituent principalement les bons écrivains, la clarté parfaite et la précision sans sécheresse. Il est beaucoup plus facile de faire un roman agréable en deux ou trois volumes que de composer une nouvelle intéressante et morale : dans ce dernier ouvrage tout doit marcher au but avec rapidité, on

out doit s'y rapporter; c'est ainsi que la morale st toujours beaucoup plus frappante et par con- équent plus utile dans un conte qu'elle ne peut 'être dans un cadre plus étendu. On peut dire la nême chose de la peinture et de la critique d'un idicule ou d'un caractère, aussi fait-on généra- ement beaucoup plus de romans que de nou- elles, et les épisodes des romans en sont presque oujours la partie faible, tels que ceux de *Don Quichotte*, de *Gilblas*, etc., etc. L'histoire de *Clémentine* dans *Grandisson* n'est point un épi- ode, puisqu'elle forme une des aventures du hé- os de cet ouvrage.

CHAPITRE XIX.

Du Style épistolaire.

Nous devons au siècle de Louis XIV des mo- lèles en tout genre, et dans le genre épistolaire, insi que dans tous les autres. Sans parler des Lettres de madame de Sévigné, celles de madame le Maintenon sont parfaites; et celles de madame le Coulanges et de son mari, et de plusieurs au- res, sont charmantes. Ce genre perdit beaucoup

sous la régence et dans les premières années du règne de Louis XV. Parmi les hommes de la cour de ce temps, les seules lettres dignes d'être citées sont celles du chevalier de Bouflers; et dans le moment actuel, il existe beaucoup de personnes et entre autres plusieurs femmes, qui écrivent des lettres avec un talent très-remarquable.

En général les auteurs, et même les plus célèbres, ne sont pas ceux qui écrivent le mieux les lettres de société; parce que leurs occupations ne leur permettent pas de les écrire avec soin, et que d'ailleurs ils réservent leurs meilleures idées pour leurs ouvrages. Les lettres de J.-J. Rousseau, de Voltaire sous le rapport du style et des pensées sont fort médiocres, et presque toutes sont dépourvues de charme et de grâce.

On dit que le style épistolaire doit être *coupé*; mais ce principe, comme règle générale, serait fort mauvais. En ceci, comme dans tous les autres genres, le style doit être celui qui convient au sujet qu'on traite. Si, sur une mort ou un événement tragique, on écrivait une lettre de *compliment* en *style coupé;* on aurait un ton sententieux qui serait ridicule. Une lettre dans laquelle on exprimera de tendres sentimens, ne sera jamais dans ce style, qui, en lettres, n'est

on que pour conter avec légèreté des nouvelles t des anecdotes.

Voici quel était avant la révolution le protocole les lettres.

Les hommes donnaient le *monseigneur* aux naréchaux de France, et finissaient ainsi : Je uis avec respect, etc. [1]. Les femmes écrivaient eulement, *Monsieur le maréchal*, et n'emloyaient le mot *respect* que pour les parens auxquels on en doit, pour les princes du sang, pour les vieilles femmes et pour les princesses étrangères du sang royal. Hommes et femmes, avec leurs égaux, se servaient de cette formule : *J'ai l'honneur d'être votre*, etc.; avec les inférieurs, *je suis très-parfaitement votre*, etc.; car on avait de la politesse avec tout le monde. Tous les hommes devaient placer le mot *respect* dans les lettres écrites à des femmes. Les princes du sang ne se dispensaient pas de cette espèce d'urbanité. On a substitué à tout cela, *les sentimens distingués, la haute considération, les civilités respectueuses*, etc. Quand on saura bien

[1] *Je suis avec respect* était plus respectueux que *profond respect*, parce que cela signifiait que ce qu'il y avait de plus forcé en ce sens allait sans dire.

(*Note de l'auteur.*)

positivement comment il faut distribuer ces formules, on trouvera qu'elles valent bien les anciennes, pourvu que l'on conserve seulement le *respect* pour les femmes. Les vieillards tiennent encore, par habitude, à *l'obéissance des serviteurs et des servantes*. Cependant, il faut convenir que cette humilité est un peu forte : l'exagération des formules était extrême autrefois. Du temps de Louis XIII on disait presque toujours à la fin de ses lettres, qu'on *était avec passion*. Balzac termine ainsi toutes ses lettres. Au reste, il vaudrait mieux être *passionné* que *servile;* et il est certain que des formules évidemment exagérées et menteuses sont mauvaises; ainsi nous n'en avons jamais eu de bonnes.

CHAPITRE XX.

Des Journaux et des Journalistes.

Depuis vingt-cinq ans, le principal défaut des journalistes, lorsqu'ils parlent des ouvrages nouveaux (pour les faire connaître au public), est de n'en pas rendre compte : car plus de la moitié de leurs articles est employé à faire des disserta-

tions et des réflexions générales. Un auteur critiqué peut souscrire à un arrêt rigoureux s'il est parfaitement motivé; et comment peut-il l'être, si l'on parle de toute autre chose? Le vrai talent d'un journaliste consiste à donner une idée juste et précise de la production qu'il annonce; c'est, dans ce cas, ce que tout lecteur cherche et désire: ce n'est pas une digression qu'on lui demande, c'est un bon extrait qu'on attend de lui; il n'a, pour le faire, qu'un espace très-borné. Il doit donc se hâter d'arriver au fait: tout préambule, quelque ingénieux qu'il puisse être, est déplacé dans ce genre, parce qu'il ôte la possibilité de donner les détails nécessaires sur le livre qu'on admire ou qu'on désapprouve. Si vous avez le talent de produire, réservez ces *prologues* sentencieux pour des traités de morale; faites des livres: mais si vous vous en érigez en juge littéraire, ne vous occupez que du soin de faire connaître au lecteur, autant qu'il est possible, le plan, le but, les défauts et les beautés de l'ouvrage que vous annoncez. Un journaliste doit relever, avec fermeté, dans un livre, toutes les erreurs dangereuses, mais en respectant ceux qui les débitent; il doit encore les excuser autant qu'il est possible, en cherchant des raisons ingénieuses qui puissent

justifier, non leurs ouvrages, mais leurs motifs, leurs intentions, leur caractère. Les ménagemens pour les personnes ne peuvent être poussés trop loin. Malheureusement les auteurs ont, en général, le tort de s'identifier tellement avec leurs productions, qu'ils prétendent que les critiquer vivement, c'est déchirer leur personne. Cette idée est toujours une injustice, et souvent même une maladresse; car il est plusieurs auteurs qui valent beaucoup mieux que leurs livres. Enfin, un journaliste, qui est par état un écrivain essentiellement moraliste, doit juger avec la plus grande rigeur tous les ouvrages contraires à la morale. C'est dans ce cas qu'il peut légitimement employer l'ironie piquante, et tout ce qui peut tourner en ridicule les principes corrupteurs qu'il doit combattre. Mais ce ton serait également odieux et déplacé dans la critique des ouvrages dont la morale est pure, et qui d'ailleurs ne sont pas méprisables sous le rapport littéraire. La moquerie alors décélerait la haine, et le juge, justement suspect, serait récusé.

Il n'y a eu jusqu'ici, parmi les auteurs, que deux sortes d'anonymes. Les uns, par modestie, taisent leurs noms, mais n'attaquent personne; les autres cachent leurs noms pour attaquer, ou

pour être licencieux avec impunité. Ceux-là sont si lâches, que toutes leurs satires, fussent-elles fondées (ce qui n'est jamais), ne pourraient avoir la moindre autorité; et leurs auteurs, indignes d'être placés dans la classe des bons critiques, le seront toujours dans celle des libellistes. Maintenant il existe une troisième espèce d'anonymes, ce sont les journalistes; non-seulement ils ne signent point leurs articles les plus offensans, mais ils y mettent de fausses lettres initiales; non-seulement ils se cachent, mais ils se masquent. Quel est le motif de cette précaution? Est-ce en effet pour rester inconnus? Non, car on connaît assez généralement, du moins à Paris, les auteurs de ces articles, qui d'ailleurs ne les désavouent jamais.

Il est vrai, cependant, qu'en province, et dans les pays étrangers, on n'a point dû tout la clef de ces lettres mystérieuses : on y voit souvent tout l'alphabet déchaîné contre un pauvre auteur, sans connaître les noms de MM. A, B, C, D. A quoi bon ces déguisemens? Que signifie cette espèce d'anonyme? Quel en est le motif? Mais une chose beaucoup plus extraordinaire encore, c'est qu'on prétend qu'il est si respectable, qu'un auteur injurié, et même calomnié,

ne doit jamais, dans ses réponses, le dévoiler. S'il désigne par son véritable nom le journaliste pseudonyme, celui-ci s'en plaint gravement, comme d'un très-mauvais procédé. On ne doit respecter que l'anonyme par modestie; l'anonyme satirique ne mérite aucun égard; quand on attaque, il faut se nommer. Les gens de cœur qui veulent se battre, ne doivent pas se couvrir d'un voile, quelque transparent qu'il puisse être, ni chercher un demi-jour pour porter leurs coups. Si se cacher dans l'ombre est une lâcheté, ne pourrait-on pas trouver que, dans ce cas, se dérober à l'éclat du grand jour, est un manque de courage, ou du moins une sorte de timidité peu généreuse? Enfin, les auteurs critiqués se nommant, ne faudrait-il pas de l'égalité dans l'attaque et dans la défense? On se respecte toujours davantage, c'est-à-dire, on discute avec plus de politesse, lorsqu'au lieu d'une fausse lettre initiale, on place son nom tout entier au bas de ses articles. Il faut convenir que, dans le moment actuel, il y a parmi les journalistes, beaucoup plus de gens de lettres distingués par leur esprit et par leurs talens, qu'il n'y en avait dans le bon temps de la littérature; et c'est un mal, parce que de petits systèmes ou de petites rancunes les

empêchent de faire de bons ouvrages. Ils font souvent des articles spirituels; ils n'en font presque jamais d'utiles : ils pourraient, en jugeant d'après leurs lumières, contribuer à relever la littérature, et ils précipitent son entière décadence, en employant, de la manière la plus étrange, la louange outrée ou la censure la plus amère; au reste, tous ces reproches ne sont qu'en général; il faut toujours admettre des exceptions, et personne ne les admet avec plus de plaisir que moi. Je terminerai cet article par un excellent mot de M. de Voltaire, qu'il adresse aux journalistes :

« Quand on juge, il faut être instruit; quand » on critique, il faut être *scrupuleusement* » *exact.* »

CHAPITRE XXI.

Des Auteurs et de la décadence des Lettres.

Le manque de principes, qui produit toujours à quelques égards, le manque de goût; la fausseté, qui précède toujours une dépravation générale; l'affectation qui gagnait presque tous les

esprits; la politique, qui occupe depuis si long temps toutes les têtes, telles sont les principales causes de la décadence des lettres. Plusieurs années avant la révolution, Marivaux, Thomas, Diderot, Raynal, d'Alembert, avaient déjà gâté la prose française, et l'on ne prenait plus pour modèles, dans l'art d'écrire, les grands écrivains de ce siècle : Massillon, Montesquieu, Buffon (le plus parfait de tous), J.-J. Rousseau et Voltaire.

Le bon style n'a point de *manière*, il est inimitable; mais il est très-facile d'imiter celui qui a une *manière* très-marquée, comme le style de Marivaux, de d'Alembert (dans ses éloges), et des autres auteurs que l'on vient de nommer; c'est ne prendre que leurs défauts; mais les imitateurs et beaucoup de lecteurs prennent cette malheureuse ressemblance pour le talent qui les a séduits. M. de Voltaire (si bon juge quand il parlait de bonne foi) disait en vain : « Que serait-» ce qu'un ouvrage rempli de pensées recher-» chées et problématiques? combien sont supé-» rieurs à ces idées brillantes ces vers simples et » naturels :

« Cinna, tu t'en souviens et veux m'assassiner ! »

» L'envie de briller et de dire d'une manière

» nouvelle ce que les autres ont dit, est la source » des expressions nouvelles comme des pensées » recherchées. Qui ne peut briller par une pen- » sée, veut se faire remarquer par un mot.... Si » on continuait ainsi, la langue des Bossuet, des » Racine, des Pascal, des Corneille, des Boileau, » des Fénélon, deviendrait bientôt surannée. » Pourquoi éviter une expression qui est d'usage » pour en introduire une qui dit précisément la » même chose? Un mot nouveau n'est pardon- » nable que quand il est absolument nécessaire, » intelligible et sonore; on est obligé d'en créer » en physique : mais fait-on de nouvelles décou- » vertes dans le cœur humain? Y a-t-il une autre » grandeur que celle de Corneille et de Bossuet? » Y a-t-il d'autres passions que celles qui ont été » maniées par Racine, effleurées par Quinault? » Y a-t-il une autre morale évangélique que celle » de Bourdaloue? etc. »

(*Dictionnaire philosophique*, mot ESPRIT.)

M. de Voltaire, qui, lorsqu'il écrivait sérieu- sement, aurait dû être l'oracle du Parnasse, a vainement soutenu toute sa vie cette doctrine lit- téraire. Ses adorateurs les plus passionnés, loin de profiter de ces sages leçons, adoptaient des

principes tout-à-fait opposés. Il y eut une malé
diction sur une plume si souvent souillée dans l
fange. L'impiété de M. de Voltaire a fait des disci
ples sans nombre, son bon goût naturel n'en
fait aucun. Cet homme qui pouvait illustrer so
siècle et qui l'a perdu, cet homme, tour-à-tour
brillant et si méprisable, si noble et si bas, ce
homme inconcevable a pourtant laissé d'excellen
préceptes de littérature. On invite les jeunes am
des lettres à les chercher, non dans cette scanda
leuse et dégoûtante édition où ce qu'il a fait d
plus beau se trouve enseveli dans le plus vil fu
mier, mais dans ses œuvres choisies. J'espère qu
les jeunes gens qui veulent entrer dans la car
rière des lettres, me permettront de leur donne
quelques conseils, et de leur offrir des réflexion
fruits d'une longue expérience. On ne doit don
ner un ouvrage à l'impression que lorsqu'on
acquis, du moins à-peu-près, tout le talent qu'o
peut avoir, et surtout lorsqu'on a un style form
Offrir au public des ouvrages d'écolier, c'est e
quelque sorte lui manquer de respect, excep
dans les sciences exactes; car la solution d'un pr
blème ou sa découverte sont des choses de fait
l'âge n'y fait rien; mais, dans les ouvrages d'im
gination, il est en général impossible d'écrire

e composer aussi bien à dix-neuf ou vingt ans
u'à vingt-quatre et vingt-cinq. Quatre ou cinq
nnées de plus d'études et de lectures forment
ne différence infinie à un âge où l'on a toute
on activité et un enthousiasme pour les lettres,
ue rien encore n'a pu refroidir.

Tout auteur qu'on ne peut citer comme écri-
ain, sera toujours rangé dans la classe des auteurs
nédiocres. Mais, en littérature, il est dans cette
lasse des degrés si honorables! Qui pourrait ne
as se contenter des succès que Lamothe obtint,
t de la réputation que ses ouvrages ont conser-
ée? Il est plus glorieux qu'on ne pense de s'éle-
er à la première place des littérateurs du second
rdre, car on ne l'obtiendra jamais sans la pureté
es principes moraux. On excuse quelques écarts
ans les hommes de génie; on n'en tolère point
du moins avec un peu de temps) dans les hom-
nes que le feu d'une brillante imagination n'a
ou égarer; une tête froide, une âme peu suscep-
ible d'exaltation rendent plus facile la persévé-
ance dans les études; on acquiert alors, par le
ravail et par la méditation, une sorte de mérite
ue les grands hommes ont eu bien rarement.
Enfin on peut se flatter de faire des ouvrages
éminemment utiles, et par conséquent durables,

avec de l'esprit, de la suite, du bon sens et d'heureuses combinaisons.

Nul écrivain ne sera mis au premier rang des grands hommes, quand ses principes ne seront pas aussi purs que ses talens seront élevés.

Corneille, Racine, Pascal, Bossuet, Fénélon, Boileau, par cette seule raison, l'emporteraient à jamais sur les écrivains du siècle dernier, alors même qu'ils n'auraient pas sur eux la supériorité du génie : si la saine morale est si nécessaire aux talens éminens, que doit-elle être pour les esprits d'un ordre inférieur!

Des ouvrages qui font aimer leurs auteurs, qui font bénir leurs travaux, sont des titres de gloire dont les belles âmes peuvent se contenter; on n'obtient l'admiration qu'en excitant des haines insensées, trop souvent implacables; une clarté trop vive nous offusque toujours; les bienfaits, qui n'ont rien de brillant, trouvent peu d'ingrats; les ouvrages, à la fois utiles et médiocres, sont universellement applaudis; la reconnaissance alors ne coûte rien. D'ailleurs, des talens estimables, mais sans éclat, n'usent point la vie; ce n'est pas un travail fixe, réglé, suivi, fait avec calme, qui épuise les forces; c'est la multitude des idées et l'ardeur de l'imagination qui fatiguent.

Un torrent impétueux s'élançant du sommet d'une montagne, tombe avec fracas, se grossit avec rapidité, entraîne tout après lui, et bientôt se dessèche et se tarit, parce qu'il se précipite et se déborde; tandis qu'un paisible ruisseau, coulant sans bruit sur une pente douce et facile, arrose tous les ans les mêmes pâturages, et tous les printemps fait naître les mêmes fleurs : la lampe, qui ne contient qu'une seule et faible mêche, durera plus long-temps que celle qui porte un faisceau de lumière. Enfin, un auteur du second ordre, avec de la douceur et de la sagesse, peut parvenir sans orages au terme de sa carrière, dans les temps ordinaires, c'est à-dire quand nul esprit de parti ne divise la société; ses principes ne le forceront point de s'engager dans des querelles interminables, parce qu'alors les ouvrages pernicieux n'ont point de partisans; à l'abri des jalousies envenimées, il n'aura jamais à repousser les atteintes de la calomnie, il n'éprouvera même pas d'injustices. S'il est privé de cette palme éclatante que le public seul peut donner, du moins il obtiendra sans peine toutes les décorations de la gloire, tous les honneurs littéraires lui seront accordés : tandis que l'homme de génie, s'il est sans fortune et sans éclat, lut-

tant sans cesse contre une multitude d'ennemis acharnés, ne recueillera, pour tout fruit de ses travaux, qu'une renommée que l'envie ne saurait ôter; mais des injustices révoltantes et sans nombre, des libelles et une santé détruite. Où cherchera-t-il des dédommagemens?..... Dans sa conscience. Mais où trouvera-t-il un asile à l'abri des orages?..... Dans la tombe. Il y a toujours contre l'homme de génie une sorte de conjuration secrète ou déclarée: son état habituel est un état de guerre. La culture des lettres, beaucoup plus restreinte depuis vingt-cinq ans pour les études, est infiniment plus étendue par la multitude d'écrivains qui se succèdent si rapidement, ce qui a fort augmenté le nombre des ennemis que les auteurs célèbres ont à redouter. Jadis les gens de lettres trouvaient à la cour et dans la société des juges sans partialité; maintenant ils n'y trouvent que des rivaux, parce que tous les gens du monde sont auteurs. Enfin, je dirai au jeune auteur qui débute : tant que l'on n'attaquera que vos ouvrages, ne répondez jamais à moins qu'on n'en fasse de fausses citations; mais nul auteur ne doit passer sous silence une insulte personnelle, faite dans un journal public approuvé par le gouvernement. Il est

ndigne d'un homme d'honneur d'user de re-
ɔrésailles et de répondre par des personnalités;
nais attaquez alors les ouvrages de vos ennemis
les sujets de critique ne manquent jamais); que
e soit avec autant de justice, d'exactitude que de
évérité, et continuez tant qu'ils vous insulte-
ont. S'ils s'arrêtent enfin, arrêtez-vous, s'ils
vous offrent quelque satisfaction, recevez-la.
Les muses n'ont point de fiel; celui qui les aime
est sans rancune. Vous aurez agi, non par esprit
de vengeance, mais pour l'honneur des lettres et
l'intérêt de la littérature. Aussi, tâchez de géné-
raliser assez vos critiques, pour qu'elles y soient
utiles sur quelques points, ou par des réflexions
nouvelles, ou en rappelant aux bons principes.
Ne faites jamais d'avances à vos ennemis (ils
prendraient la générosité pour de la crainte),
mais ne repoussez point celles qui vous seront
faites: ne provoquez personne, oubliez de bonne
grâce et de bonne foi les torts et les satires; aimez
la paix si nécessaire aux études littéraires; que
vos réconciliations soient toujours franches et
sans réserve; mais, quand il le faudra, soyez tou-
jours prêt à combattre avec fermeté, vigueur et
persévérance. En suivant cette route honorable,
et surtout en conservant jusqu'au bout une

plume courageuse et pure, vous arriverez au dernier terme avec l'estime publique, et, ce qui vaut mieux encore, avec l'heureuse paix d'une conscience satisfaite. Sur la fin d'une carrière orageuse, le passé, pour un homme de lettres qui a été laborieux, n'est plus que dans ses productions; presque tout le reste s'est effacé de sa mémoire avec les passions anéanties par le temps; sa vie spirituelle est tout entière dans ses ouvrages : puisque c'est là qu'il a déposé ses opinions, sa raison, ses sentimens, son âme, il ne laissera pas seulement après lui une vile poussière; il a confié, au monde qu'il va quitter, une portion de son immortalité. Heureux si, en parcourant ses nombreux écrits, il y trouve toujours une morale saine, uniforme et des pensées généreuses!

Cependant, malgré la décadence qui depuis trente-cinq ans fait gémir tous les vrais amis des lettres, on peut, à l'époque où nous sommes actuellement, concevoir d'heureuses espérances pour l'avenir, puisqu'elles sont fondées sur plusieurs beaux ouvrages qui ont paru à la fois ou successivement dans ces derniers temps.

CHAPITRE XXII.

De la Langue française.

On se plaint continuellement, et depuis long-temps, de la prétendue *pauvreté* de la langue française ; cependant, depuis qu'elle est fixée par les chefs-d'œuvre de tous nos auteurs classiques, elle est, j'ose le dire, la plus belle des langues vivantes : une des choses qui le prouve, c'est qu'elle est la plus universellement répandue en Europe et même dans quelques autres parties du monde. M. de Voltaire est le premier, je crois, qui ait dit que le caractère distinctif de la langue française est la clarté, et il pense, avec raison, que cette seule remarque est un grand éloge. Un célèbre critique de l'antiquité (Quintilien) admet comme un principe incontestable que la première qualité d'un grand orateur est la *clarté*.

En effet, il est impossible de bien écrire sans précision, et l'on est toujours diffus lorsqu'on est obscur, à moins de se décider à être tout-à-fait inintelligible.

Nous nous plaignons de n'avoir pas dans notre langue assez de synonymes; les Anglais en ont infiniment plus que nous. Qu'en résulte-t-il? beaucoup de *verbiages* et de répétitions, et surtout dans la poésie champêtre et descriptive; par exemple, un très-bon ouvrage anglais (*les Saisons*) de Thompson, est souvent insupportable sous ce rapport : dans une infinité de passages, ses vers sont surchargés d'épithètes et de répétitions dont l'auteur n'a pu s'apercevoir, parce qu'il a employé tous les synonymes qu'il a pu rassembler, c'est-à-dire des mots toujours différens pour parler du même objet, ou pour exprimer la même pensée, ce qui nuit aussi beaucoup à la clarté; car, au milieu de cette surabondance de paroles, le lecteur, outre l'ennui qu'il éprouve souvent, peut bien facilement perdre le fil des idées de l'auteur. Enfin, la multiplicité des synonymes ôte aux grands écrivains le mérite de trouver les tournures heureuses qui peuvent y suppléer.

On nous reproche nos *e* muets, mais ils ne sont, pour les bons écrivains en vers et en prose, qu'une petite difficulté facile à vaincre, et ils produisent des élisions remplies de douceur et d'harmonie; d'ailleurs, par l'orthographe, ils dé-

signent les genres, ce qui est utile à plusieurs égards et surtout à la clarté.

On accuse la langue française de plusieurs bizarreries, dit-on, inexplicables qui sont devenues des règles positives auxquelles nul ne peut se soustraire : on se demande pourquoi on bannit du genre noble les mots *pois*, *citrons*, etc., et pourquoi l'on y admet les mots dégoûtans de *boue*, *fange*, *fumier*. On a conservé ces mots afin de mieux déshonorer, en les employant, tout ce qui est vil et bas; et c'est assurément une pensée très-morale; on a proscrit, avec raison encore, les mots *citron*, *pois*, etc., etc., parce qu'ils retracent des idées de *cuisine*, qui, à la honte de la gourmandise, sont toujours très-ignobles. Le mot *ragoût* est de ce genre, et celui de *pain* ne l'est pas, parce que le pain satisfait seulement la faim, et qu'il n'est point un raffinement du vice le plus matériel et le plus bas [1]. Par les mêmes principes, la langue française est aussi

[1] On pourrait multiplier les exemples et trouver dans les citations la même finesse et la même profondeur de raison ; mais je n'ai point eu le projet de faire une poétique complète, j'ai voulu seulement en tracer une ébauche et surtout combattre quelques lieux communs qui m'ont paru faux et dangereux.

(*Note de l'auteur.*)

la plus chaste des langues, ce qui est généralement reconnu. On peut dire, avec vérité, que plus on a étudié notre langue et plus on admire la sagesse, la délicatesse et le bon goût de ceux qui l'ont formée et fixée.

CHAPITRE XXIII.

Sur les Lectures.

Dans la société, avant la révolution, les lectures d'ouvrages manuscrits étaient beaucoup plus fréquentes qu'elles ne le sont aujourd'hui ; d'abord, parce qu'on fait infiniment moins d'ouvrages, quoique l'on écrive beaucoup plus. Mais jadis les auteurs travaillaient pour les bibliothéques ; ils mettaient leur esprit en *volumes ;* ils le mettent aujourd'hui en *feuilles volantes*. La postérité n'en connaîtra pas une ; ce qui est fort indifférent aux auteurs ; car communément ils n'écrivent que pour le moment, et pour une *ville,* souvent même pour un *faubourg*.

Quand les gens de lettres feraient des ouvrages de littérature, les lectures en seraient bien orageuses dans une nombreuse assemblée : on n'y chercherait que des *allusions ;* plusieurs auditeurs

ne manqueraient pas d'en trouver d'offensantes, et l'on verrait ce qu'on n'a jamais vu, un auteur sifflé dans un salon.

On pensait autrefois que pour bien lire dans un salon, il ne fallait pas, à beaucoup près, déclamer avec autant de véhémence qu'on le fait au théâtre, et qu'il fallait surtout éviter de faire des gestes; on trouvait MM. de La Harpe et Lemière très-ridicules comme lecteurs, on les appelait des *énergumènes*, parce qu'ils lisaient comme on déclame à la comédie française. Aujourd'hui les auteurs, en lisant leurs productions dans la société, se piquent au contraire d'imiter servilement les comédiens qui ont le plus de vogue, et ces derniers eux-mêmes ont multiplié les gestes et porté l'emphase théâtrale fort au delà des bornes qu'elle avait jadis.

Chez les princes autrefois et chez presque tous les particuliers, à la campagne, on se rassemblait après le dîner pour faire une lecture tout haut avant l'heure de la promenade. On lisait communément de bons ouvrages, des pièces de théâtre, des voyages, des livres d'histoire : ce goût a passé avec celui de la littérature[1].

[1] Ici se termine le tome VIII des *Mémoires de madame de Genlis;* les tomes IX et X ont paru depuis long-temps; le

Journal des Débats du 25 octobre s'exprimait ainsi sur le mérite de ces deux volumes :

« La cinquième livraison des *Mémoires de madame de Genlis*, composée des tomes VII et VIII, qui termineront cet intéressant ouvrage, est sous presse, et ne tardera pas à paraître. En attendant, le libraire Ladvocat publie une quatrième livraison, formant un neuvième et un dixième volume, qui en sont le complément indispensable. C'est une idée très-ingénieuse d'avoir rattaché à ce tableau piquant de l'esprit et des mœurs en France pendant trois quarts de siècle, ce qui dans les ouvrages de madame de Genlis est propre à jeter de grandes lumières sur cette époque. Les *Souvenirs de Félicie* ont joui d'un succès que de nombreuses réimpressions avaient déjà constaté. On aimera à les retrouver à la suite des *Mémoires*, qui y renvoient souvent le lecteur. Le *Dictionnaire des étiquettes*, réduit à sa plus simple expression, c'est-à-dire à l'objet positif de son titre, et embrassant une foule de coutumes, d'usages, de bienséances sociales, dont la connaissance prête d'importans éclaircissemens à l'histoire, se lie au même corps d'ouvrage comme un supplément nécessaire. Ces réimpressions sont d'ailleurs augmentées d'anecdotes écrites avec la pureté de style et racontées avec le charme naturel qui caractérise toutes les pages de madame de Genlis. Enfin, une correspondance et des nouvelles inédites ajoutent encore un nouveau prix à cette livraison, qui ne sera pas reçue avec moins de plaisir et lue avec moins d'avidité que les précédentes. »

(*Extrait du journal des Débats*, octobre 1825.)

CANTIQUE DES FLEURS,

OU

COURS ABRÉGÉ DE BOTANIQUE,

DANS CE QU'ELLE A DE PLUS CURIEUX [1].

[1] Nous avons pensé que ce Cours intéressant et si neuf, de botanique, dans ce qu'elle a de plus curieux, et dont il est souvent parlé dans ces Mémoires, serait très-bien placé à la suite de cet ouvrage. Nous nous sommes flattés que nos souscripteurs liraient avec plaisir ce petit poème, et surtout en songeant combien il peut être utile à la jeunesse des deux sexes.

CANTIQUE DES FLEURS,

OU

COURS ABRÉGÉ DE BOTANIQUE,

DANS CE QU'ELLE A DE PLUS CURIEUX,

FAIT EN 1823,

POUR Mlle PULCHÉRIE DE CELLES [1].

Dieu a fait connaître aux hommes la vertu des plantes, le Très-Haut leur en a donné la science afin qu'ils l'honorassent dans ses merveilles.
(ECCLÉSIASTIQUE, chap. 38.)

1.

Doux chefs-d'œuvre de la nature,
O plantes, bienfaits du seigneur,
Des champs éclatante parure!
Rendez hommage au Créateur.

2.

Qu'à jamais symbole ou figure,
Chaque fleur et chaque buisson,
Puisse offrir à la créature
Une salutaire leçon.

[1] Arrière-petite-fille de madame la comtesse de Genlis. (*Note de l'éditeur.*)

3.

Lorsque l'ange à la Vierge Mère
Annonça l'incarnation,
Un lys ornait sa main légère
Durant son apparition.

4.

Tu dois être de l'espérance
Le signe heureux et respecté,
Noble fleur, sois toujours en France
L'attribut de la royauté.

5.

Odorante et fraîche aubépine,
Fille des bois et du printems,
De l'immense bonté divine
Tu nous annonces les présens.

6.

Ami des champs et du silence,
L'humble muguet, par sa blancheur,
De l'aimable et douce innocence
Offre le symbole enchanteur.

7.

La radieuse prolifère [1]
Est l'un des emblèmes touchans
D'une bonne et sensible mère
Qui s'entoure de ses enfans.

[1] La marguerite prolifère.

8.

La marguerite solitaire [1]
Pourrait briller dans les palais,
Et cependant elle préfère
Les prés, les vallons, les forêts.

9.

Aimez toujours la solitude;
Mais, pour en goûter les attraits,
Sans trouble, sans inquiétude,
En Dieu seul désirez la paix.

10.

Violette odoriférante,
Que j'aime ta simplicité!
Toute âme pieuse et fervente
Doit admirer l'humilité.

11.

O rose, fleur incomparable!
La fable souilla ta beauté.
Sur l'autel du Dieu véritable,
Va reprendre ta royauté [2].

12.

Comme la chaste sensitive,
Des fleurs la merveille et l'honneur,

[1] Vulgaire ou des prairies.

[2] La rose, surnommée *Reine des fleurs*, était, dans la mythologie, consacrée à Vénus.

Que votre âme pure et craintive
Respecte toujours la pudeur.

13.

Du tournesol fuyant la terre,
Admirez l'instinct merveilleux;
Aimez comme lui la lumière,
Ne la cherchez que dans les cieux.

14.

Que le jasmin soit un emblème
De douceur et de pureté.
On est toujours doux quand on aime,
Et pur avec la piété.

15.

Regardez la tige élégante
Du chèvre-feuille bienfaisant,
Qui sur ces longs berceaux serpente
Pour nous mettre à l'abri du vent.

16.

Que cet exemple d'un arbuste
Redouble votre charité,
Toujours l'un des devoirs du juste
Fut d'offrir l'hospitalité.

17.

Que la tulipe éblouissante,
Sans parfum, sans utilité,

Vous soit une preuve frappante
Du peu de prix de la beauté.

18.

De la tubéreuse éclatante
Les Doux parfums sont malfaisans;
Défiez-vous, âme innocente,
De tout ce qui ne plaît qu'aux sens.

19.

Au mépris de son existence,
Le lierre suit son bienfaiteur.
Imitez sa reconnaissance :
Sacrifiez tout au Seigneur.

20.

La liane est l'affreux symbole
Du vice le plus odieux;
Elle embrasse, mais elle immole
Son bienfaiteur trop généreux.

21.

L'arbre qui la soutient succombe
Sous les efforts de sa fureur,
En poussière bientôt il tombe,
Et le crime reste vainqueur [1].

[1] Les lianes forment un genre de plantes très-singulier qui croissent très-promptement en Amérique; il s'en trouve aussi en Afrique, où l'on s'en sert au lieu de cordes En général, les lianes montent en serpentant comme le lierre autour des arbres qu'elles rencontrent; arrivées au haut, elles jettent

22.

Hélas! de ce crime exécrable
Qui de nous peut se dire exempt,
Qui de nous n'en est pas coupable
Et fut toujours reconnaissant?

23.

La miséricorde suprême
Pour nous se montre chaque jour,
Et par son indulgence extrême
Mériterait tout notre amour.

24.

Pour des biens pleins d'inquiétude,
Pour les vains plaisirs d'un moment,
Sans cesse notre ingratitude
Ose offenser le Tout-Puissant.

25.

On dédaigne pour sa figure
L'épineux et triste chardon,

leurs filets qui s'enfoncent alors dans la terre, y prennent racine et s'élèvent de nouveau, montant et descendant alternativement en s'attachant aux arbres voisins, et forment une forêt impénétrable. La liane parasite dont il est question dans ces couplets est aussi grosse que le bras : ces lianes étouffent l'arbre qu'elles embrassent, à force de le serrer. Il arrive souvent que l'arbre sèche sur pied, se pourrit, se détruit entièrement, et qu'il ne reste que les spires de la liane qui forment une espèce de colonne torse isolée.

(*Note de l'auteur.*)

Et parce qu'il est la pâture
Des *vils animaux*, nous dit-on.

26.

Ils sont bien loin d'être futiles,
Ces bons et pauvres animaux;
Chaque jour il nous sont utiles,
Nous les accablons de fardeaux.

27.

Sur une épigramme, une fable,
Nous jugeons souverainement.
Pensez que rien n'est méprisable
Que l'impie ou le fainéant.

28.

Que vois-je! arbre aux fleurs purpurines,
Dont l'aspect était enchanteur,
Tes feuilles tombent en ruines,
La neige a détruit ta fraîcheur!

29.

Pressé de briller et de plaire,
Et de nous montrer sa beauté,
Impatient et téméraire,
Il souffre de sa vanité.

30.

Plaignons la malheureuse chance,
Du présomptueux amandier,
Tâchons d'imiter la prudence
Du sage et modeste mûrier.

31.

Il sait attendre avec courage,
Et c'est sans doute un grand talent,
Il garde long-temps son feuillage,
Son fruit est toujours succulent [1].

32.

De ce framboisier rien n'altère
De la feuille la pureté,
Et qu'ainsi votre caractère
Conserve sa stabilité [2].

33.

Le boahah, arbre admirable,
Est le géant des végétaux;
Il en est le plus secourable,
Il couvre de nombreux troupeaux.

34.

Telle est la grandeur véritable,
Toujours dans l'utile bonté,
Et l'homme le plus charitable
Doit être le plus respecté.

[1] Le mûrier est l'emblême de la prudence, il fleurit le dernier des arbres. L'amandier fleurit le premier.

[2] On appelle en botanique un vert *glauque* un vert clair d'eau extrêmement pâle; ce vert a la singulière propriété de ne jamais se mouiller; quand on le plonge dans l'eau, on l'en retire parfaitement sec. Les feuilles du framboisier sont *glauques* d'un côté, et ce côté ne prend jamais l'eau.

(*Notes de l'auteur.*)

35.

Que la fausse magnificence.
Du lys de pourpre si brillant
Nous apprenne que l'apparence
Peut nous charmer en nous trompant [1].

36.

L'étonnante et prompte croissance
Du cobéa si diligent
Semble exhorter l'aimable enfance
A ne pas perdre un seul instant.

37.

Il retrace à notre mémoire
Ces enfans fameux et charmans,
Et dont même la grave histoire
Cite les précoces talens.

38.

Ces épis sont l'allégorie
Du faste et de la piété,
L'un plein s'abaisse et s'humilie,
L'autre se dresse avec fierté.

39.

Pourquoi donc cet épi superbe
S'élève-t-il si hardiment

[1] Le lis *Saint-Jaques* est d'un rouge éclatant parsemé de petits points qui ressemblent à de l'or et en ont l'éclat au soleil.

(*Note de l'auteur.*)

Au dessus des fleurs et de l'herbe?
C'est qu'il est vide et suffisant.

40.

Et toi, fleur charmante et modeste,
Tu n'aimes que l'obscurité,
Comme l'âme pure et céleste,
Au jour tu caches ta beauté.

41.

Belle-de-nuit, tu cherches l'ombre,
Tu contemples le firmament;
Ah! puissions-nous dans la nuit sombre
Le voir avec ravissement!

42.

Des plus délicates louanges
Redoutons les charmes trompeurs;
L'orgueil a perverti des anges,
Fuyons le monde et les flatteurs.

43.

Ne désirons que la présence
De notre juge souverain,
Car le bonheur ou l'espérance
Ne se trouve que dans son sein.

44.

La figue, de la modestie
Nous prouve encor mieux les douceurs,
Elle nous laisse voir sa vie
Et dans son fruit cache ses fleurs.

45.

A travers ces touffes de mousses
Je vois un arbuste charmant,
Dites-vous en pressant ses gousses
Le bruit, hélas! n'est que du vent [1].

46.

Nous voulons de la renommée,
Nous voulons surprendre, éblouir,
Tout n'est que vent et que fumée,
Tout doit passer, il faut mourir!....

47.

A tout âge et dans la jeunesse
Tout nous entretient de la mort;
Cette image nous suit sans cesse
Pour nous annoncer notre sort.

48.

Même dans nos brillans parterres,
Au milieu des riantes fleurs,
On voit des arbres funéraires,
Des cyprès des saules pleureurs!

49.

Songeons donc à la fin dernière;
C'est s'occuper de son bonheur;
Car dans les cieux et sur la terre,
Il est dans l'amour du Seigneur.

[1] Le bageunaudier.

50.

Sans nul orgueil solide et belle,
Parmi ces fleurs de quelques jours,
S'élève la douce immortelle,
Qui doit plaire et durer toujours.

51.

Ah! que cette plante chérie,
Présage de félicité,
Retrace à notre âme attendrie,
Une heureuse immortalité.

52.

De la dangereuse ciguë
Et de tous les autres poisons,
Ah! ne détournez point la vue,
Écoutez aussi leurs leçons.

53.

Ils vous diront que sur la terre,
La suite du péché fatal
Qui perdit notre premier père,
Fait rencontrer partout le mal.

54.

Telle est la funeste origine
De la souffrance et du malheur,
Pour nous la clémence divine
Daigne en tempérer la rigueur.

55.

La sainte et céleste assistance
Nous fait vaincre nos passions,
Et des plantes la connaissance,
Brave le venin des poisons.

56.

Sur ces simples que votre vue,
Tombe avec attendrissement,
Leur vertu puissante et connue,
Inspire plus d'un sentiment.

57.

Ils ont soulagé la souffrance
Ou d'une mère ou d'un ami,
Ou, prolongeant notre existence,
C'est nous-mêmes qu'ils ont guéri.

58.

Combien de plantes salutaires,
Et remèdes à tant de maux,
Nous devons aux missionnaires,
A leurs charitables travaux!

59.

Leur zèle admirable et prospère,
Que nul péril n'a rebuté,
Transporte aux Indes la lumière
Et nous rapporte la santé.

60.

Ah! que notre reconnaissance,
En contemplant tous ces objets,
Égale le bienfait immense
Dont nous éprouvons les effets.

61.

Bénissons la main souveraine,
Qui pour nos maux multiplia
Le bouillon blanc, la marjolaine,
Le tilleul et le quinquina.

62.

Nommons encore le capillaire,
La chicorée et le safran [1],
Le raifort et la fumetère,
L'ail, le cerfeuil et l'origan.

63.

Rappelons aussi le pas-d'âne,
La véronique, le cresson,
La calmante valériane,
Et l'utile dent-de-lion.

[1] La *mort* ou mors du safran est à l'égard de plusieurs plantes ce que la peste est aux hommes; elle est contagieuse, elle attaque sous terre l'ognon, ce qui fait périr la plante dont le mal se communique à toutes celles qui l'avoisinent : il paraît que le mors est une plante parasite qui, comme la truffe, naît et vit sous terre; elle est l'emblême de la perfidie.

(*Note de l'auteur.*)

64.

N'omettons pas le primevère,
Le thym, l'euphraise, le barbeau
Et la béchique scorsonnère,
La camomille et le sureau.

65.

La bonté suprême et sacrée
Nous donne encore le pavot,
Et la menthe et la centaurée,
Les orangers, le mélilot.

66.

De la nature l'éloquence
Nous rappelle ainsi chaque jour,
Que pour Dieu la reconnaissance
Est un devoir comme l'amour.

67.

Du nostoc les métamorphoses,
L'art puissant de se transformer,
Disent que l'homme, en toutes choses,
Pourrait aussi se réformer [1].

[1] La *tremella nostoc* ou *flosculi* était employée par les alchimistes pour préparer la pierre philosophale : elle se transforme en plusieurs autres plantes analogues, et toutes ces plantes se transforment les unes dans les autres.

(*Note de l'auteur*)

68.

La merveilleuse fraxinelle
Tout à coup paraît tout en feu.
Qu'à votre cœur elle rappelle
La vive ardeur qu'il doit à Dieu.

69.

Du feu du ciel la capucine
Donne quelquefois des éclairs.
Qu'un feu si pur vous illumine
L'été, l'automne et les hivers [1].

70.

Le mancenillier formidable
Si redouté du voyageur,
Est un témoignage admirable
De la bonté du Créateur.

71.

Cet arbre fatal et tragique,
D'une triste célébrité,
Est vénéneux et narcotique,
Mais l'antidote est à côté.

72.

Aussi trompeur que les nuages;
Plus terrible qu'un ouragan,

[1] C'est la fille de Linné qui a remarqué que quelquefois au mois d'août, la capucine donne des éclairs; il en est de même du souci.

(*Note de l'auteur.*)

Il croît toujours sur les rivages
De l'immense et sombre Océan.

73.

Du profond sommeil léthargique
Causé par son exhalaison,
L'eau des mers est le spécifique
Et l'unique contre-poison.

74.

Valisniéra surprenante,
Confonds par ta fécondité
Les discours, l'audace insolente,
De l'aveugle incrédulité [1].

75.

Unissez-vous à cette plante,
Vous, apocyn ingénieux,
Montrez-nous la main bienfaisante
Qui guide vos efforts heureux.

[1] Cette plante croît aux Indes, en Italie et dans le Rhône. Ses feuilles sont plongées dans l'eau. La valisniéra tient par sa racine au fond des eaux, et croît dans des fleuves dont les eaux sont sujettes à hausser et baisser. La nature de la plante commandait que la fleur à de certaines époques s'enfonçât dans les eaux ou se maintînt à leur surface, et elle est portée sur une tige tournée en spirale qui s'allonge et se raccourcit au besoin. (*Note de l'auteur*)

76.

C'est encore la Providence,
Qui du silène et du lichnis
Soutient la fragile existence,
Et dompte tous leurs ennemis. [1]

77.

Dupes nous-mêmes de la ruse
De l'ophrys, ou mouche, ou bourdon,
Notre œil, que sans cesse il abuse,
En lui croit voir un papillon.

78.

Près du Gange il est un prodige
Plus admirable, plus frappant:
Une fleur, sur sa longue tige,
Est à jamais en mouvement [2].

[1] Le *silène armeria* croît en France, ses tiges sont articulé au dessous de chaque nœud les tiges sont d'un vert foncé enduites d'une humeur visqueuse : il semble qu'on ait enl un anneau d'épiderme. En cet endroit les insectes sont at chés et collés à la tige par cette glu. Toutes les autres par de la plante sont lisses et sèches, et à cause de leur coul glauque elles ne se mouillent pas lorsqu'on les plonge d l'eau.

[2] La plante oscillante ne croît que dans les endroits inf tés par des nuées d'insectes; ils sont tellement effrayés de mouvement qu'ils n'osent l'approcher.

(*Notes de l'auteur.*)

79.

Ainsi la fleur, plante oscillante,
Brave les insectes ailés,
Et, les remplissant d'épouvante,
Les retient toujours éloignés.

80.

Arbre dont l'utile influence
Défend de la corruption,
Beau cèdre, ta seule présence
Est pour l'homme une instruction [1].

81.

Le juste par sa sainte vie
Et par sa réputation,
Empêche ou du moins modifie
Du vice la contagion.

82.

L'exemple admirable du sage,
Et sa doctrine et ses vertus,
Nous garantissent du ravage,
Produit par les cœurs corrompus.

Les coffres de bois de cèdre préservent des vers ce qu'on nferme : les anciens y mettaient les manuscrits précieux, t pourquoi Perse, dans ses satires, pour louer ou critiquer ouvrage, dit qu'il mérite ou ne mérite pas les *honneurs cèdre.*

(*Note de l'auteur.*)

83.

Pourrions-nous passer sous silence,
Cet arbre d'un pays lointain,
Prodige de la Providence,
Que les flots attaquent en vain.

84.

Recueillons encor cette preuve
Du soin qui régit l'univers,
L'arbre qui croît au fond d'un fleuve,
Doit supporter d'âpres hivers.

85.

Mais une prévoyante grâce
Dans son contour le défendant,
Sait rendre l'effort de la glace
Contre lui toujours impuissant.

86.

Tel est du nord de l'Amérique,
Ce végétal si curieux,
Le noble et grand cyprès *distique*,
Arbre favorisé des cieux.

87.

Autour du tronc, pour sa défense,
L'arbre produit des rejetons
Qui lui forment un cercle immense
Et des fortifications [1].

[1] Cet arbre, l'un des plus gros de l'Amérique, s'app

88.

Les houx d'une forêt fameuse
Émerveillent le voyageur,
Car leur tige n'est épineuse
Qu'au demi-quart de leur hauteur [a].

89.

Ces houx armés bravent l'outrage
Des animaux de ces déserts.
Et leur faîte, orné de feuillages,
S'élève sans peur dans les airs.

près distique, cyprès de la Louisiane, cyprès chauve. Lorsil croît dans l'eau, la nature le protège d'une manière merilleuse contre les dangers de l'inondation et des glaces flotntes. Il sort de son tronc, vers la base, des saillies qui forment tour de lui des côtés dont les intervalles font plus d'un pied de ofondeur, et il s'élève de ses racines des tubercules coniques i composent plusieurs cercles de bornes naturelles de deux trois pieds de hauteur. On pourrait faire usage de cet arve pour retenir les terres sur les bords des fleuves destrucurs.

(*Cette note est de M. le comte Anatole de Montesquiou.*)

[a] Les grands houx de la forêt de Needwood présentent un énomène bien singulier : leurs feuilles sont hérissées d'épies jusqu'à huit pieds au dessus de la terre; plus haut elles en nt dépourvues, comme si ces arbres avaient prévu que les evaux et les bœufs ne pouvant atteindre leurs branches surieures, elles n'avaient pas besoin de défense.

(*Note de l'auteur.*)

90.

Immense univers! ô nature!
O sublime création!
Ta variété sans mesure
Confond l'imagination!!!.

91.

Songez, en voyant cette plante,
Qui souvent du bien change en mal,
Que la vertu persévérante
Échappe à cet écueil fatal [1].

92.

Que cette autre fleur si jolie,
Changeant de place sans raison,
Vous ôte cette folle envie :
L'inconstance n'a rien de bon.

93.

Le voici le profane arbuste
Dont se couronnent les amans,
Il est l'emblème le plus juste
De leurs dangereux sentimens.

[1] Cette fleur est une espèce de giroflée que je n'ai vue que dans le Holstein; elle embaume le matin et tant que dure le jour, mais le soir elle prend une odeur fétide et véritablement infecte.

(*Note de l'auteur.*)

94.

Partout où le myrte domine
Il redoute ou voit des rivaux,
Partout il chasse il extermine,
Les fleurs et tous les végétaux.

95.

Cet usurpateur tyrannique,
Est comme l'amour exclusif,
Et même encor plus despotique,
Et son règne est moins fugitif [1]!

96.

Sur une plage dévorante,
Un infortuné voyageur,
Victime d'une soif ardente,
Cédait enfin à son malheur.

[1] Dans tous les lieux où l'on voit des bois-myrte et particulièrement en Espagne, on ne trouve dans ces bois non-seulement ni fleurs ni plantes; mais pas un seul brin d'herbes. Les racines de cet arbre n'en souffrent point. Aussi les anciens, excellens observateurs de la nature, comme je l'ai déjà dit dans ma *Poétique;* les anciens, dis-je, ont consacré cet arbre à l'amour comme au seul sentiment qui soit véritablement exclusif. C'est une remarque qu'on n'avait point encore faite et que j'ai consignée dans mes *Arabesques mythologiques*. A propos de l'amour, nos jardiniers ont trouvé un de ses symboles: ils appellent la tubéreuse, la *fleur de la jalousie*, parce que, mise dans une caisse; elle meurt si l'on y place d'autres fleurs.

(Note de l'auteur.)

97.

Hélas ! c'en est fait, il succombe ;
Dans ce désert il va mourir.
Loin des siens son aride tombe
Dans peu d'instans doit s'entr'ouvrir.

98.

Ni ruisseaux, ni puits, ni fontaine....
Ah ! si l'utile cocotier
Du moins croissait dans cette plaine,
On pourrait s'y désaltérer [1] !...

99.

Résignons-nous, plus d'espérance ;
Adieu, plaisirs ; adieu, projets :
De l'immuable Providence
Adorons les divins décrets.

100.

Ainsi, prêt à quitter la vie,
L'étranger priait l'Éternel,
Lorsqu'une céleste harmonie
Suspendit son chagrin mortel.

[1] Le *coco* est le fruit d'un arbre de la famille des *palmiers*. Ce fruit est très-précieux par sa grande utilité ; il renferme une espèce de crème ou de beurre, un lait excellent, de la bourre qu'on peut filer ; et l'on fait, comme on sait, avec son écorce, les plus jolis ouvrages. L'Afrique, l'Asie, le continent méridional de l'Amérique sont la patrie de cet arbre.

(*Note de l'auteur.*)

101.

Il entendait un doux murmure,
Semblable à celui d'un ruisseau.
Il voit, ô surprise ! une eau pure
Sortir d'un verdoyant rameau.

102.

Quel prodige ! une fleur s'entr'ouvre,
De toutes parts l'onde en jaillit,
Et dans son calice découvre
L'eau limpide qui le remplit.

103.

En s'agenouillant sur la terre,
Ressuscité, reconnaissant,
Le voyageur se désaltère
En bénissant le Tout-Puissant.

104.

Le népenthe, si secourable,
Vase végétal, don des cieux,
Par un mécanisme admirable,
Produit ces effets merveilleux [1].

[1] C'est le *népenthe distilatoria*. Ses feuilles sont terminées par un cordon long de trois à quatre centimètres, qui soutient un cylindre long, de dix à quinze centimètres de large. Ce cylindre se tient droit ; il est rempli d'eau et fermé d'un couvercle attaché par une charnière ; cette eau est pompée par les racines ; il paraît que le couvercle se relève pour la laisser échapper lorsque le vase est trop plein. Le chardon à foulon

105.

Comment pourrait-on méconnaître,
A tant de miracles divers,
Le Très-Haut, le souverain maître
Qui gouverne tout l'univers?

ou chardon bonnetier produit quelque chose de semblable à peu près : sa tige forme une coupe qui contient depuis un verre jusqu'à une demi-pinte d'eau. Une espèce de *tillandica*, qui croît en Amérique, porte aussi une coupe qui contient une demi-pinte ou une pinte d'eau. Le docteur Slozin parle d'un aloès de la Jamaïque dont les feuilles contiennent de même une eau qui offre aux voyageurs une boisson aussi agréable que celle du népenthe.

(*Note tirée des ouvrages de M. de Leuze.*)

NOTA. LES vers suivans doivent être substitués à ceux qui se trouvent à la page du 6e volume.

Les voilà rassemblés ces princes trop long-temps
Méconnus, écartés, livrés aux élémens;
Leur symbole arboré sous mille formes brille,
L'enthousiasme renaît, suit l'illustre famille,
L'oriflamme rapporte avec le lis vainqueur
Un bonheur aussi pur que sa noble couleur.

TABLE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

DES NOMS

CITÉS DANS LE HUITIÈME VOLUME.

Actions commises pendant la révolution; réflexions sur les contrastes qu'elles présentent, pag. 93, 94.

Alembert (d'), 148, 149, 168, 169.

Alfred le grand, roman de madame de Genlis, 102.

Alibert (le docteur), 39, 91, 95, 102.

Anciens (les), 131 *et suiv.*

Anglais, 23.

Anecdotes. — De la fermière de et sa petite fille, 35, 36. — Du soldat de Louis xiv, 46, 48. — D'une jeune sauvage de Cayenne, 48, 49. — De Napoléon, 49, 50, 51, 52.

Apologue (réflexions sur l'), 237.

Aristophane, 199.

Art dramatique (de l'), 174 *et suiv.*; des préparations dans les ouvrages dramatiques, 184, 185.

Auteurs modernes, 233, 159.

Bannières (madame de), 103.
Barruel (l'abbé), 156.
Boisjolin (M. de), 95, 96.
Bonald (M. Henri de), 21.
Bossuet, 123, 168, 171, 209.
Bourbon (le duc de), 36.
Boutiques pour les pauvres, 34, 35.
Briffaut (M.), 141.
Britannicus, 190.
Buffon, 158, 162.

Candau (la vicomtesse de), 92, 93.
Cantiques des fleurs, 293.
Canuet (le docteur), 52, 53, 54, 55, 56.
Caractères dramatiques, 175 *et suiv.*
Casimir (M.), 37, 76.
Caveirac (l'abbé de), 220, 221, 222, 223.
Caylus (madame de), 226.
Celles (M. de), 38.
Celles (madame de), 37, 38.
Chastenay (le comte de), 56, 68, 69.
Chastenay (madame de), 57.
Chastenay (mademoiselle Victorine de), 57, 58.
Chinery (madame), 24.
Choiseul (le comte de), 227.
Choiseul (madame de), 58, 59, 60, 61, 62, 65, 66, 104 e
suiv.
Clairon (mademoiselle), 195, 198.
Collé, 146.
Comédie (de la) 199 *et suiv.*
Correspondance de madame de genlis avec M. de..... 69,
70, 71.

Coutume du Nord pour les funérailles, 66, 67.
Couvent des Dames Saint-Michel, 37, 39, 74, 75.
Cratinus, auteur grec, 199.
Cremutius Cordus, 157.
Cyrus (arrière-petit-fils de madame de Genlis), 38, 64.

David, peintre, 80, 81.
Déclamation (de la), 194 *et suiv.*
Desgenettes (le docteur), 50, 51, 52.
Désormeaux (M.), 213.
Dialogues. — Entre madame de Choiseul et madame de Genlis, sur ses Mémoires, 104 *et suiv.* — Entre lord Byron et Fontanes, 141 *et suiv.*
Diderot, 151 *et suiv.*
Difformités naturelles, maison où on les guérit, 16.
Discours oratoires, 167 *et suiv.*
Douaniers français, 65.
Doudeauville (le duc de), 25.
Ducrest (M.), 22.
Ducrest (Georgette), 21, 22.
Ducrest (Coraly), 22.
Duguesclin, 172.
Dussault (le chirurgien), 53.

Études morales, politiques et littéraires, citées, 1 *et suiv.*
Eupolis, auteur grec, 199.

Fabulistes (les), 235.
Fagan (le comte de), 77.
Fagan (la comtesse de), 77, 78.
Femmes auteurs du siècle présent, 62.
Femmes célèbres, 100.
Fontenelle, 146, 147, 148, 168, 169.

Français (les), depuis la restauration, 65.
Gaillard (M.), 212, 219.
Galimatias (sur le), 146 *et suiv.*
Galitzin (la princesse), 19.
Genlis (madame de), 81, 82, 83.
Gérard (le général), 38.
Gérono (M.), 100, 101.
Ghistelle (la princesse), 19.
Glaçon (le) et le Cristal de roche, fable de madame de Genlis, 243.
Gracian (B.), cité, 153.
Grecs (les anciens), 129.
Guenée (l'abbé), 220.

Helvétius, 155.
Henriette d'Angleterre, 110, 111, 112, 113.
Histoire, historiens, 209 *et suiv.*
Homère, cité, 171.
Homme (l') sans nom, ouvrage de M. Ballanche, 26, 27, 28, 29.

Jardin des Plantes, 90, 91.
Jeanne d'Arc, poème, 61, 234.
Journaux, journalistes, 254.

Krudner (madame), 30, 31.

Labaumelle (M. de), 224.
Ladvocat (M.), 37, 60, 61, 76.
La Fayette (madame de), 109, 110, 111, 112, 113.
Lafitte (M.), 34.
Laharpe (M.), 158.
Lamballe (la princesse de), 105, 106.

Lamothe, 148, 190.
Langue française (réflexions sur la), 269.
Lascours (madame de), 80, 81.
Lauraguais (le comte de), 198.
Lawoestine (le marquis de), 17, 18, 76, 77, 78.
Lawoestine (Léocadie de), 17, 76, 77, 78.
Lectures (les), 272.
Lescure (le général de), 53.
Lettres (causes de la décadence des), 259.
Lettres anonymes écrites à madame de Genlis, 67, 71, 72, 73.
Lingré (madame de), 98, 99.
Livres saints (les), 126, 127.
Louis xiv, 169.

Mantes (la ville de), 36, 37.
Marmontel, 134, 135, 136, 158, 201.
Mémoires imaginaires, 85 *et suiv.*
Mémoires de Gourville, 214.
——— de mademoiselle de Montpensier, 214, 219.
——— de madame de Motteville, 214.
——— de madame de Nemours, 213.
——— du cardinal de Retz, 213.
Mémoires sur Alexandre le Grand, 215, 216.
Ménandre, 200.
Meung, 21.
Misanthrope (le), 200.
Missionnaires (les), 122, 123.
Molière, 200.
Montesquiou (M. de), 79, 80.
Montesquiou (Anatole de), 79, 80.
Montmorency (le duc Matthieu de), 25.

Montreuil (bataille de), 53.
Myrte (le), 130.

Nanine, 205, 206, 207.
Napoléon, 115 *et suiv.*
Narbonne-Lara (le comte de), 58.
Nays (la vicomtesse de), 91, 92.
Noailles (le duc de), 23.

Oraisons funèbres, 170, 171, 172.
Orateur du XIVe siècle, cité, 151.
Orléans (le duc d'), 125.

Papillon (le), symbole de l'inconstance, 129.
Paris (séjour de), 36.
Parodie du couplet sur Henri IV, 79.
Peyronnet (M. de), 82.
Philippe-Auguste (le poème sur), 234.
Physiologie des passions, 39 *et suiv.*
Pièces de circonstance, 182, 183.
Poésies fugitives, 244.
Poésies lyriques, 232.
Poétique de madame de Genlis, 126.

Chap. Ier — De la composition en général, 126.
Chap. II. — Suite du précédent, 131.
Chap. III. — Du prétendu genre appelé Romantique, 137.
Chap. IV. — Suite du précédent, 141.
Chap. V. — Sur le Galimatias, 146.
Chap. VI. — De l'Inconséquence, 155.
Chap. VII. — Du Style en général, 158.
Chap. VIII. — Suite du précédent, 162.

CHAP. IX. — Des Discours oratoires, 167.
CHAP. X. — De l'Art dramatique, 174.
CHAP. XI. — De l'Art des Préparations dans les ouvrages dramatiques, 184.
CHAP. XII. — De la Tragédie, 186.
CHAP. XIII. — De l'Art théâtral, de la Déclamation, etc., 194.
CHAP. XIV. — De la Comédie, 199.
CHAP. XV. — De l'Histoire et des Historiens, 209.
CHAP. XVI. — Des différens genres de Poésie en général, 232.
CHAP. XVII. — Suite du précédent, 235.
CHAP. XVIII. — Des Romans, 246.
CHAP. XIX. — Du Style épistolaire, 251.
CHAP. XX. — Des Journaux et des Journalistes, 254.
CHAP. XXI. — Des Auteurs et de la décadence des Lettres, 259.
CHAP. XXII. — De la Langue française, 269.
CHAP. XXIII. — Sur les Lectures, 272.

PRÉVOST (l'abbé), 249.
PROTOCOLE DES LETTRES AVANT LA RÉVOLUTION, 253.
PRUSSE (le roi de), 97.

QUINTILIEN, cité, 210.

RACINE, cité, 127.
RAYNAL (l'abbé), 210.
RÉCAMIER (madame), 24, 25, 26, 29, 30.
RÉFLEXIONS SUR LES SAUVAGES, 49.
RELIGIEUSE (mort d'une), 74.
RÉVOLUTION (actes commis pendant la), 93, 94.
RICHARD III, tragédie, 192.
RISPALL (la femme), 65.
ROLLIN, 210.

Romance de l'aveugle, 101.
Romans de famille, 246, 247.
Romans historiques, 246.
Romans (lecture des); 249.
Romantique (le genre), 137 *et suiv.*
Rosamonde (madame Gérard), 38.
Rousseau (J.-B.), 149, 162.
Russie (l'empereur et l'impératrice de), 19.

Saint-Amand (chevalier de), 139.
Saint-Claude (la ville de), 32.
Saint-Maixent (la ville de), 55.
Saint-Michel (couvent des Dames de), 37, 39.
Saint-Priest (le comte de), 19.
Saint-Priest (Alexis de), 19, 20.
Saint-Réal (l'abbé de), 210.
Salins (la ville de), 32, 33.
Saulty (M. et Mme de), 90.
Sauvages (les), 49.
Sercey (le vice-amiral de), 82.
Souscriptions pour les incendiés de Salins, 33, 34.
Souvenirs, 226.
Style épistolaire (du), 251.

Tartufe (le), 146.
Tencin (madame de), 201.
Thomas, 167 *et suiv.*
Tragédie (de la), 186 *et suiv.*

Valence (le comte de), 19.
Valence (madame de), 37, 38.
Valery (M.), cité, 1 *et suiv.*

VALETS (les) de comédie, 207.
VELLY (l'abbé), 210.
VERTOT (l'abbé de), 210.
VERS tirés du Mercure de 1727, 155.
VÉRY (valet de chambre), 65.
VOLTAIRE, 157, 170, 201 *et suiv.*, 210 *et suiv.*, 219 *et suiv.*, 233 *et suiv.*, 244, 260 *et suiv.*

WALTHER SCOTT, 247.
WESTERMANN (le général), 54, 55.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES MÉMOIRES

DE MADAME LA COMTESSE

DE GENLIS.

TOME PREMIER.

GENLIS (MADAME DE), ses inclinations, son caractère, 3, 4. — Époque et lieu de sa naissance, 5. — Danger qu'elle court, 5. — Sa première nourriture, 6. — Se jette dans un étang, 6. — Tombe dans le feu, 7. — Lieu où elle est élevée, 7. — Excellence de sa mémoire, 10. — Amenée à Paris, 11. — Premières impressions, 12. — Est baptisée, 13. — Va à l'Opéra, 13. — Va à Étioles, chez le fermier-général Lenormand, 14. — Voyage à Lyon, 16. — Est reçue chanoinesse d'Alix, 18. — Prend le nom de *comtesse de Lancy*, 19. — Antipathies naturelles, danger d'y faire violence, 25, 26. — Ses premières compositions, 27. — Sentimens religieux innés en elle, 27. — Beauté de sa voix, 29. — Se fait institutrice de petits gar-

çons, 30. — Premières peines, 31. — Joue dans un opéra-comique le rôle de l'Amour, 32. — Continue à porter l'habit de ce rôle, 34. — Joue la comédie, 34. — Aime les choses extraordinaires, 37. — Aversions qu'elle éprouve, 38. — Impressions qu'elle reçoit des physionomies, 39, 79. — Cause de sa prédilection pour les capucins, 43. — Apprend à danser, 45. — Prend un habit d'homme, 45. — Origine de son aversion pour Voltaire, 47. — Part pour Genlis, 156. — Vie qu'elle mène à Genlis, 160, 179, 190, 237. — Entre à l'abbaye d'Origny, 160. — Vie de couvent, 162, 166, 170. — Se range du parti de l'*opposition* contre l'abbesse, 164. — Fait un roman, 166. — Fait des vers, 171. — Sa mère vient à Origny, 171. — Déguisement, 172. — Mademoiselle Beaufort, 173. — Retourne à Genlis, 175, 178. — Justesse de son esprit, 175. — Son imagination, objets de ses réflexions, 176. — Vie de château, 179. — Fête donnée au marquis de Genlis, 179. — Le peintre Tirmane fait son portrait, 180. — Tours joués à ce peintre, 181 et suiv. — Méthodes pour ceux qui jouent des instrumens, 192. — Lectures avec M. de Sauvigny, 195. — Avec M. Millet, chirurgien, 196. — Ses goûts dominans, 197. — Apprend à monter à cheval, 197 et suivans. — Tient un journal, ce qu'il devient, 200. — Se met à dessiner, à peindre, 201. — Spectacle effrayant, inondation, 202. — Phénomènes qu'elle a vus, 205. — Madame d'Estourmelle et son terrible enfant, 206. — Va à Arras, 211. — Sauve un déserteur, 211. — Voyage singulier, 213. — Personnes qu'elle voit à Paris, 216. — Voleurs de nuit, danger qu'elle court, 216. — Retour à Genlis, devient grosse, 217. — Sert de mère à sa belle-sœur, 217. — S'y attache, 221. — Folies faites avec son frère, 222. — Revient à Paris, 224. — *Réflexions d'une mère de vingt ans*, 224. — Continue ses études, 224. — Accouche de sa fille Caroline, 224. — La met

en nourrice, 225. — La maréchale d'Étrée vient voir madame de Genlis, 225. — Est reçue chez madame de Puisieux, 225. — Donne la préférence à Racine, 48. — Pressentiment qui lui sauve la vie, 54. — Amour qu'elle inspire, 54. — Sa famille quitte la Bourgogne, 58. — On lui donne un maître de guitare, 61. — Ses premiers vers, 64. — Péril qu'elle court, 66. — Compose des pantomimes héroïques, 69. — Ruine de son père, 73. — Se sépare de sa gouvernante, 74, 75. — Quitte la maison de sa tante, 76. — Va chez M. de la Popelinière à Poissy, 76. — Motif qui la conduit aux bals de la cour et de la ville, 85. — Dialogues qu'elle improvise, 85, 88, 176. — Revient à Paris, 94. — Ses maîtres de musique, 94, 95. — Instrumens dont elle apprend à jouer, 95. — Réforme le doigté de la harpe, 95. — Un vieux colonel suisse veut l'épouser, 97. — La vanité devient le mobile de ses actions, 98. — OEuvre musicale qui lui est dédiée, 98. — Son opinion sur la durée de la vie, 102. — Visite à madame de Montesson, 117. Réception chez sa grand'mère, 118. — Va à Chevilly, 123. — Actes de courage, 127, 167, 216. — Revient à Paris, 134. — Goût pour l'étude, 136. — Passion pour la poésie, 137. — La manière dont elle joue de la harpe la fait rechercher, 137. — Son père est arrêté, 140. — Il meurt, 142. — Elle se retire avec sa mère dans un couvent, 142. — Le baron d'Andlau veut l'épouser, elle refuse ses propositions, 144, 145. — *Lettres de deux jeunes personnes*, 146. — Extraits des livres qu'elle lit, 149, 171, 224. — Passe, avec sa mère, au couvent de Saint-Joseph, 149. — Épouse secrètement le comte de Genlis, 151. — Erreurs des biographes touchant sa famille, 151. — Quitte le couvent, 153. — Conduite des parens de M. de Genlis en cour, apprêts, toilette, révérences, 226 et suiv. — Est présentée à Mesdames et aux enfans de France, 231. — Retour à Genlis, spectacles qui s'y donnent, 231, 232. — Assiste au couronnement d'une

rosière de Salency, 233. — Vers à sa louange, 235. — Comédie de la Rosière, 235. — Va à Soissons, 236. — Retour à Genlis, 237. — Son jugement sur Marivaux, 238. — Son goût pour l'enseignement, 240. — Donne des leçons à sa belle-sœur, 240. — Bain au lait, 241. — Compose un roman, *les Dangers de la célébrité*, 242. — Exerce la médecine, 243. — Affluence de ses pratiques pour la saignée, 244. — Marie une jeune fille qui a été séduite, 244 et suivans. — Va voir à Reims madame de Dromenil, grand'mère de M. de Genlis, 247 et suiv. — Quitte Reims pour Grisolles, en Normandie, 250. — Accident de voyage, 251. — Joue la comédie, *Zénéide*, pièce de madame de Genlis, 256. — Va à Chambray, 257. — Devient grosse pour la seconde fois, 257. — Retour à Paris, visites à madame de La Haye et à madame de Montesson, 258. — Se lie avec les comtesses de Custines et d'Harville, 265, 273. — Frayeurs mal fondées, 275. — Va à l'Ile-Adam, 276. — Sa timidité, 278. — Joue des proverbes, succès qu'elle obtient, 286 et suiv. — Joue la comédie, 288. — Chante dans un opéra de Monsigny, 295. — Va à Villers-Cotterets, et y joue des proverbes, 297. — Son amitié pour madame de Montesson, 298. — Suit la chasse du cerf, 306. — Va à Sillery, 306. — Explication; madame de Puisieux la prend en amitié, 307.—Sa vie à Sillery, 309 et suiv.; refait sa comédie des *Fausses délicatesses*, 310. — Ses lectures, 310, 311.—Portrait en couplets, de madame de Puisieux, 311. — Apprend à jouer du tympanon, 312. — Porte l'habit alsacien, 313.—Passion de madame de Puisieux pour madame de Genlis, 315. — Fête de M. de Puisieux, 316 et suivans. — Présent qu'il fait à M. de Genlis, 323. — Preuve de mémoire que donne madame de Genlis, 324. — Présent qu'elle fait, et vers qu'elle adresse à madame de Puisieux, 326. — Revient à Paris, après s'être arrêtée à Braine, 327. — Hiver à Paris,

dispositions, 330. — Quadrille de son invention; bruit que fait ce quadrille, 333 et suiv. — Joue des proverbes chez elle, 336. — Parodie des *Soirées de madame du Bocage*, 338 et suivans. — Copie des mémoires de MM. de Genlis, 339. — Les corrige et les abrége, 340. — Son premier roman historique, *Parisatis*, 340. — Ses lectures, 341. — Brûle presque toutes ses compositions, 343. — Apprend l'italien, 343. — Enseigne à madame de Montesson à jouer de la harpe, 343. — Troisième grossesse, 355. — Va à Balincour, 363. — Tour qu'on lui joue, cause des importunités du curé de Balincour, 366. — Accouche d'un fils, 370. — Fait des dialogues des morts, 370. — Réforme son jugement sur Saint-Lambert, Marivaux et Thomas, 373.

TOME SECOND.

GENLIS (MADAME DE), manière singulière dont elle fai connaissance avec J.-J. Rousseau, 1 et suiv. — Son opinio sur la musique du *Devin du Village*, sur Monsigny, Gluc et Rameau, 1 et 2. — Prend Rousseau pour Préville, 3 e suiv.—Cause de sa rupture avec J.-J. Rousseau, 12 et suiv.— Lui fait obtenir l'entrée des jardins de Mouceaux, 16. — Opi nion de Madame de Genlis, sur les talens de Sauvigny, 17.— Connaissances qu'elle avait acquises, 17. — Jugement sur Mé lanie, 18, 19, 20. — Conseils qu'elle reçoit de sa tante, 27. — Son humeur un peu moqueuse, 27. — Ses antipathies, 30. — Le comte de Coigny devient son ennemi, 30. — Retire d nourrice sa fille Caroline, 37. — Ses rêveries au berceau d cette enfant, 37. — Sa grand'-mère meurt sans lui laisser au cune marque de souvenir, 39. — Étrange frayeur, 42. — Confidences que lui fait madame de Montesson, 44, 46. — Caractère de madame de Genlis, 26, 47, 88, 89, 111, 155. — Peur des revenans, 42, 49. — Artifices dont elle est témoin 49.—Le duc d'Orléans vient la voir, 52.—Désir de voir sa tant épouser ce duc, 51. — Devient négociatrice dans cette affaire 53. — Confidences galantes, 53, 55, 56, 57. — Va à un bal de l cour avec le duc d'Orléans, 58.—Aventure de bal; le vicomt de Custines, 59, 60. — Va à Villers-Cotterets, 61. — Succè qu'elle y obtient, 64. — Va au Vaudreuil, 65. — Se lie avec la comtesse de Mérode, 66. — Joue des proverbes, 67. — Pélé

inage à la *Montagne des deux Amans*, 70. — Fait un drame ur l'histoire des deux Amans, 69. — Rôle qu'elle joue dans e drame; ses succès comme auteur et comme actrice, 71. — ompose une pièce sur le sujet des *Trois Sultanes*, 72. — uccès de cette pièce; affluence qu'elle attire, 73, 74. — 'oyage à Dieppe, 74 et suiv. — Vue de la mer, impression u'elle lui cause, 76. — Fête des Corsaires au Vaudreuil, 77 t suiv. — Joue la comédie à Sillery, 84. — Va à Louvois, 5. — Retour à Sillery; monsieur Tiquet, opinion qu'il a de nadame de Genlis, 85, 86. — Agrémens du séjour de Sillery, 88. — Empire qu'elle y exerce, usage qu'elle fait de cet mpire, 88. — Ses compositions, 89. — Ses études, 89. — Extraits des ouvrages qu'elle lit, 89, 237, 258, 259. — Empoisonnement, 90 et suiv. — Retour à Paris, 97. — Confidences de madame de Montesson, 97. — Place promise auprès de nadame, 101. — Son rôle de confidente finit, 106. — Offres faites à madame de Genlis, manière dont elle les rejette, 110, 112. — Confidence à la duchesse de Chartres, 113. — Legs dont elle est privée, 117. — Va à Balincour, 118, 119, 120. — Divertissemens, 120. — Conversations qui transportent son esprit au siècle de Louis XIV, 122, 123. — Jugemens sur ce siècle, 123. — Détails sur la mort du maréchal de Balincour, 124 et suiv. — Sur la mort du maréchal d'Étrée, 125. — Va loger chez madame de Puisieux, 125. — Renonce à la place promise chez madame; motif de ce refus, 125. — Réflexions sur sa destinée, 126. — Mort de monsieur de Puisieux, 131 et suiv. — Va voir le feu d'artifice sur la place Louis XV, 134, 135. — Maladie et mort de la comtesse de Custines; douleur qu'elle lui cause, 139 et suiv. — Premières impressions de cette perte, 145, 146. — Romance sur la mort de son amie, 145. — Éloge de cette dame, 147. — Consulte madame de Puisieux sur son entrée au Palais-Royal, 149, 150. — Avantages d'une

place auprès de la duchesse de Chartres, 151. — Accepte, 155 — Reproches, réflexions, combats, 151 et suiv. — Au fond est charmée d'entrer dans la cour du duc d'Orléans, 153. — Artifice qu'elle se reproche, 154. — Logement qu'elle occupe au Palais-Royal, 157 et suiv. — Société du Palais-Royal, personnes qui composent cette société, 158 et suiv. — Lecture que lui fait le comte de Thiars, 176. — Son aversion pour les lectures de société, 177. — Tableau de la société du XVIIIe siècle 186 et suiv. — Réflexions sur sa nouvelle existence, 198. — Regards malveillans qu'elle rencontre, 199.—Les hommes l'accueillent, 199. — Craint l'inimitié des femmes, 199. — Vive réponse à une impertinence, 202, 203. — Triomphe, brouille et raccommodement, 203, 204. — Elle est dupe des apparences de bienveillance, 205. — Histoire du vicomte de Custines et de ses sentimens pour madame de Genlis, 205.—Déclaration d'amour, 207. — Espionnage amoureux, 208. — Déguisemens supposés, effroi qu'ils causent à madame de Genlis, 211, 212. — Elle prend de l'aversion pour le vicomte de Custines, 212. — Scène violente, 218. — Quelques regrets, 218. — Dénoûment, illusions détruites, 219, 220. — Cesse de voir le vicomte de Custines, 229. — A la rougeole, 229. — La duchesse de Chartres la prend en amitié, 230, 231. — Jalousie qu'elle excite, 231. — Voyage à Bruxelles, 232. — Ses lectures à l'Ile-Adam, 237. — Peint des fleurs et des dessus de tabatières, 238. — Ses progrès dans la littérature française et dans l'histoire, 239. — Se forme un cabinet d'histoire naturelle, 240. — Son amitié pour mademoiselle Thouin, 240. — Leçons qu'elle donne à la duchesse de Chartres, 241. — Sert de secrétaire à la duchesse, 242. — Occupations, 243 et suiv. — Continue à composer des comédies; fait les *Fausses délicatesses*, ne montre cette pièce à personne, 243. — Consulte Fréron sous un nom supposé, 244 et suiv. — Bonnes

grâces du prince de Condé pour madame de Genlis, 245. — Il devient son ennemi, 246. — Le prince de Bourbon plein de bonté pour elle, 247. — La princesse de Bourbon est prévenue contre madame de Genlis, 247. — Distraction que lui causent les opéras de Gluck, 248 et suiv. — Se moque de ceux qui, sans savoir la musique, prennent parti pour Gluck ou pour Piccini, 250. — Premiers ennemis qu'elle se fait parmi les littérateurs, 250. — Renonce à l'*Opéra*, 250. — Service qu'elle rend, 252. — Apprend l'anglais, 257. — Livres pour ses extraits, 259. — Refuse de se rapprocher de J.-J. Rousseau, 264. — Sert des personnes qu'elle sait ne pas l'aimer, 264. — Plaisir qu'elle y trouve, 265. — Obligation des personnes qui écrivent des mémoires, 269. — Danger qu'elle court à Marli, 270. — La reine vient l'écouter quand elle joue de la harpe, 272. — Évite de jouer aux petits concerts de la reine, 272. — Le prince de Condé lui cède son appartement à Marli, 273. — Voyage en Hollande, 274. — Est attaquée de la rougeole, 274. — Perd son fils; apparition, 275, 276 277. — Tombe dans un état de langueur, 277. — Va aux eaux de Spa, 278. — Les *Vœux Téméraires*, première idée de ce roman, 281. — Départ pour les eaux, 281. — Passe un mois à Bruxelles, 281. — A Malines, tombe dans une fosse, 282. — Arrivée à Spa, 283. — Petit accident, 283. — S'amuse à Spa, 284. — Visite à Aix-la-Chapelle, Dusseldorf, Luxembourg, 286. — Frayeur, 287, 288. — Loge dans la maison du prince de Hesse, 290. — Va à Strasbourg et à Colmar, 290, 291. — Petite gourmandise qui cause un chagrin cuisant, 291. — Est reçue par son beau-père, 291. — Voyage en Suisse, 292 et suiv. — Consulte le docteur Tissot, 292. — Séjourne à Lausanne, 295. — Pénible succès, 295. — Visite à Voltaire, détails de cette journée, 296 et suiv. — Retour à Paris, 309. — Le comte de Brostoski devient amoureux de la fille aînée de

madame de Genlis, 311. — Courses dans Paris avec madame Potocka, 312 et suiv. — Fait un cours d'histoire naturelle, 313, 314. — Nouvelles comédies qu'elle compose : *Agar dans le désert*, *les Flacons*, *la Colombe*, *les Dangers du monde*, *la Curieuse*, etc., 314 et suiv. — Succès de ces représentations, 315 et suiv. — Indifférence du duc d'Orléans et de madame de Montesson pour ces spectacles, 317. — Nouvelles comédies : *le Bailly*, *l'Ile heureuse*, *la Mère Rivale*, *l'Amant anonyme*, 320 et suiv. — Reçoit et refuse un grand nombre d'invitations, 322. — Rencontre mademoiselle de Mars, 331. — Inquiétude sur le sort de monsieur du Crest, son frère, 332. — Le marie et le loge au Palais-Royal, 333. — Cadeaux faits à mademoiselle de Ruffeteau, 335. — Loge sa mère et ses enfans au Palais-Royal, 337. — Établit l'*ordre de la persévérance*, 337. — Règlemens, épreuves de cet ordre, 338, 339. — Rencontre au Palais-Royal Rulhière, singulières prétentions de cet historien, 341 et suiv. — Jugement de madame de Genlis sur l'abbé Raynal, et sur l'histoire philosophique du commerce des Européens dans les deux Indes, 347. — Assiste aux séances de l'Académie, 348. — Renonce à la danse et aux bals, 348. — Voltaire vient à Paris, visite que lui fait madame de Genlis, 350, 351. — Se trouve avec l'empereur Joseph II dans la galerie du Palais-Royal, 353, 354. — L'empereur se fait écrire chez madame de Genlis, 354.

TOME TROISIÈME.

GENLIS (MADAME DE), son entrée au Palais-Royal, coup-d'œil sur elle-même et sur sa position dans le monde, 1. — Jours où elle recevait, 1. — Son occupation, 2. — Chagrins qu'elle éprouve, 2. — Apprend à cacher les impressions qu'elle éprouve, 2. — Assujettissement, 3. — Vers qu'elle compose sur la littérature, 4, 5. — Engage la duchesse de Chartres à faire le voyage d'Italie, 6. — Soirées à la guinguette, 7. — Se travestit en cuisinière, 9. — Danse avec un coureur, 10. — Refuse sa fille à M. Brostoski, 11. — Accompagne la duchesse de Chartres dans le voyage que fait cette princesse en Italie, 11 et suiv. — Fait de la musique en voyage, 16. — Roman improvisé, 16. — Fait la conquête du comte de Lascaris, 26. — Aventure de la folle de Reggio, 27. — Excite beaucoup d'enthousiasme avec sa harpe, 33. — Journaux de voyage faits par madame de Genlis, 33. — Jours à Rome, conversations avec le cardinal de Bernis et son neveu, 36 et suiv. — Courses dans Rome avec le chevalier de Bernis, 40. — Reçoit les bénédictions du pape, 41. — Choses qui ont surpassé son imagination, 41. — Observations sur la mémoire, 46. — Tentative pour faire rappeler en France la duchesse d'Orléans au temps de son exil, 47. — Joue de la harpe chez la reine de Naples qui

lui baise la main, 51. — Visite la chartreuse de Saint-Martin, 55. — Accident de voyage, 57, 58. — Fièvre inflammatoire au retour d'Italie, 61.—Voyage aux eaux de Forgue, 63.—Fait, au hasard, une prédiction qui s'accomplit, 64, 65. — Trouve le sujet *des Solitaires de Normandie*, 66. — Reprend ses spectacles et fait jouer la comédie à ses enfans, 68. — Accueille le chevalier de Queissat et prend sa défense, 68 et suiv. — Rencontre Garat, 71. — Bouquet qui lui est envoyé par MM. de Queissat, 72. — Fait un mémoire pour MM. de Queissat, 73.— Remercîment de la ville de Castillon, 73. — Imprime son théâtre d'éducation à leur profit, 74. — Devient gouvernante des filles du duc de Chartres, 76. — Enthousiasme qu'elle inspire, 79.— Lettre qu'elle reçoit de l'électrice de Saxe, 80.— Accueil qui lui est fait à la cour, 80. — A Saint-Cloud par le duc d'Orléans, 80. — Ne mit plus de rouge, 81.— Cadeau que lui fait, à cette occasion, le duc de Chartres, 82. — Son entrée au couvent de Belle-Chasse, 85, 86 — Appartement qu'elle occupait au Palais-Royal, 88. — Appointemens des gouvernantes, 88. — Fait le mariage d'une jeune laitière, 91. — Économie dans les dépenses, 92, 93. — Invente des joujoux instructifs, 94.—Fait connaissance avec d'Alembert et se brouille avec lui, 96, 97. — Fréquente quelques bureaux d'esprit, 101. — Madame du Deffant, 109 et suiv. — Reçoit les visites de La Harpe à Belle-Chasse, 109. — Passion de La Harpe et de M. de Sauvigny pour elle, 109. — Vie de madame de Genlis à Belle-Chasse, 114, 115, 116. — Ses années de bonheur, 117. — Soins pour sa mère, 117. — Excuses, exemple qu'elle donne à ses filles, 119. — Sa famille était musicale, 121. — Instruction qu'elle donne à ses filles, 121. — A été la première institutrice de Princes, 124. — Marie sa fille aînée, 126. — Cadeaux de noces, 126, 127. — Mort d'une de ses élèves, 128, 129. — Va à Saint-Cloud, 129. — Devient gouvernante des

fils du duc de Chartres, 133. — Refuse une augmentation de traitement, 133. — Publie *Adèle et Théodore*, 135. — Ses discussions avec M. de Boismort, 136. — Méthodes suivies avec ses élèves, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153. — Passe une partie de l'année à Saint-Leu, 143. — Prend avec elle sa nièce Henriette Sercey, 145. — Voyages instructifs avec ses élèves, 145. — Son opinion sur le théâtre, 151. — Les choses surnaturelles plaisent à son imagination, 159. — Élèves qu'elle a perdues, 159. — Critiques d'*Adèle et Théodore*, 159 à 165. — Effets produits par cet ouvrage, 165. — Sa vie à Belle-Chasse, 165. — Méprise fâcheuse, 166, 169. — On cherche une clef aux portraits qui se trouvent dans *Adèle et Théodore*, 167, 168. — Portrait du grand monde dans ce roman, 167. — S'est interdit les personnalités, 168, 169. — Service rendu à M. de La Harpe, malice, 169, 170. — Gratifications qui lui sont accordées par la loi comme gouvernante des princes de la maison d'Orléans, 171, 172. — Usage qu'elle fait de ces gratifications, 172. — Mène ses élèves chez madame de Montesson, 172. — Donne les *Veillées du Château*, 175. — C'est l'ouvrage de madame d'Épinay qui obtint le prix fondé par M. de Monthion, 175. — Pertes qu'elle éprouve pendant les dernières années de son séjour à Belle-Chase 177, 178. — Apprend l'espagnol et le portugais, 179. — *La Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie*, ouvrage composé par madame de Genlis pour la première communion de l'aînée de ses élèves, 180. — Succès de cet ouvrage, 180. — Mort de sa fille aînée, 181. — Continue ses leçons, 182. — Achève son ouvrage sur la religion, 183. — Réflexions sur la douleur, 184. — Séjour à Saint-Leu, souvenirs, 184. — Livre perdu, 184. — Sa santé s'altère, va aux eaux de Spa, 185. — Compose impromptu l'*Histoire*

du Revenant, qui devient le canevas des *Chevaliers du Cygne,* 188, 189. — Temps et circonstances dans lesquelles ce roman fut composé, 189. — Le dédie à M. de Romansoff, 189. — Succès de cet ouvrage à Saint-Pétersbourg et à Berlin, 190. — L'*Aveugle de Spa*, *la Curieuse*, comédies de madame de Genlis, traduites en suédois par le roi de Suède, 192. — Fêtes données par ses élèves à madame d'Orléans, 192, 193, 194, 195, 196. — Service rendu au chevalier de Chastellux, 198. — Mauvais offices de madame de Chastellux auprès de la duchesse d'Orléans, 199. — Fêtes à Sillery, 200. — Va avec ses élèves à Lamothe, sur le bord de la mer, 200, 201. — Voyage à la Trappe, 201 et suiv. — Entre dans le couvent, 201. — Réflexions sur les religieux et la vie des cloîtres, 204, 205, 206, 207, 208, 209. — Retour vers Paris, 222. — Réflexions sur Navarre et Bleinheim, sur Turenne et Malborough, 223, 224, 225. — Voyage à Saint-Vallery, 226. — Visite le chantier, 226. — Le village de Cayeu, réflexions qu'il inspire à madame de Genlis, 227, 228, 229. — Voyage au Hâvre, le vaisseau négrier, 229. — Voyage au mont Saint-Michel, 229, 230. — Visite Saint-Malo, 238. — Avant-coureur de la révolution et ses causes, 239 et *suiv.* — Envoie à la *Feuille villageoise* des articles sous le nom de *Lettres de Marie-Anne*, 241. — Compose ses *Discours moraux*, 241. — Son opinion politique, 242. — Horreur que lui font éprouver les excès populaires, 242, 243. — Va avec ses élèves voir démolir la Bastille, 243 244. — Assiste à une séance de la société des Cordeliers, 244, 245. — Fait recevoir de la Société philanthropique le jeune duc de Chartres, 245. — Attache M. Pieyre au jeune duc de Chartres, 246. — Travaille à sa botanique de fleurs artificielles, 249. — Ingratitude d'un des frères du chevalier de Queissat, 250, 251. — Visite de la force armée à Belle-Chasse, 251. — Moyens employés par madame de Genlis

pour former le cœur et l'esprit de ses élèves, 252. — Extraits de ses livres, 253 et suiv. — Devoirs de ses élèves envers elle, 263. — Examen de concience pour ses élèves, 266, 267. — Réprimande au duc de Chartres, 267, 268. — État du cœur et de l'esprit de madame de Genlis pendant l'éducation des enfans du duc d'Orléans, 271 et suiv. — Méprise plaisante, 277. — Plaisirs que procurent à madame de Genlis ses entretiens imaginaires, 278. — Refuse de se faire faire son portrait pour figurer avec les portraits placés dans le lieu où est déposé le cœur de Voltaire, 279. — Hommes de lettres à qui elle fait accorder des pensions, 282. — Son opinion sur les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre, 285. — Elle fait la connaissance de Chénier, 287. — Son opinion sur l'esprit et les ouvrages de madame de Staël, 296. — Offre un asile à M. Necker dans la terre de Sillery, 300. — Critique de madame de Staël, 300. — Commence l'étude du grec, 301. — Marie sa fille Pulchérie au vicomte de Valence, 301 et suiv. — Réflexions sur ce mariage et sur la liaison de madame de Montesson avec M. de Valence, 303, 304. — Anecdote à ce sujet, 305. — Demande pour son frère une place au Palais-Royal et l'obtient, 306, 307. — La maréchale d'Étrée fait, du mari de madame de Genlis, son légataire universel, 307. — Quoique devenue riche continue ses fonctions de gouvernante des princes de la famille d'Orléans, 308. — Réflexions et reproches à propos de la fin tragique du comte de Genlis, 308, 309. — Fait un voyage en Angleterre, 312. — Accueil qu'elle y reçoit, 312 et suiv. — Est livrée à la société, 313. — Fête que lui donne lord William Gordon et à laquelle assiste le prince de Galles, 313, 314. — Reçoit, de lord Mansfield, les premières roses mousseuses qu'elle ait vues et qui aient été introduites en France, 317. — Cadeau que lui fait la duchesse de Malborough, 318. — Voit tout ce que Londres renferme de cu-

rieux, 318. — Son voyage à Langollen et sa visite aux deux amies Éléonore Buttler et miss Ponsomby, 322 et suiv. — Réflexions sur le célibat, 328 et suiv. — Cimetière de Bury, les amans s'y réunissent le soir, 331, 332. — Réflexions sur les sentimens qu'un tel lieu doit inspirer à des amans, 332 et suiv. — Réflexions sur les écrivains, les mœurs et le caractère des Anglais, 338 et suiv. — Retour en France, 346. — Tempête au passage, 346.

TOME QUATRIÈME.

GENLIS (MADAME DE) est arrêtée par les paysans du village de Colombe, 4 et suiv. — Perd sa mère, 8.—Reçoit un anneau de la duchesse d'Orléans et lui en donne un, 8. — Amour qu'elle a de ses parens, de ses amis et de ses élèves, 9. — Changement de la duchesse d'Orléans à son égard; conduite de madame de Genlis dans cette circonstance, 11 et suiv. — Lettre qu'elle écrit au duc d'Orléans, 13 et suiv. — Observations sur la première lettre, 15, 16. — Donne sa démission de gouvernante; cette démission n'est pas reçue; causes du changement de la duchesse d'Orléans, 27. — Réconciliation, 37, 38. — Reçoit un billet de la duchesse, 39, 40. — Lettres à la duchesse sur le jeune duc de Chartres, 41, 44. — Désagrémens qu'elle éprouve dans l'éducation de ses élèves, 46. — Réconciliation suivie d'une nouvelle rupture, 47. — Cesse d'aller au Palais-Royal, 48. — Démarche de la duchesse; ce que madame de Genlis se proposait de lui dire, 49 et suiv. — Singularité de cette entrevue, 53, 54. — Quitte Belle-Chasse, 62. — Ses billets et ses conseils à Mademoiselle, 59 et suiv. — Marques d'intérêt qu'elle reçoit, 68. — Se propose de voyager, 70. — Nouvelles alarmantes; revient à Paris, 70, 71, 72. — Lettre qu'elle reçoit de M. de Sillery, 74. — Son opinion politique, 76 et suiv. — Justification de la duchesse d'Orléans, 75, 76. — Perd plusieurs de ses amies, 78.

— Son caractère, 80. — Son goût, 81. — Annonce son départ pour Nice avec ses élèves, 82. — Forcée de renoncer à ce voyage, se propose d'aller en Angleterre, 83. — Départ du duc d'Orléans pour Londres, 83. — Des caractères qu'elle rédige, mais ne prend aucune part aux affaires, 86, 87, 88. — Annonce du départ du duc, 88. — Conserve la même manière de vivre, 88, 89. — Fait connaissance avec le député Barrère, 90. — Ses liaisons avec Pétion, 92. — Offre de la résidence à Londres, 92. — Passe en Angleterre, 93, 94 et suiv. — Sa liaison avec M. de Beauharnais, 95. — MM. de Montmorency, de Girardin, de Volney, Grouvelle et Millin, 95. — Avec David, 96, 97. — N'a jamais vu MM. Lameth, ni reçu Mirabeau chez elle, 97, 98. — A été quelquefois à l'Assemblée nationale, deux fois aux Jacobins, une seule aux Cordeliers, 98, 99. — N'a point mené Mademoiselle d'Orléans à une séance, 99. — Ses rapports avec Brissot, avant la révolution, 99, 100, 101, 102. — Les médecins ordonnent à Mademoiselle les eaux de Bath; part avec elle pour l'Angleterre, 102. — Histoire du jeune Martin, 103 et suiv. — Va d'abord à Londres et ensuite à Bath, 104. — Études de la langue anglaise parlée, 105. — Sa société à Bath, 105. — Ses pensées sur la tour où Alfred-le-Grand proclama l'indépendance de l'Angleterre, 106. — Séjour à Bury et connaissances qu'elle y fait, 107 et suiv. — Ses occupations en Angleterre, 110, 111. — Fin de son séjour en Angleterre, 112, 113. — Impression que lui fait éprouver la déchéance du roi, 113. — Écrit à Pétion sur le projet du roi, 114 et suiv. — S'attire la haine du parti de Marat et de Robespierre, 117. — Lettre du duc d'Orléans qui rappelle Mademoiselle, 117. — Retour à Londres, 119. — Inquiétudes, dangers, 119, 120. — Va chez Shéridan, à Ilesworth, 122. — Ramène Mademoiselle d'Orléans en France; aventures et périls de la route, 123 et suiv. — Retour à Iles-

worth, 128. — Shéridan accompagne madame de Genlis et ses élèves jusqu'à Douvres, 128. — Portrait de Shéridan, 128, 129. — Retour à Belle-Chasse, 131 et suiv. — Engage M. Sillery à quitter la France, 135. — Départ pour la Belgique, 136. — Séjour à Tournay, 137 et suiv. — Pertes d'effets et de manuscrits : les nouvelles Précieuses ridicules, 138. — Histoire de Paméla, 139 et suiv. — La marie au lord Édouard Fitz-Gérald 141. — Séparation, 141. — Nouvelle de la catastrophe du 21 janvier, 143, 144. — Donne des instructions; visites désagréables, 144, 145. — Fait connaissance avec M. Jouy, 145 et suiv. — Reçoit la visite de Dumouriez, 47. — Est dénoncée par Dubuisson, commissaire de la Convention, 148. — Ce qu'elle fit pour réclamer Paméla, 149 et suiv. — Dépôt de ses papiers entre les mains de madame de Valence, 149. — Les papiers sont brûlés, 150. — Désire de revenir en France, et sollicite son retour, 152. — Ses craintes, 152, 153. — Dangers de sa situation, 155, 156. — Quitte Tournay. Désagrément de la route, 157. — Se rend à Saint-Amand, 158. — Réflexions, craintes, dangers, 160, 161. — Projet de se séparer de mademoiselle d'Orléans, 161, 162. — Part avec elle pour la Suisse, 165. — Son opinion sur la conduite de Dumouriez; refuse les passe-ports qu'il lui offre, 166. — Personnes qui l'accompagnent; M. de Montjoie, 166. — Résolution courageuse, 167. — Périls de la route, 167 et suiv. — Arrivée à Quiévrain, 170. — Réflexions sur son avenir, 170, 171, 172. — Écrit son journal, 172. — Aventure avec le comte de Vouniansky; il prend madame de Genlis pour la princesse de Lansberg, 172 et suiv. — Forcée de rester à Mons avec mademoiselle d'Orléans pour la rougeole, 176. — Rencontre le prince Lambesc, 178. — Le baron de Munck protége madame de Genlis et ses jeunes compagnes de voyage, 179, 180, 181. — Départ de Mons; arrivée à Schaffouse, 181, 182. — Le duc de Chartres vient les y

joindre, 183. — Arrivée à Zurich; persécutions des émigrés, 183 et suiv. — Écrit à madame d'Orléans et ne reçoit point de réponse, 184. — Séjour à Zug, 185, 186. — Sont dénoncés par les émigrés et forcés de quitter cette ville, 185, 186. — Nécessité de se séparer du duc de Chartres, 186. — Se retirent au couvent de Bremgarten où M. de Montesquiou les fait recevoir, 188. — Le chevalier de Modène envoie un peu d'argent à mademoiselle d'Orléans, 190. — Attentat contre mademoiselle d'Orléans, 190, 191, 192. — Entrent au couvent de Sainte-Claire sous des noms anglais, 193. — Séparation d'avec le duc de Chartres, 193. — Reçoivent les visites de M. de Montesquiou; motifs pour lesquels il cesse de voir madame de Genlis, 194 et suiv. — Refus du duc de Modène de recevoir mademoiselle d'Orléans, 196. — Apprend la fin tragique de M. Sillery, 195. — Son neveu César du Crest vient se fixer à Bremgarten, 196, 197. — Ses soins pour mademoiselle d'Orléans, 198, 199, 200. — Changement avantageux chez cette princesse, 200, 201. — Tracasseries suscitées à madame de Genlis, 203 et suiv. — Amitié entre elle et madame Montolieu. Bons procédés de lord et de lady Fitz-Gérald pour madame de Genlis et ses élèves, 205. — Discussions entre les réfugiés et les habitans de Bremgarten, 207, 208. — Madame de Genlis fait écrire à la princesse de Conti par mademoiselle d'Orléans, 212 et suiv. — Réponse de la princesse de Conti, 222. — Soins donnés à une jeune folle, 222 et suiv. — Aventure, zèle indiscret avec M. Diffenthaller, 226 et suiv. — Séparation douloureuse, 238, 239. — Derniers conseils donnés à mademoiselle d'Orléans, 240 et suiv. — Se décide à quitter Bremgarten; motif de son chagrin pour ce lieu, 250, 251. — Calomnies de la gazette de Leyde, 251. — Départ de Bremgarten; adieux touchans, 257. — Rencontre singulière, 258. — Crainte de rencontrer des émigrés, 262. —

Veut se faire concierge d'un château, 262 et suiv. — Se retire près d'Altona, 265. — Reste huit mois dans une auberge de cette ville, 268. — Ses occupations, 269. — Est reconnue par deux voyageurs qui ne trahissent point son incognito, 270. — Apprend la chûte de Robespierre, 275. — Sa nièce vient la rejoindre; elles passent quatre mois à Hambourg, 276. — Y fait le plan des *Mères rivales*, 277. — S'établit avec sa nièce chez M. de Valence, près Hambourg, 278. — Vend au libraire Fauche les *Chevaliers du Cygne*, 278. — Une des demoiselles Fernig vient demeurer avec madame de Genlis, 279 et suiv. — Écrit son Précis de conduite, 282. — Passages de cet ouvrage, 202 et suiv. — Critique de la *Nouvelle Héloïse*, 290, 291. — Libelles publiés contre elle, 259, 296.—Considération dont elle jouit à Hambourg, 295, 296. — Marie mademoiselle de Sercey, 297. — Vers faits pour madame de Genlis, par M. Mayet, 299, 300. — Travaille aux *Vœux téméraires*, 301. — Inquiétudes que lui donne une folle, 302 et suiv. — Les émigrés la dénoncent au gouvernement prussien, causes de cette dénonciation, 305. — Un incident causé par le hasard sert leur haine, 305. — Est bannie des États prussiens, 306. — Poésies qu'elle fait imprimer, 307. — Conduite par un exempt de police, hors des frontières des États prussiens, 308, 309, 310, 311, 312. — Revient et se fixe à Hambourg, 312 et suiv. — Vend à sa nièce les *Vœux téméraires*, 315. — Se retire dans le Holstein, 317, 318. — Vers qu'elle compose pour madame Wédercop, 319. — Fêtes de noces, 320. — Se retire dans la famille Peterson, 320 et suiv. — Superstition pour les cigognes, mœurs de ces oiseaux, 323 et suiv. — Reçoit la visite du prince de Talleyrand-Périgord, 326. — Il lui fait présent du livre intitulé : *La Sagesse de Charron*, 328. — Compose les petits Émigrés, l'Herbier moral, travaille aux Vœux téméraires.

332. — Trait singulier sur les *Vœux téméraires*, 333. — Va à Sleswig consulter un médecin, tombe malade, 335 et suiv. — Retour à Berlin, 341, 342. — Méchanceté d'un émigré, 342. — Réparation muette, 343.

TOME CINQUIÈME.

GENLIS (MADAME DE) retrouve ses amis à Berlin, 1. — Visite Sans-Souci, 1. — Fait paraître *les Petits Émigrés*, 13 ; les *Heures à l'usage des jeunes personnes*, 14. — Une petite pensionnaire de mademoiselle Bocquet, lui donne l'idée du conte intitulé : *le Maillot sensible et raisonnable*, 14. — Consulte le premier médecin du Roi sur sa santé ; suit un régime, 14. — Mésintelligence entre elle et mademoiselle Bocquet, 15, 16, 17, 18. — Mademoiselle Bocquet la sépare de Jenny, 18, 19. — Est consolée par l'amitié et les soins de madame Bocquet, 19, 20. — Apprend à jouer de la harpe à mademoiselle Itzig, son amie, qui était aveugle, 20. — Continuation de sa brouillerie avec mademoiselle Bocquet, 22. — Ses Dialogues ou Itinéraires, faits pour l'utilité des émigrés, sont employés comme ouvrage élémentaire pour apprendre le français dans les écoles allemandes, 22, 23. — Elle fait un ouvrage anonyme intitulé : l'*Ami des talens et des arts*, espèrant qu'il sera utile à MM. La Harpe et Suart, obligés de se cacher pour éviter la mort ou la déportation, 23. — Elle fait des vœux pour le rappel de David, 31. — Envoie des présens à mademoiselle Bocquet le jour de sa naissance, 33. — Place Jenny chez la

comtesse de Schmalensé, 34. — Quitte mademoiselle Bocquet, 35, 36. — Va habiter une maison hors de Berlin, 36. — Prend l'idée de la nouvelle intitulée : le *Jupon vert*, dans l'histoire d'une femme qui faisait sa cuisine, 36. — Prend dans l'émigration plusieurs autres sujets de nouvelles, 36, 37. — Voit l'arbre des réfugiés, 38. — Visite Postdam, le château de marbre, 39. — S'occupe de botaniqne, 39. — Travaille à son roman des *Mères rivales*, vendu d'avance à M. de Lagarde ; sa conduite avec les libraires, 42. — Retourne à Berlin, 43. — Prend avec elle un des enfans de la personne qui lui loue son appartement ; elle l'appelle Casimir, 44. — Finit les *Mères rivales*, 45. — Donne des leçons, 45. — Refuse de faire un cours de littérature, 46. — Les personnes qui se sont intéressées à elle, 46. — Fait, sur une invention de M. Sloetz, une nouvelle intitulée : *La Tombe harmonieuse*, 49. — Refuse d'être présentée à la princesse Henri, 50. — Reçoit une lettre de M. le prince de Talleyrand, 51. — Invite Paméla à venir s'établir auprès d'elle, 55. — Refuse l'offre d'un marchand de Berlin, 55, 56. — Visite une synagogue, 56. — Désavoue un ouvrage qui lui était attribué, intitulé : *Catéchisme moral*, 57. — Fait plusieurs pièces pour le théâtre de madame Cohen, 57, 58. — Joue avec un grand succès dans ces pièces, 59. — Voit chez madame Cohen le général Beurnonville, qui promet de s'employer pour la faire rentrer en France, 60, 61. — Elle reçoit de la princesse de Radzivill l'invitation de venir habiter une maison charmante qu'elle lui avait fait bâtir, 61. — Assiste à l'opération que subit madame Cohen, 64. — Reçoit une lettre de sa fille qui lui annonce son prochain rappel, 65. — Refuse le ridicule mariage que lui propose M. Lombard, 66. — Voit sa correspondance avec mademoiselle d'Orléans interrompue par la mort d'un prêtre qui s'en était chargé, 67. — Envoie un mémoire au Directoire pour obtenir la liberté de MM. de

Beaujolais et de Montpensier, détenus à Marseille, 69, 70. — Est rappelée en France, 72. — S'arrête à Hambourg chez M. Mathiessen, 74. — Voit Klopstock, 74. — Retrouve sa fille à Bruxelles, 79. — Arrive à Paris, 80. — Trouve tout changé, 80 à 102. — Va voir madame de Montesson, 104. — Réclame une partie de la succession de son grand oncle Desalleux, qu'avait recueillie madame de Montesson, 106, 107.— Fait une nouvelle édition des *Mères rivales*, en y ajoutant un volume, 108. — Fait, pour la Bibliothèque des romans, *le Malencontreux* et *les Ermites des Marais-Pontins*, 108. — Mademoiselle de Clermont, 109.—Se réconcilie avec La Harpe, 113. — Obtient la liberté de M. Fiévée, 119. — Va s'établir à Versailles, 122. — Perd son neveu César, 124. — Revient à Paris, 124, 125. — Cesse de travailler à la Bibliothèque des romans, 125. — Refuse l'offre du premier consul d'améliorer sa situation, 127. — Fait paraître le roman de *Madame de La Vallière*, 127.—Sa correspondance avec le premier consul, 137, 138 à 166. — Donne les *Monumens religieux ;* en offre un exemplaire au pape, 166, 177. — Va recevoir la bénédiction du pape aux Tuileries, 167. — Va voir l'atelier de David, 172.— Sa société, 177, 189.— Son histoire de *Henri le Grand*, 191, 192, 193.— Écrit les *Mémoires de Dangeau* d'après un manuscrit de l'Arsenal, 194, 195. — N'obtient pas la permission de l'imprimer, 195. — Reçoit de l'empereur une pension de 6000 francs, 196. — Obtient de l'empereur une pension de 2000 francs pour Monsigny, 220.—Une pension de 4000 francs pour M. Radet, 224. — Une pension de 3000 francs pour son frère, 239. — Ses amis, 226, 227. — Fait l'éducation de sa filleule Stéphanie Algon, 232. — L'éducation de Casimir, 235 à 242. — Donne la *Tendresse maternelle* ou *l'Éducation sensitive*, 242. — Donne le *Siége de la Rochelle*, 243. — Son Bélisaire, 245 — Donne *Alphonse ou le Fils naturel*, 253.—

Refuse de faire l'éducation des enfans de la reine de Naples, 253, 254. — Reçoit une pension de mille écus de la reine de Naples, 254. — Écrit pour la reine de Naples et ses enfans un cours d'histoire et de littérature, 255. — Fait paraître sa *Maison rustique*, 255. — Soigne sa tante madame de Montesson dans sa dernière maladie, 255, 256. — Est déshéritée par sa tante, 257. — Se charge d'un enfant nommé Alfred Lemaire, 258. — Sa conduite avec Paméla, 259, 260. — Donne l'explication de sa conduite relativement à la Biographie de M. Michaud, 261, 267, 273. — Reçoit une singulière réception de M. de Pomereuil, alors ministre, auprès duquel elle venait faire des réclamations, 273, 278. — Fait connaissance avec le comte de Kosakoski, 278. — Singulier procédé de M. Ameilhon à son égard, 282, 283, 284. — On lui donne des fêtes, 285, 295. — Assiste à une démonstration du système de Gal, 297, 298, 299. — Est reconnue pour avoir la bosse de la religion, de l'élévation de l'âme et de la persévérance, 298, 299. — Vend son ouvrage sur la Mythologie, 307. — Fait connaissance avec plusieurs personnes, 306. — Prend son frère chez elle pendant sa maladie, 314. — S'occupe de lecture, 317, 318. — Ses rapports avec M. de Châteaubriand, 322, 323, 324. — Donne son opinion sur madame de Staël, 324, 332. — Ses études sur la langue, 334. — Éducation d'Alfred, 337. — Revoit Sillery, 338. — Fait faire dans l'église de Sillery un service pour son mari, 340. — Quitte le logement que le gouvernement lui donnait à l'Arsenal, 342. — Prend un logement rue des Lions, 342. — Sa conduite avec M. Ameilhon, 343. — Fait un ouvrage sur les plantes usuelles, 343 — Procédé étonnant d'un libraire, 345. — Ses notes sur La Bruyère, 345. — Fait paraître la *Jeunesse de Moïse*, 346. — Vend à Casimir la propriété de tous ses ouvrages, 347. — Fait rendre à la rue Helvétius qu'elle va habiter, son ancien nom

de Sainte-Anne, 347. — Fait un ouvrage manuscrit sous le titre des *Huit Herbiers*, 348. — Fait des vers sur le jeu de cartes de M. Athalin, 350.

TOME SIXIÈME.

GENLIS (MADAME DE) compose le roman de *Mademoiselle de Lafayette*, 1. — Fait entrer le comte Amédée de Rochefort dans le régiment du duc de Chartres, 4. — Perd plusieurs de ses amis, 12. — Fait bannir une sorcière, 41. — Anatole de Lawoestine lui amène une mascarade, 44. — Elle est nommée dame d'inspection, 46. — Visite toutes les écoles, 46. — Envoie un mémoire à l'empereur sur les abus qu'elle découvre, 46. — Elle propose de faire imprimer les ouvrages des philosophes avec des suppressions et des notes critiques, 50. — Sa pension cesse de lui être payée, 51. — Elle voit l'entrée de Monsieur à Paris, 57. — Elle va une fois à la cour à l'arrivée de Louis XVIII, 61. — Son entrevue avec le duc d'Orléans et sa sœur, 61. — Avec la duchesse, 62. — Elle travaille à l'*Histoire de Henri* IV, 62. — Elle la fait paraître au moment du retour de l'empereur, 65. — Reprend sa correspondance avec lui, 67. — Tombe malade, 68. — Fait paraître le roman de *Jeanne de France*, 71. — Va loger dans la maison des Carmélites, 72. — Travaille aux *Mémoires de Dangeau*, 72. — Fait paraître plusieurs autres ouvrages, 73. — Le *Palais de l'Amour*, 74. — *Journal imaginaire*, 78. — Madame de Genlis donne des leçons de harpe à Alfred Lemaire, 84. — Va à Maupertuis, 86. — Fait une chute le soir de son retour, 86. — Donne des leçons au profit des pauvres, 90. — Fait

placer une jeune personne à l'école de Saint-Denis, 96. — Refuse de revoir madame de Villette, 97. — Réfute les récits de lady Morgan relativement à elle, 98. — Elle est sommée de se rendre chez le prévôt de la Seine, 102. — Interrogatoire qu'elle subit, 104. — Elle fait connaissance avec madame Duhamel, 116. — Va demeurer à Écouen, 117. — *Dictionnaire des Étiquettes*, 117. — Les *Voyages poétiques*, 117. — Madame de Genlis revient passer l'hiver à Paris, 119. — Plan des *Parvenus*, 119. — Madame de Genlis promet d'écrire la vie de madame Récamier, 121. — Donne une soirée pour l'anniversaire de sa naissance, 121. — Renouvelle connaissance avec lord Bristol, 122. — Engage le duc de Glocester à fonder un hôpital pour les enfans rachitiques, 123. — Envoie Alfred à Bruxelles, 124. — Passe deux étés au château de Villers, 124. — Écrit les *Parvenus*, 127. — Va loger rue du Faubourg St-Honoré, 128. — Reçoit plusieurs visites de madame de Saint-Julien, 128. — La *Botanique des jeux d'enfans*, 132. — Madame de Genlis offre de faire des inscriptions pour le parc de Villers, 133. — Ses différens travaux à Villers, 135. — Elle s'exerce sur une petite harpe, 135. — Apprend les règles de la versification aux filles de sa nièce, 138. — Plan d'un journal, 142. — *Encyclopédie épurée*, 145. — Le roman de *Pétrarque*, 143. — Son influence, 146. — Va demeurer chez M. de Valence, 147. — Donne un écran à madame de Choiseul, 149. — Fait paraître une édition épurée de l'*Émile*, 154. — Essai sur les beaux-arts, 159. — Madame de Genlis donne une harpe à Alfred, 159. — Catalogue pittoresque du cabinet de tableaux de M. de Sommariva, 160. — Quels sont les ouvrages dont madame de Genlis se propose de donner des éditions épurées, 173. — Fleurs coloriées par le reflet d'un vase de cristal, 176. — Madame de Genlis veut composer une nouvelle sur ce fait, 177. — Grand

nombre des ennemis de madame de Genlis, 180. — Elle est surprise des noms ridicules donnés à plusieurs choses, 186. — Son voyage de Hollande, 187. — Elle récite des vers avec le prince d'Orange, 188. — Son projet de refaire l'*Encyclopédie*, 197, 199. — Elle fait présent d'un tapis à mademoiselle d'Orléans, 204. — Reçoit une visite de Paméla, 205. — Fait connaissance avec M. de Sommariva, 205. — Son ascendant sur les malades, 207. — Son logement chez M. de Valence, 208. — Elle se fait peindre par madame Chéradame, 209. — Ses idées sur la vieillesse des femmes, 211. — Catalogue pittoresque, 211. — Madame de Genlis refuse de prendre l'appartement de M. de Valence, 212. — Elle est remerciée par un homme appelé Garnier des éloges qu'elle lui a donnés dans les *Parvenus*, 213. — Sa santé se dérange, 215. — Elle reçoit une lettre de la princesse de Salm, 216. — Son journal l'*Intrépide*, 217. — Elle fait connaissance avec M. Codrika, Grec, 220. — Elle éprouve un malaise indéfinissable, 221. — Elle donne à madame Grollier un ouvrage en nacre, 222. — Elle consulte M. Bourdois, médecin, 224. — Son avis sur les diseurs de bons mots, 226. — Libelle contre madame de Genlis, 227, 229. — L'*Émile*, 229. — Utilité des réimpressions épurées, 230. — Projet d'un traité politique, 233. — Tour de force littéraire fait par madame de Genlis, 241. — Elle montre à madame de Montcalm un *Herbier* peint par elle, 43. — Le roi achète cet *Herbier*, 245. — Réflexions de madame de Genlis sur l'espérance, 246. — Elle perd le manuscrit d'une pièce sur David, 248. — Elle donne à M. de Valence un manuscrit ayant pour titre *les Dangers de la célébrité*, 252. — Elle brûle le manuscrit d'une pièce intitulée : *la Fausse Antipathie*, 252. — *J.-J. Rousseau dans l'île de Saint-Pierre*, autre pièce de madame de Genlis, 253. — Elle croit que la fin du monde n'est pas éloignée, 254.

— Sa manière de dicter à sa femme de chambre, 257. — Les querelles politiques lui rappellent celles des Gluckistes et des Piccinistes, 258. — Réflexions sur la frivolité, 260. — Lettre sur la frivolité, 260. — Loue un logement aux bains de Tivoli, 265. — Elle invente un jeu de cartes, 265. — Tous ses ouvrages sur les fleurs, 265. — Elle finit son roman de *Flaminie*, 269. — Elle exerce ses doigts sur une table, 269. — Va visiter mademoiselle Gabarus, 271. — Fait connaissance avec madame de Bec de Lièvre, 274. — Retourne chez M. de Valence, 274. — Projet d'un nouvel ouvrage, 275. — Fait connaissance avec madame Canning, 276. — Elle fait nommer madame Mallet, gouvernante des princesses d'Orléans, 278. — Fait une épître à sa vieille montre, 279. — Indique un plan de lectures à madame d'Hautpoul, 282. — Ses vers sur les quatre saisons, 282. — Présens qu'elle reçoit, 286. — On l'enferme dans sa chambre, 286. — Elle dîne avec la princesse de Wagram, 287. — On lui envoie des vers, 288. — Elle fait paraître *Palmyre*, 289. — Habitude que lui fait contracter sa manière de dicter à une femme de chambre, 290. — Réflexions sur elle et sur son caractère, 290. — Elle trouve une jeune personne qui lui sert de secrétaire, 293. — Elle compose un discours pour M. de Valence à la chambre des pairs, 295. — Succès de *Palmyre*, 296. — Elle se plaint des vols littéraires qu'on lui a faits, 297. — Réfutation de plusieurs articles de l'ouvrage de M. Lemaire, 305. — Réponse à un article de M. Dussault sur *Palmyre*, 312. — Fait insérer une réclamation dans le *Journal des Débats*, 313. — Son opinion sur ses ouvrages, 315. — Elle dîne avec M. Canning, 318. — Avec lord Sidney Smith, 320. — Son jugement sur les femmes, 321.

TOME SEPTIÈME.

GENLIS (MADAME DE) dîne chez M. de Valence avec des pairs et des généraux; conversation, politesse; nouveaux usages du monde, 1. — Peinture de l'impertinent de province et de l'impertinent de cour, 3, 4. — Écritoire qu'elle reçoit et donne, 10, 11. — Fait connaissance avec M. de Courchamp; son portrait, 11, 12. — Avec M. Coessen; principes de ce philosophe converti, 12, 13. — Crèche donnée à madame de Genlis, et dont elle fait présent à mademoiselle d'Orléans, 14. — Madame de Genlis fait le plan des *Athées conséquens*, 15. — Nouvelle édition de ses *Heures à l'usage des gens du monde et des jeunes personnes*, 15. — Son opinion sur M. de Bonald et ses ouvrages, 16. — Accueille la proposition de revoir M. Fiévée, 16, 17, 18, 19. — M. d'Harmensen lui amène le prince Paul de Wurtemberg, 18. — Opinion de madame de Genlis sur le gouvernement représentatif, 19, 20. — Sur la publicité et l'examen des actes du gouvernement, 21, 22. — Son projet de refaire l'*Encyclopédie*, 22, 23, 38, 49. — Devise pour mademoiselle d'Orléans, 23. — Conversation avec le comte Arthur de Bouillé, 27. — Écrit les mémoires de madame de Bonchamp, 27, 28. — Donne ce travail à M. de Bouillé, 28. — Donne à Casimir son manuscrit des *Souvenirs religieux*, ou *Vie poétique des Saints*, 29. — Va visiter le cabinet de M. Denon, 33. — Dîne avec lord Bristol et le duc

de Mecklembourg, 35. — Rencontre le duc de Bassano chez M. de Valence, 37. — Seconde visite chez M. de Denon, 38. — Donne des avis à deux jeunes personnes sur la manière d'écrire, 44. — Prend la défense des indulgences, dit quelle est leur efficacité, 47, 48. — Revoit son frère, 48. — Commence l'ouvrage intitulé : *les Jeux champêtres des enfans*, 49. — Achève *la Botanique des Jeux d'enfans* et l'*Ile des monstres*, 63. — Dîner chez M. de Lacépède, à l'occasion du canal de l'Ourcq, 64. — Réflexions sur les poètes contemporains, 66. — Maladie de madame de Genlis, 70. — Ses remarques sur le talent poétique de M. de la Martine, 74, 75. — Madame de Genlis s'occupe de l'*Encyclopédie moderne*, 80. — Achève *la Vie poétique des Saints*, 82. — Ses vers sur *Saint-Geniès*, 82. — Sur *Sainte-Pulchérie*, 83. — Finit ses six *Nouvelles Religieuses*, 84. — Projet de madame de Genlis pour la conversion des Arabes, 84. — Fait pour madame Moreau une lettre à l'empereur de Russie, 87. — Goût de madame de Genlis pour les médailles, 93. — Sensation que lui fait éprouver la procession de la Fête-Dieu, 95, 96. — Vente de la terre de Sillery, partage, 101. — Travaux et ouvrages en l'honneur de madame de Genlis faits à Sillery, 102. — Maladie, 103. — Son opinion sur les ouvrages de M. de Maistre, 106. — Sur ceux de Suard, par M. Garat, 106, 107. — Fête de madame de Genlis, 108. — Réflexions sur la vieillesse, 110. — Son opinion sur l'ouvrage de madame de Staël, intitulé : *Dix ans d'exil*, 111, 160. — Sur l'éducation, 112. — Sur la *Lettre de Gallus*, ouvrage de M. d'Hermensen, 115. — Sur les libertés de l'Église gallicane, 127. — Goût de madame de Genlis pour les étymologies, 129. — Changement de ton dans les cris des marchands des rues de Paris, 129, 130. — Vers sur l'épinard sauvage, 131. — Registre des ouvrages de madame de Genlis, 132. — Portrait de madame Réca-

mier, 133. — Critique de l'ouvrage de l'abbé Raynal, 135, 136. — Madame de Genlis forme le projet d'un voyage à la Terre-Sainte, 141. — Cantique sur ce sujet, 142. — Passages de la Bible relatifs à la harpe et à la musique, 144. — Fait connaissance avec M. de Lingré, 145. — Visites qu'elle reçoit dans la rue Pigale. M. de Châteaubriand, madame Récamier, 153. — Réclamations relativement à des articles insérés au *Mercure*, sous le nom de M. Maurice Méjan, 156. — Mort de madame Moreau, 157. — Mort de la duchesse de Courlande, 159. — Mort de l'abbé Morellet, 160. — Madame de Genlis compose l'*Ambitieux*, nouvelle, 165. — S'attache à M. Gérono, 166. — Son opinion sur les mémoires de l'abbé Morellet, 166. — Fait connaissance avec le baron Trouvé, 172. — Son opinion sur la *Vénus antique*, 173. — Conversation avec M. Deliile, secrétaire intime de la duchesse douairière d'Orléans, 176. — Société actuelle comparée à celle d'autrefois, 177, 178. — Origine des petits tabourets, 178. — Chaufferettes, 179. — Aversion de madame de Genlis pour les gens qui prédisent l'avenir, 179. — Corruption des mœurs et du langage, 180. — Sa relation d'un voyage en Auvergne retrouvée, 186. — *Merveilles de la nature* (les), ouvrage composé d'après ceux de madame de Genlis, 187, 188. — Vers de madame de Genlis sur sa vieille guitare, 190. — Finit les mémoires de madame de Bonchamp, 195. — Succès des ouvrages de madame de Genlis, 196. — Son opinion sur les mémoires du duc de Lauzun, 197, 198. — Portrait de madame de Maintenon vendu par madame de Genlis, 200. — Lectures de l'*Imitation de Jésus-Christ*, faites à M. de Valence, 212. — Mort de la duchesse de Bourbon, 212. — Maladie de madame de Genlis, 217. — Reçoit l'*extrême-onction*, 217. — Mort de M. de Valence, 221. — Madame de Genlis prend un logement aux bains de Tivoli, 222. — Vers qu'elle y compose, 223. — Ouvrage

contre la philosophie moderne ; les *Dîners du baron d'Olbach*, 223. — Joue de la harpe et de la guitare, 226. — Ouvrage de madame de Genlis sur l'*Emploi du temps*, 227. — Va à Épinay, chez madame de Grollier, 227. — Vers qu'elle y compose, 228. — Rencontre Larive à Épinay, 232. — Vers sur un Roseau, 233. — Reçoit une lettre anonyme menaçante, 234. — Entrevue à ce sujet avec un commissaire de police, 235. — Avis que lui fait donner le préfet de police, 236. — Visite effrayante, 237. — Vers sur Saint-Pierre de Rome, 239. — Décide un jeune Anglais protestant à abjurer sa religion, 241. — Lui sert de marraine, 242. — Présent qu'elle lui fait, 243. — Vers sur des briquettes, 245. — Elle quitte Tivoli et va loger à la Place-Royale, 245. — Finit les *Veillées de la chaumière*, 246. — Sa lettre sur le projet de refaire l'*Encyclopédie*, 249. — M. Morlaincourt la prie de lui choisir une femme, 255. — Lui fait épouser une de ses nièces, 256. — Fait connaissance avec l'abbé Desmazures, 256. — Va loger rue Taranne, 258. — Prend une demoiselle de compagnie vendéenne, 258. — En est quittée, 261. — Loue un logement dans le presbytère Saint-Roch, 262. — Se décide à passer une partie de son temps à Mantes, 263. — Son attachement pour M. Filhon, 263. — Place mademoiselle Juliani, 264. — Madame de Genlis fait l'ouvrage intitulé : *les Prisonniers*, 266. — Le dédie à M. de Châteaubriand, 267. — Anniversaire de la naissance de madame de Genlis célébré, 267. — Succès des *Prisonniers*, 270. — Madame de Genlis, pour avoir voulu faire le carême, tombe malade, 270. — Perd son frère, 270. — Ses travaux pendant son séjour dans la rue Neuve-Saint-Roch, 272. — Va voir la bibliothèque du Roi, 274. — Son opinion sur *Ourika*, 275. — Opinions et sentimens de madame de Genlis sur Napoléon et sa famille, 279, 280. — Sur les mœurs actuelles et les sentimens français, 284, 285. — Départ pour Mantes, 287. — Impromptu sur deux œufs frais, 287. — Donne des leçons de

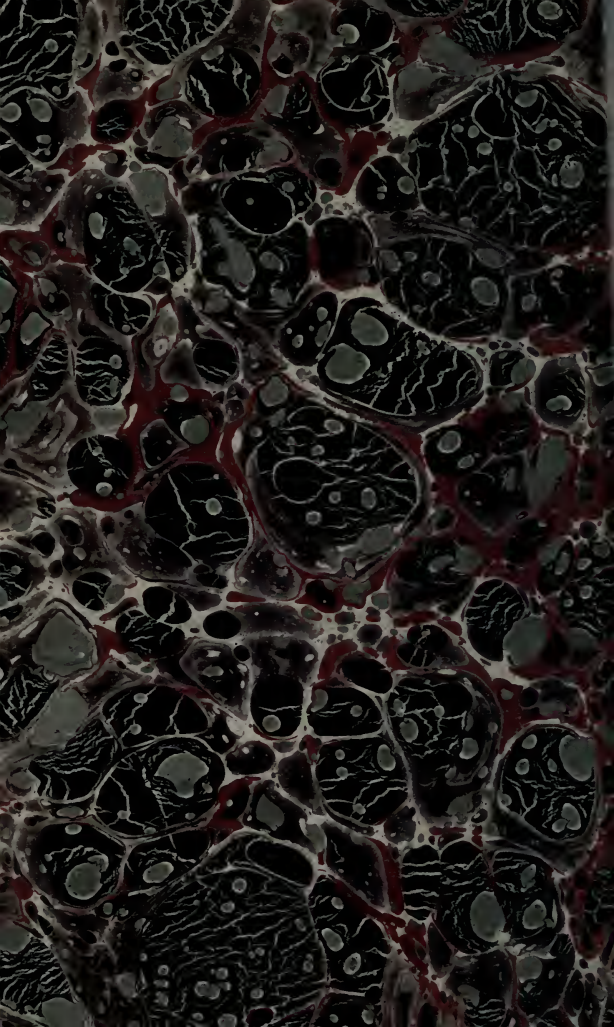
harpe à sa petite-fille, 287. — Portrait de la femme et de la famille de Casimir, 288 et suiv. — Description de Mantes, 290. — Vie de madame de Genlis à Mantes, 291. — Société de Mantes, le docteur Maigne, 291 et suiv. — Perte de lettres et de manuscrits laissés à Paris, 297. — Demande au roi de Bavière et obtient que la fille de son gendre soit chanoinesse de Sainte-Anne, 297. — Mort du chevalier d'Harmensen, 298. — Réflexions sur la mort, 299. — Travaille au *Journal des dimanches*, 302. — Un graveur fait le portrait de madame de Genlis en médaille, 305 et suiv. — Madame de Genlis revient à Paris, 313. — Vers sur *une attrape*, 313. Sur une bûche, 314. — Se trouve réunie à une grande partie de sa famille, 315. — Est dirigée par M. Magnien, curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, 317. — Médisances et calomnies, 320. — *Cantique sur les fleurs*, ouvrage de madame de Genlis, 322. — Retour à Mantes, 325. — *Guirlandes de fleurs*, peintes par madame de Genlis, 326. — Défense des mémoires de madame de Genlis, 327. — Réclamation de M. Bontemps au sujet du duel de M. de Schomberg, 330. — Réclamation relative aux mémoires du baron de Bezenval, publiés par le vicomte de Ségur, 331. — Réflexions sur le tombeau de Bonaparte à Sainte-Hélène, 333. — Visites qu'elle reçoit à Mantes, 334, 335. — *Jean-Jacques Rousseau à l'île de Saint-Pierre*, drame de madame de Genlis, 337. — Quitte Mantes, et revient à Paris, 338. — Se loge rue de Chaillot, 338. — Sa vie dans cette retraite, 338 et suiv. — Mort d'une de ses petites-filles, 343. — Son opinion sur les Mémoires du comte de Ségur, 346 et suiv. — Maison de santé de Sainte-Perrine. Le docteur Canuet, 348, 358 et suiv. — Réflexions de madame de Genlis sur la fausse magnificence, 350. — Sur la fin de la comtesse Amélie de Boufflers, 354 et suiv. — Vers de madame de Genlis sur un cadran solaire, 360, 361.

TOME HUITIÈME.

GENLIS (MADAME DE) voit de sa fenêtre la maison où l'on guérit les difformités naturelles, 16. — Engage M. Lawoëstine à apprendre à empailler des oiseaux, 18. — Reçoit la visite de M. Henri de Bonald, 21. — Les personnes qu'elle voit, 22, 26. — Apprend la mort de la baronne de Krudner, 30. — Se propose de s'établir dans un couvent, 36. — Arrête un logement dans le monastère des dames de Saint-Michel, 37. — Offre de se charger des enfans de Rosamonde pendant qu'elle ferait un voyage en Italie, 39. — Apprend une anecdote très-curieuse sur Napoléon, 49. — Le docteur Canuet lui conte son histoire, 52. — Revoit le comte de Chastenay, 56. — Est désolée des fautes d'impression qui se trouvent dans ses Mémoires, sur des vers inédits de madame de Choiseul, 59. — Se loue de M. Ladvocat, 60. — Est inquiète de la santé de madame de Choiseul, 61. — Sa fille et ses petites-filles partent pour l'Italie, 63. — Son arrière-petit-fils veut donner au comité grec tout l'argent de ses menus plaisirs, 64. — Reçoit une quantité de lettres anonymes, 67. — Sa correspondance avec un jeune homme, 70. — Quitte la maison de santé du docteur Canuet, 73. — S'établit aux dames Saint-Michel, 74. — Les personnes qui l'ont aidée dans son déménagement, 77, 78. — Va visiter le cul-de-sac Saint-Dominique qu'elle avait habité dans sa jeu-

nesse, 82. — Propose aux jeunes gens d'écrire en entrant dans le monde un ouvrage qu'ils intituleraient : *Ma vie*, ou *mes Mémoires imaginaires*, 85, 86. — Promenade au Jardin des Plantes, 90, 91. — Les personnes qu'elle voit chez le docteur Alibert, 91. — Son amie, madame de Lingré, résout chez elle trois problèmes que lui propose un célèbre mathématicien, 98. — Donne à M. Gérono la romance de l'Aveugle à mettre en musique, 101. — Est obligée de changer de logement, 102. — Dédie son dernier roman historique, *Alfred le Grand*, à madame de Choiseul, 102. — Va loger rue Neuve de Berry, 103.

LIBRARY
APR 24 1976
UNIVERSITY OF TORONTO



PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DC
146
G3A3
1825b
t.8

Genlis, de, Madame
Memoires inedits de
Madame la comtesse de Genli